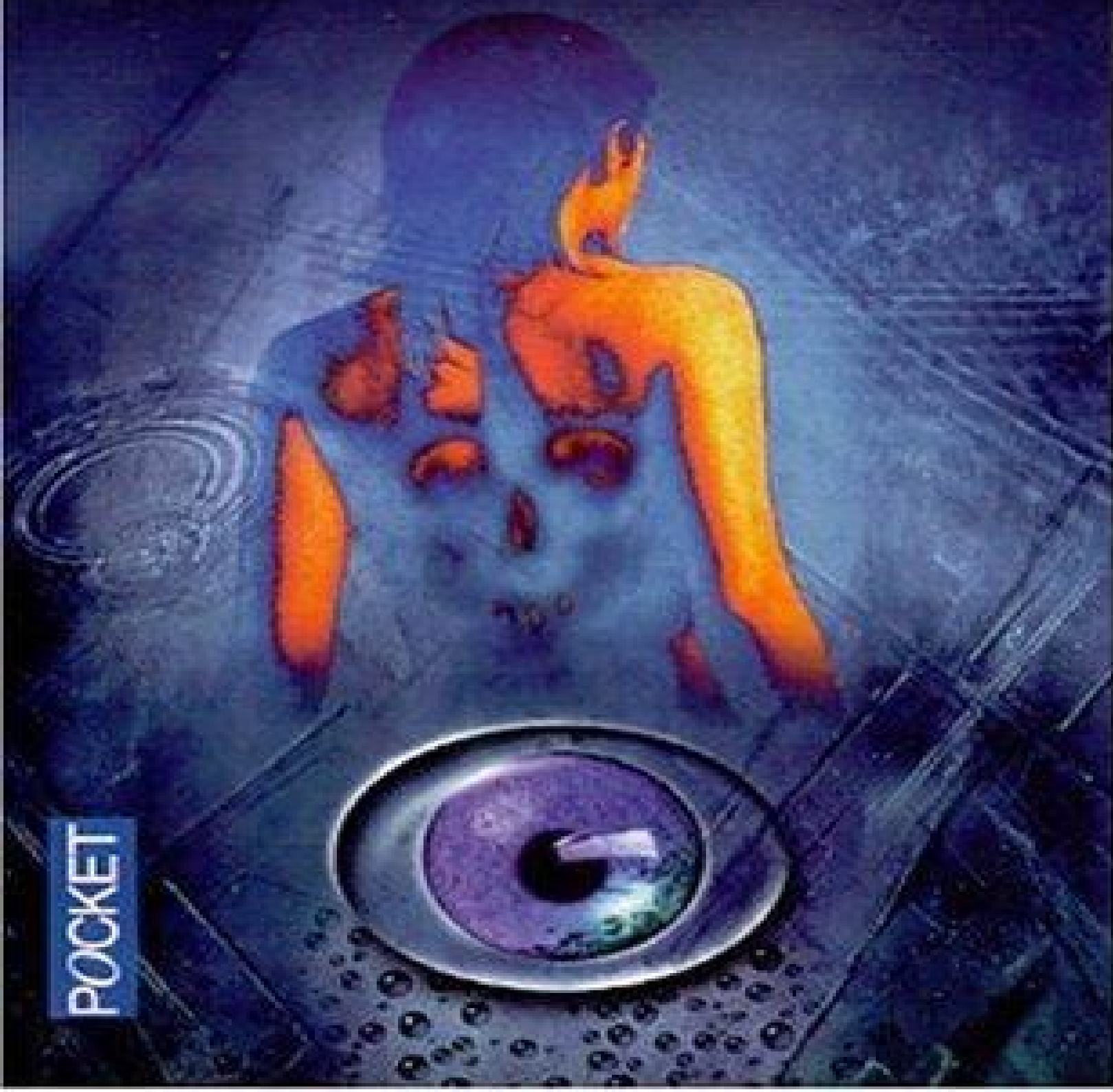


Terreur

Graham  
**Masterton**  
Magie des eaux



POCKET

MAGIE DES EAUX

DU M ME AUTEUR

CHEZ POCKET

COLLECTION TERREUR

dirigée par Patrice Duvic et David Camus APPARITIONS

D...MENCES

LE D...MON DES MORTS

LE DJINN

L'ENFANT DE LA NUIT

LES ESCALES DU CAUCHEMAR

HEL

LE JOUR J DU JUGEMENT

LA MAISON DE CHAIR

LE MçTRE DU MENSONGE

LE MIROIR DE SATAN

LA NUIT DES SALAMANDRES

LE PORTRAIT DU MAL

LES PUIITS DE L'ENFER

RITUEL DE CHAIR

SANG IMPUR

TENGU

TRANSE DE MORT

LE TRÔNE DE SATAN

LES VISAGES DU CAUCHEMAR

WALHALLA

SPHINX

MAGIE VAUDOU

MAGIE INDIENNE

MAGIE MAYA

MAGIE DES NEIGES

La trilogie du Manitou

1. MANITOU

2. L'OMBRE DU MANITOU

3. LA VENGEANCE DU MANITOU

La trilogie des Guerriers de la Nuit

1. LES GUERRIERS DE LA NUIT

2. LES RIVAGES DE LA NUIT

3. LE FL...AU DE LA NUIT

GRAHAM MASTERTON

MAGIE DES EAUX

Titre original :

SWIMMER

Traduit de l'anglais

par François Truchaud

© 2001, by Graham Masterton

© 2001, Pocket, un département d'Univers Poche, pour la traduction française

ISBN 2-266-11153-1

Pour les amis internationaux de Tibbles

Vince Fahey, T.C., Bruce Thomas et Gary Johnson

- Mickey, chéri ! Ne nous éclabousse pas ! lança-t-elle.

Elle inclina son chapeau de paille à large bord sur ses yeux et s'installa confortablement dans la chaise longue. Mike, comme d'habitude, ne lui prêta pas la moindre attention et continua de poursuivre sa jeune sœur autour de l'eau.

- Mike ! Arrête tout de suite, sinon tu vas sortir de cette piscine vite fait !

- Il mouille mes cheveux ! pleurnicha Tracey.

Maman, il mouille mes cheveux !

- Très bien, jeune homme, sors immédiatement !

dit-elle.

Elle posa le livre de John Grisham qu'elle était en train de lire et se leva. À ce moment, elle entendit son téléphone portable roucouler The Bells of St Mary's à

l'intérieur de la maison.

- C'est ton père... attends un peu que je lui dise ce que tu as fait !

Elle traversa rapidement le patio aux dalles rouges et chaudes et entra dans le solarium. Mike continuait d'éclabousser Tracey et celle-ci continuait de crier.

Mike avait toujours été un enfant difficile, et ce dès qu'il avait été en ,ge de se traîner à quatre pattes, tirer sur les napperons et faire tomber les photos encadrées, les vases de fleurs et les lampes. Maintenant il avait neuf ans et était encore pire ; Jennie ne parvenait pas à

avoir la moindre autorité sur lui.

Elle trouva le téléphone dans le séjour sous l'un des coussins aux motifs fleuris.

- Doug, c'est toi ?

- Salut, ma chérie. Je voulais juste te dire que cette réunion pour l'exercice budgétaire va durer beaucoup plus longtemps que prévu. Je mangerai probablement un morceau avec George et Sandos, mais je ne sais pas quand je rentrerai.

Tracey criait encore plus fort qu'auparavant.

- Maman ! Maman ! Viens vite ! Maman, viens vite !

Jennie posa sa main sur le micro et lança :

- Mike ! Tu vas avoir de gros ennuis dans une minute !

- qu'y a-t-il ? demanda Doug. Mike fait encore des siennes ?

- qu'est-ce que tu crois ? Tu n'es jamais à la maison, et même lorsque tu es là, tu le laisses faire tout ce qu'il veut !

- Oh ! voyons, Jennie, je me tue au travail. ¿ ton avis, comment avons-nous les moyens de nous offrir une piscine, deux automobiles et des vacances à la montagne chaque hiver ?

- Maman ! Maman ! Il faut que tu viennes, vite !

C'est Mike !

- Je dois te laisser, dit Jennie. Les enfants font un raffut de tous les diables.

- Hé ! n'oublie pas d'aller chercher mon costume chez le teinturier ! Et est-ce que tu peux téléphoner à

Jeff Adamson des Piscines Ventura et lui demander ce que devient le nouveau filtre qu'il doit installer ?

- Entendu. ¿ quelle heure penses-tu rentrer ?

- Je n'en sais rien. Je resterai probablement très tard.

- Oh, oui ! Et elle s'appelle comment ?

- que veux-tu dire ? qui ça, elle ?

- La probabilité que tu restes très tard.

- Oh ! ne recommence pas... Je suis peut-être un intoxiqué du travail mais un intoxiqué fidèle.

- Maman ! Maman ! Maman !

- Pour l'amour du ciel ! aboya Jennie. Je suis au téléphone avec papa !

- J'ai l'impression que tu ferais mieux d'y aller, dit Doug. ...coute, je te rappelle lorsque nous aurons déjeuné et je te dirai comment ça se passe, d'accord ?

Jennie ressortit par le solarium. Au-dehors, la lumière du soleil était tellement éblouissante qu'elle ne fut pas certaine de ce qu'elle voyait. Les

buissons sur le côté

gauche de la piscine s'agitèrent brusquement, comme si quelqu'un les franchissait, mais il n'y avait personne.

La surface de la piscine scintillait et miroitait, et ce fut seulement lorsqu'elle sortit du solarium qu'elle vit Tracey dans l'eau jusqu'au cou. Ses cheveux mouillés étaient plaqués sur son visage tel un masque en cuivre luisant.

- que s'est-il passé ? lui cria Jennie. Où est Mike ?

Tracey ramena ses cheveux en arrière. Ses yeux étaient grands ouverts sous l'effet de la panique.

- Maman, je n'ai rien pu faire, il a disparu brusquement sous l'eau !

Saisie d'effroi, Jennie courut vers le bord de la piscine. Tout d'abord elle ne vit pas Mike, puis elle distingua une forme p,le au fond du grand bain.

- Tracey ! hurla-t-elle. Appelle le 911 ! Dis-leur d'envoyer une ambulance, vite !

Sans hésiter, elle inspira profondément et plongea dans l'eau, tandis que son chapeau de paille s'envolait.

Elle descendit sous la surface et nagea vers Mike avec une telle force qu'elle sentit ses épaules craquer. Elle n'avait jamais très bien nagé sous l'eau, mais elle parvint à rejoindre Mike en quatre ou cinq brassées seulement, et elle le saisit par un bras. Il pivota mollement sur lui-même, jusqu'à lui faire face. Ses yeux étaient grands ouverts et il avait une expression étrange sur le visage, comme s'il lui avait souri d'un air affecté.

Jennie remonta vers la surface, le tirant après elle.

Elle sortit du petit bain en le tenant dans ses bras. Les jambes de Mike ballottaient, sa tête pendait en arrière, inerte. Elle l'allongea au bord de la piscine et commença immédiatement à lui faire du bouche-à-bouche.

Seigneur, il ne pouvait pas être mort. Elle était restée au téléphone deux minutes à peine. Comment aurait-il pu se noyer aussi vite ?

- Allons, Mike, le supplia-t-elle. Allons, Mike, tu dois respirer. Allez, mon chéri, il faut que tu respirez !

Tracey sortit de la maison.

- Il s'est noyé ? fit-elle d'une voix grêle, craintive.

- Tu as demandé une ambulance ? dit Jennie.

- La dame a dit qu'ils arrivaient tout de suite.

Jennie soufflait éperdument dans la bouche de Mikey. Ses lèvres étaient terriblement froides, comme s'il était mort depuis des heures... Et tandis qu'elle soufflait, les larmes coulaient sur ses joues et tombaient sur le visage de Mikey.

- Respire, mon chéri, il faut que tu respirez !

Une éternité sembla s'écouler avant qu'elle entende la sirène gémir dans la rue. Les yeux de Mikey étaient toujours ouverts et ne cillaient pas. Il ballottait mollement d'un côté et de l'autre tandis qu'elle s'efforçait d'expulser l'eau de ses poumons. Il donnait toujours l'impression de sourire d'un air affecté, et elle ne parvenait pas à croire qu'il était mort, s'attendait presque à

ce qu'il se lève d'un bond et se mette à gambader autour de la piscine, en se moquant d'elle.

Deux ambulanciers traversèrent rapidement le jardin.

L'un d'eux, une Hispanique courtaude aux épais cheveux frisés, aida doucement Jennie à se relever, tandis que l'autre s'agenouillait près de Mike et vérifiait ses signes vitaux.

- Il va s'en sortir, n'est-ce pas ? demanda Jennie.

Elle savait qu'il ne s'en sortirait pas, elle savait qu'il était déjà mort, mais elle priait pour que deux ambulanciers entraînés puissent accomplir un miracle. Après tout, ils le faisaient dans Urgences, non ? Et elle avait vu tellement de reportages à la télévision sur des gosses qui s'étaient noyés et qu'on avait ramenés à la vie. Au Canada, par exemple, les enfants transportés par ce car qui était tombé dans l'eau à travers la glace...

- Nous ferions mieux d'aller dans la maison, lui dit l'Hispanique en la prenant par le bras. Venez vous asseoir.

- C'est mon fils, protesta Jennie. C'est mon fils unique !

L'autre ambulancier se releva et s'approcha d'elle avec l'expression la plus triste qu'elle ait jamais vue.

- Je suis vraiment désolé, dit-il. Nous ne pouvons absolument rien faire.

Jennie dégagea son bras et se dirigea vers le corps de Mikey. Ses jambes semblaient n'avoir plus de force.

Elle s'agenouilla lentement près de lui, prit sa tête dans ses bras et le berça doucement, telle une pietà de la Californie du Sud. Sur le faîte du toit de la maison, il y avait quatre ou cinq cailles qui pour une fois étaient silencieuses, comme si elles percevaient la terrible tragédie qui venait de se passer.

Jennie sentit quelque chose, elle aussi. Un froid soudain, comme si un nuage avait caché le soleil. Ce n'était pas simplement l'effet du choc. Ce n'était pas simplement la douleur. C'était plus que ça... comme si une chose tout à fait malveillante avait traversé le jardin.

Elle regarda vers les buissons qu'elle avait vus s'agiter en sortant de la maison. Il n'y avait personne là-bas, et s'il y avait eu quelqu'un, elle l'aurait vu sans difficulté, parce que les buissons n'étaient pas très touffus. Mais tandis qu'elle regardait dans cette direction, elle vit, dans l'ombre de l'oranger, six ou sept empreintes de pas humides sur les dalles. Des empreintes de pas d'adulte.

L'ambulancier sortit de la maison en poussant une civière sur roulettes. Il l'abaisa à côté de Mike et dit :

- Installons-le plus confortablement, vous voulez bien?

Jennie acquiesça d'un signe de tête, et ils posèrent Mike sur la civière.

- Ne recouvrez pas son visage, dit-elle. Pas tout de suite.

Elle regarda vers la maison et vit que l'Hispanique réconfortait Tracey. Blanche, sa voisine, venait d'entrer dans le séjour. En larmes et affligée.

Jennie s'éloigna et contourna la piscine jusqu'à ce qu'elle arrive près des empreintes de pas. Cela ne faisait aucun doute... c'étaient bien des empreintes d'adulte.

Dans le coin plus ombragé du patio, elles étaient encore humides, mais le soleil avait probablement déjà séché

les autres empreintes, qui menaient jusqu'à celles-ci.

Blanche sortit, la bouche crispée par le chagrin, et la prit dans ses bras. ǃ présent, cependant, Jennie se sentait étrangement calme. Elle s'aperçut qu'elle pressait sa joue sur les cheveux décolorés par le soleil de Blanche sans la moindre émotion, le menton blotti dans le corsage sans manches en coton gaufré de son amie.

Elle n'avait pas besoin de compassion. Elle avait besoin de vengeance. Il y avait eu quelqu'un ici. quelqu'un était entré dans le patio et avait tué son fils. Elle voulait savoir qui c'était. Elle était résolue à savoir qui c'était.

Le lieutenant Harris tournait autour de la piscine et regardait l'eau en fronçant les sourcils, comme s'il s'attendait à ce qu'un autre corps surgisse brusquement et se mette à flotter à la surface. De petite taille, large d'épaules, il était aussi trapu qu'un sac de voyage trop rempli. Il avait sur la tête un plumet rebelle de cheveux rouss, tres, et une grande cicatrice rouge sur le menton.

Si Columbo avait vraiment existé, il aurait pu ressembler au lieutenant Harris. Mais, contrairement à Columbo, le lieutenant Harris n'avait aucune intuition concernant la personne qui avait peut-être tué Mike.

- Vous avez vu les buissons bouger ?

- C'est exact. Je suis sortie de la maison en courant et les buissons bougeaient.

- De quelle façon ? Comme si le vent les agitait ?

- Il n'y avait pas de vent.

- Mais cela aurait pu être une bourrasque. Allons, c'est bientôt la saison du Santa Anna \*1.

- Il n'y avait pas de vent.

1. Violent vent d'orage soufflant du Sud. (N.d.T.) Le lieutenant Harris s'approcha des lauriers-roses et s'abrita les yeux de la main pour les examiner.

- Une personne ne pouvait pas se dissimuler ici, exact ?

- Non, absolument pas.

- Dans ce cas, s'il y avait eu quelqu'un ici, vous l'auriez vu, selon toute probabilité, exact ?

- Sans aucun doute. Mais il y avait toutes ces empreintes de pas.

Le lieutenant Harris décrivit des cercles en scrutant les dalles.

- Oui, bien sûr, si vous le dites. Mais elles ont disparu à présent, exact ? Elles ont séché. Au mieux, c'aurait été des preuves indirectes, mais maintenant nous n'avons même plus cela.

- Vous ne me croyez pas, hein ? dit Jennie.

Le lieutenant Harris tira de sa poche une serviette en papier froissée et s'en servit pour s'essuyer le front. Il régnait une telle chaleur que c'était étourdissant.

- que puis-je dire ? Votre fils s'est noyé et je suis vraiment désolé. Mais il n'y a aucune preuve prima fade ici que quelqu'un d'autre ait été impliqué dans les faits. Ces empreintes de pas... ma foi, cela aurait pu être les vôtres, d'accord ?

- Je ne suis pas allée de ce côté de la piscine.

- Hum... vous ne vous rappelez pas être allée de ce côté de la piscine. Mais, vous savez... quand on est en état de choc, la mémoire peut être bigrement trompeuse.

- Lieutenant... je ne suis pas allée de ce côté de la piscine. Mais il y avait des empreintes de pas ici. Des empreintes de pas d'adulte. quelqu'un est entré dans ce patio et a poussé Mike sous l'eau, et j'en suis certaine.

Le lieutenant Harris mit sa main sur sa bouche un instant et contempla la piscine d'un air pensif. Puis il dit :

- J'ai parlé à Tracey, comme vous le savez.

- Bien s°r. Tracey dit toujours la vérité.

- Eh bien cette fois, Tracey affirme qu'elle n'a vu personne d'autre dans le jardin, à part Mike. Elle a confirmé que vous étiez partie pendant quelques minutes seulement. Deux... peut-être trois au maximum. Mais Mike a coulé et elle n'a rien pu faire pour se porter à son secours. Ce genre de tragédie, ici à Los Angeles, se produit tous les jours de la semaine. Vous avez une piscine, vous avez des enfants, il y a toujours un risque qu'ils se noient. Mais que pouvez-vous faire ?

Ne pas avoir de piscine ? Ou ne pas avoir d'enfants ?

- Mike nageait comme un poisson. Jamais il ne se serait noyé.

- Laissez-moi vous dire une chose : mes mots ne peuvent exprimer combien je suis désolé de ce qui s'est passé ici ! Mais je pense qu'il s'agit d'un accident tragique, et que nous devons l'accepter comme tel. Je m'en remettrai au coronar, bien sûr. La décision lui appartient. Mais je ne crois vraiment pas que nous allons rechercher qui que ce soit d'autre.

Il marqua un temps. Son front plissé luisait de transpiration.

- Si vous ou votre mari désirez parler à quelqu'un, madame Oppenheimer... nous pouvons vous mettre en rapport avec des conseillers spécialisés.

- Non, répondit Jennie. Je crois savoir à qui j'ai besoin de parler.

Jim essayait de faire rentrer une statuette d'Hanuman, le dieu-singe népalais, mesurant un mètre quarante, dans un carton d'un mètre vingt. Hanuman avait six bras et six jambes, et l'expression crispée de quelqu'un qui souffre de constipation chronique. Au bout de vingt minutes d'efforts pour l'empaqueter, Jim avait quasiment la même expression. Sa chatte, Tibbles Deux \*1, l'observait depuis le dossier du canapé. Elle fermait les paupières de temps en temps comme si elle était trop exaspérée pour le regarder tenter l'impossible, ou bien comme si elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi diable quelqu'un désirait garder une statue d'Hanuman, d'un mètre quarante.

- Hanuman porte bonheur, d'accord ? lui dit vivement Jim. Et étant donné que j'ai à peu près autant de chance que Vil Coyote ces derniers temps, j'éprouve le besoin de l'emporter.

Tibbles Deux ne répondit pas mais ferma définitivement ses paupières et fit semblant de dormir. Jim continuait d'avoir un peu peur d'elle. Depuis qu'elle était apparue dans sa vie, et s'était attachée à lui, il avait de plus en plus le sentiment qu'elle veillait sur lui, et non l'inverse. Il ouvrait ses boîtes de nourriture pour chats, bien sûr, mais Tibbles Deux semblait contrôler sa destinée spirituelle.

Chaque fois qu'elle le regardait avec ces yeux jaune agate, il avait le sentiment qu'elle attendait qu'il fasse un autre pas vers l'inconnu... qu'elle

attendait qu'il la suive dans des endroits où elle était déjà allée, mais lui jamais : la zone inconnue.

Mais à présent il faisait ses bagages pour partir occuper un nouveau poste au ministère de l'...ducation, à

Washington, et Tibbles Deux resterait dans cet immeuble de Venice avec son ami Mervyn Brookfeller, lequel 1. Le retour de Tibbles Deux ! En principe, TD mourait à la fin de Magie des neiges, mais les chats ont neuf vies, après tout, et l'auteur a tous les droits, y compris la licence poétique ! (N.d.T.) s'était nommé régisseur des lieux de sa propre initiative. Jim savait que Mervyn prendrait soin d'elle d'une façon quasi anormale. Mervyn prenait soin de tous et de tout d'une façon exagérée. Et bien qu'il ne soit pas payé

pour le faire, il passait l'aspirateur dans les couloirs, extirpait des cuillères à café de broyeurs à ordures coincés, faisait des courses chez Ralph's pour les locataires

,gés. Un jour, Jim s'était arrêté devant une porte à

moitié ouverte et avait observé Mervyn en train de faire manger ses céréales à la vieille Mme Kaufman, obstinément et patiemment, tel un père affectueux s'occu-pant d'un jeune enfant. Mme Kaufman portait un vieux peignoir en flanelle verte et Mervyn un T-shirt éme-

raude à paillettes et un pantalon en Stretch blanc. Jim en avait presque eu les larmes aux yeux.

Finalement, Jim reconnut sa défaite et sortit Hanuman et tous ses serviteurs simiesques au faciès grimaçant du carton éventré.

- Ils pourraient tout de même faire leurs statues religieuses au format standard, bon sang !

Tibbles Deux détourna la tête.

À ce moment-là, le portable de Jim sonna, et il escalada le canapé et une pile de cartons pour le prendre.

Parfois il appréciait vraiment la compagnie de TD, mais la plupart du temps il la trouvait exaspérante. La chatte mangeait, dormait, le regardait fixement, mais elle ne répondait jamais au téléphone et n'allait non plus jamais lui prendre une bière dans le frigo.

- Monsieur Rook ?

- Oui, c'est exact. Jim Rook. qui le demande ?

- Euh... je ne sais pas si vous vous souvenez de moi. Jennie Oppenheimer. Enfin, Jennie Bauer lorsque je n'étais pas mariée. J'étais dans votre classe en 91.

- Jennie Bauer... Jennie Bauer... mais oui ! Bien sûr que je me souviens de vous ! Bien sûr ! Je me souviens de tous mes élèves, même des élèves que je préférerais oublier. Voyons voir... Le Roi Lear... lorsque Cordelia pleure à côté du roi agonisant et dit N'avez-vous pas été leur père, ces flocons blancs/Suscitaient leur compassion<sup>a</sup>... et alors vous avez demandé: Ést-ce que cela veut dire qu'il avait des pellicules ? <sup>a</sup>

Oui, Jennie. Je me souviens de vous. Je me souviens parfaitement de vous. De longs cheveux blonds. Très jolie. Mais une capacité d'attention très limitée, si je puis me permettre.

- Mon fils est mort.

Jim ne sut pas quoi dire. Il avait très rarement des nouvelles de ses élèves une fois qu'ils avaient quitté la Classe Spéciale II du collège de West Grove. Ils promettaient toujours de lui écrire, et de garder le contact, mais il savait bien qu'ils ne le feraient pas. Ceux à qui avait été épargnée, grâce à ses cours d'anglais, une vie de laveur de voitures, de promeneur de chiens, et autres boulots dans un McDo quelconque, étaient toujours trop occupés pour se souvenir du professeur à l'allure débraillée qui leur avait appris la différence entre Hamlet et omelette, et qui les avait amenés au bord des

larmes en récitant un poème de John Frederick Nims, Inférence du vent nocturne, une rumeur de pluie.

- Je suis désolé de l'apprendre, dit Jim... en pensant : Pourquoi me téléphone-t-elle ? Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis la soirée d'adieu après ses exa-

mens enfin d'année. qu'est-il arrivé ? C'était un accident ?

- Il s'est noyé. Cela s'est passé hier matin. Mike et sa sœur jouaient dans la piscine et je les ai laissés seuls un tout petit moment, et il s'est noyé.

- Je suis vraiment désolé. C'est une tragédie. quel

,ge avait-il ?

- Neuf ans, et c'était un très bon nageur.

- Je ne sais pas quoi dire, Jennie. Je suis de tout cœur avec vous. Mike était votre fils unique ?

- Son père est effondré. Nous ne pouvons pas avoir d'autres enfants et il me rend responsable de ce qui est arrivé.

- Allons, c'est le choc, la rassura Jim. Il surmontera cette épreuve. Un accident est un accident.

- Précisément, monsieur Rook. C'est pour cette raison que je vous appelle.

- Hé, je pense que vous pouvez m'appeler Jim maintenant. Nous ne sommes plus en Spéciale II.

- Je sais... mais vous avez toujours ce don, n'est-ce pas ?

- Un don ?

- Vous pouvez toujours voir... eh bien, vous pouvez toujours voir des fantômes et des choses de ce genre ?

Jim demeura silencieux, mais il pensa : Oh-oh, je subodore ce qui va suivre. Beaucoup de gens, apprenant qu'il pouvait voir des esprits et d'autres présences surnaturelles, lui demandaient de les aider pour toutes sortes de problèmes en rapport avec l'au-delà. Ils vou-laient qu'il communique avec leur défunt oncle Charlie pour découvrir ce que celui-ci avait fait de toutes ses pièces de monnaie très rares datant de la guerre de Sécession, ou bien ils désiraient savoir si une présence glaciale dans leur cuisine était la cause de leur guigne.

Personne ne semblait jamais accepter le fait que des manifestations surnaturelles nous côtoient tout le temps et que les esprits ont leurs propres problèmes et difficultés, que cela ne les intéresse guère de contacter les vivants, de les aider ou de leur faire du mal. La plupart d'entre eux sont inoffensifs - inoffensifs et légèrement sonnés, comme de simples victimes d'un accident.

Mais Jennie ne dit pas ce qu'il pensait qu'elle allait dire.

- Ecoutez, monsieur Rook, je suis sortie de la maison et je suis certaine que quelqu'un venait de se frayer un chemin entre les buissons. Ensuite, alors que j'essayais de ramener Mike à la vie, j'ai vu des empreintes de pas humides sur les dalles près de la piscine.

Ce n'étaient pas les empreintes de pas d'un enfant - ce n'étaient pas celles de Mike ou de Tracey - et pourtant il n'y avait personne d'autre. Tracey m'a dit qu'elle n'avait rien vu, et le temps que la police arrive, toutes les empreintes avaient séché et disparu. Le lieutenant m'a fait comprendre que j'étais en état de choc.

D'accord, j'étais en état de choc. Bien s°r que j'étais en état de choc. Mais je sais ce que j'ai vu.

- Alors... euh... que voulez-vous que je fasse ?

- Je veux que vous découvriez qui a assassiné

Mike, monsieur Rook. Je veux savoir qui l'a poussé

sous l'eau, et pourquoi.

Elle pleurait à présent, et elle était tellement accablée de douleur et épuisée que sa voix avait pris une intonation gutturale, comme si elle s'apprêtait à chanter une aria dans un opéra tragique.

- Jennie... j'aimerais beaucoup être en mesure de vous aider. Mais il me semble que c'est l'affaire de la police.

- Je vous l'ai dit. La police ne me croit pas. Ils diront que c'était un accident, ou une inattention de ma part, ou je ne sais quoi encore !

Jim s'assit sur l'accoudoir du canapé. Au-delà de la fenêtre, le soleil baissait petit à petit au-dessus de Venice et le ciel prenait une couleur de gelée de groseilles.

- Jennie, je suis sur le point de partir et je fais mes bagages. On m'a offert un poste au ministère de l'Edu-cation à Washington.

- Vous partez ? Et la Spéciale II ?

- Ma foi, nous devons tous changer d'horizon un jour ou l'autre. Ce travail me donnera l'opportunité

d'aider des élèves en difficulté dans tout le pays, et pas simplement à Los Angeles.

- quand partez-vous ? Pensez-vous que nous pourrions nous rencontrer quelque part ?

Jim lança un regard à Tibbles Deux, mais elle se contenta de b,iller et d'enfoncer ses griffes dans les coussins. Ou bien elle l'incitait à prendre une décision, ou bien elle essayait de lui dire qu'il perdait son temps.

TD n'était qu'une chatte, bien s°r, mais il avait eu l'occasion de voir ce qu'elle était capable de faire. Elle avait un flair pour les cartes du tarot qui dépassait largement celui de n'importe lequel des soi-disant ´ médiums <sup>a</sup>

qu'il ait jamais rencontrés.

La veille du jour où on lui avait proposé son nouveau travail à Washington, elle avait sorti avec sa patte de son jeu de cartes de Grimaud le huit de carreau, signifiant

l'as retard<sup>a</sup>, puis l'as de carreau, lequel représentait une femme mauvaise<sup>a</sup>. Puis, d'une manière hautaine, elle était repartie vers le canapé, s'était peloton-

née, et l'avait observé pour voir quelle serait sa réaction.

- Je fais mes bagages en ce moment même, dit Jim.

Je dois prendre l'avion mercredi matin.

- Monsieur Rook... excusez-moi, Jim... je sais que j'abuse de votre bonté. Mais je suis certaine que Mike ne s'est pas noyé accidentellement, et je n'ai pas d'autres moyens de le prouver.

Jim passa les doigts dans ses cheveux ébouriffés.

Dans le miroir de l'autre côté du séjour, un autre Jim Rook fit le même geste. Le Jim Rook dans le miroir pensait : Lorsque tu prends en main un élève, lorsque tu lui apprends à écrire et à parler, à se faire sa propre idée du monde qui l'entoure, à quel moment ta responsabilité s'arrête-t-elle ? Toute cette poésie que tu as fait découvrir à Jennie, toutes ces pièces de théâtre, toutes ces heures passées à se colleter avec Shakespeare, Emily Dickinson et Kenneth Patchen : Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi toutes les fenêtres du paradis étaient brisées ?<sup>a</sup>...

L'ennui, c'est qu'il connaissait la vérité, et la vérité

était que la responsabilité d'un enseignant ne s'arrête jamais, pas plus que celle des parents ou d'un prêtre.

- Entendu, dit-il. Vous connaissez le Café del Rey, sur Admiralty Way ? Je peux vous retrouver là-bas à...

disons huit heures ?

- Je suis désolée, lui dit Jennie, et il comprit qu'elle pleurait. Je suis tellement effrayée... j'ai tellement peur... et je ne connaissais personne d'autre à qui m'adresser.

Une fois qu'elle eut raccroché, Jim s'assit au bord du canapé, la tête penchée. Il s'était juré de ne plus jamais répondre à un appel au secours de la part d'une personne perturbée par des incidents surnaturels - ou apparemment surnaturels. Il avait failli mourir d'une pneumonie quand il avait neuf ans, le même âge que Mike, et depuis lors il avait vu des visages, des gens et des choses auxquels il n'avait aucune envie de penser, plus jamais.

Des ombres, des fantômes. Des démons parcourant les rues, surgissant de placards en hurlant. Des morts, immobiles devant des supermarchés. Des visages tristes et hébétés, réfléchis dans les vitres de fenêtres, alors qu'il n'y avait personne.

Il ne supportait plus cette situation. Les gens ne semblaient pas comprendre qu'il trouvait son pouvoir psychique encore plus terrifiant qu'ils ne le pensaient. Il ne choisissait pas ce qu'il voyait. S'il rendait visite à un ami et qu'il était le seul à voir le grand-père décédé de cet ami assis dans un coin de la pièce, que pouvait-il faire ? qu'était-il censé dire ?

Tandis qu'il était assis, Tibbles Deux sauta du canapé

et trottina jusqu'à la table basse où Jim avait entassé

tous ses jeux de cartes ésotériques. Elle se dressa sur ses pattes arrière et fit tomber le jeu de Grimaud par terre. Les cartes se déversèrent de leur étui et s'éparpillèrent sur le tapis.

- Merci, TD, dit Jim. C'est agréable de savoir qu'il y a encore plus désordonné que moi.

Il s'agenouilla pour ramasser les cartes mais, tandis qu'il les rassemblait, TD en prit une entre ses dents et fila dans la cuisine.

- Mais qu'est-ce que tu..., dit Jim, et il la suivit.

TD fit halte devant son bol d'eau. Avec beaucoup de précaution, elle fit tomber la carte de Grimaud dans l'eau, et regarda tandis que celle-ci coulait.

- Ah, bravo ! s'exclama Jim.

Il s'agenouilla, sortit la carte de l'eau, et l'agita.

C'était le neuf de trèfle, la carte de la mort, la carte du squelette aux orbites vides, drapé dans un linceul gris, tre, une faux posée sur l'épaule et tenant un sablier dans la main.

- «a signifie quoi ? demanda Jim à TD en brandis-sant la carte qui dégoulinait d'eau. Tout à coup tu joues aux petits bateaux qui vont sur l'eau ?

TD le regarda fixement comme si elle ne parvenait pas à croire qu'il soit aussi stupide.

- Alors ? insista Jim.

Elle vint vers lui et fit tomber avec sa patte la carte qu'il tenait dans la main. Puis elle saisit la carte entre ses dents et la fit à nouveau tomber dans son bol d'eau.

- La mort dans l'eau, dit Jim. C'est ce que tu essaies de me faire comprendre, hein ? La mort par noyade. Et il s'agit de plusieurs morts.

Il repêcha la carte et la secoua.

- Bon, d'accord... J'irai voir Jennie pour essayer de découvrir ce qui s'est passé. Mais je ne peux rien faire de plus. Je prends l'avion pour Washington mercredi et, une fois parti, je serai parti définitivement. Et plus personne dans le monde entier ne saura que je suis capable de voir son neveu décédé récemment jouer au ballon sur sa pelouse.

Jennie paraissait plus frêle et bien plus p,le que dans son souvenir - comme si la jeune fille bronzée, enjouée et provocante qui avait jadis été son élève en Spéciale II, était morte, et qu'il voyait son fantôme. Elle était attablée

dans un coin du café, devant un verre d'eau minérale, et regardait fixement par la baie vitrée.

Ce fut seulement lorsque Jim s'arrêta à sa table qu'elle leva les yeux, le dévisagea, et lui adressa un imperceptible sourire.

- Comme on se retrouve ! Jennie Bauer.

- Jennie Oppenheimer à présent.

Jim s'assit et commanda une Coors.

- Ce qui est arrivé à votre fils... c'est affreux. J'ai des amis à San Fernando dont la fille s'est aussi noyée dans leur piscine. quelle tragédie !

- Vous voulez dire qu'on l'a noyée, comme Mikey ?

Jim s'appuya sur le dossier de sa chaise et la considéra, paupières mi-closes, comme il le faisait avec ses élèves lorsque ceux-ci passaient du coq à l'ne.

- Vous avez vu les buissons bouger, et vous avez vu des empreintes de pas humides près de la piscine ?

- Il y avait quelqu'un, monsieur Rook. quelqu'un ou quelque chose. J'ai senti sa présence. C'était très froid. C'était malveillant. Et je jure devant Dieu que je n'invente rien.

La Coors de Jim arriva, servie dans un grand verre ridiculement givré. Personnellement, il préférait boire à

même la cannette. Il prit une poignée de bretzels et les m, chonna jusqu'à ce qu'ils soient réduits en bouillie, puis il les fit descendre avec une grande gorgée de bière glacée.

- Laissez-moi vous dire la chose suivante, Jennie.

Je sais par expérience que les esprits s'intéressent infiniment moins à notre monde, le monde matériel, que nous ne nous intéressons au leur. Ils mènent leur

´ vie <sup>a</sup>, si je puis dire. Ils sont partis. Ils sont trop occupés à se soucier de détails insignifiants qui n'ont pas été

réglés de leur vivant. Du style : ´ Pourquoi n'ai-je pas dit à mon père que je l'aimais lorsque j'avais l'opportunité de le faire ? <sup>a</sup> Ils ne sont pas une menace pour nous... pas très souvent, en tout cas. Et ils essaient rarement de nous faire du mal. La plupart du temps, ils en sont incapables. Ils n'ont pas la... comment dit-on ?...

la substance nécessaire.

- Pourtant quelqu'un a noyé Mike, j'en suis certaine !

Jim posa une main sur son bras.

- Je ne sais pas quoi dire. Vous avez vu les buissons bouger. Vous avez vu des empreintes de pas humides près de la piscine. Vous avez eu la sensation étrange que quelqu'un avait traversé votre jardin. Mais rien de tout cela ne constitue une preuve véritable, d'accord ?

Enfin... soyons sérieux.

Jennie le regarda fixement. Il se souvenait de ses yeux : ils étaient d'un bleu tellement extraordinaire, comme devaient l'être les fenêtres du paradis, avant qu'elles volent en éclats...

- Mon fils est mort noyé. Vous croyez que j'ai envie de plaisanter ?

- Je ne sais pas... vous me donnez mauvaise conscience. J'inculque toujours à mes élèves l'idée générale qu'il y a une explication mystique à tout ce qui se produit. Mais ce n'est peut-être pas le cas. Peut-être que la vie est la vie, tout simplement, et les accidents sont des accidents.

- Vous ne me croyez pas, hein ?

Jim haussa les épaules et détourna les yeux. Un peu plus loin, dans la salle bondée et brillamment éclairée, une jeune fille très jolie, aux cheveux blonds coupés court, rejeta la tête en arrière en éclatant de rire ; et il sentit

brusquement son cœur se serrer en songeant à la vie qu'il n'avait jamais connue, accidents ou pas.

- Je ne sais pas quoi vous dire, Jennie. Lorsqu'ils nous font du mal, les esprits agissent presque toujours pour une raison bien précise - d'après ce que j'ai pu constater par moi-même, en tout cas. Habituellement, ils nous font du mal pour se venger. Je ne vois pas ce qu'un petit garçon de neuf ans aurait pu faire pour qu'un esprit désire le noyer.

- Alors c'est tout ? Point final ?

- Oui, je suis désolé. Ce que vous avez vu, ce que vous avez ressenti... peut-être était-ce un genre de manifestation surnaturelle. Mais rien ne prouve que cela ait eu quelque chose à voir avec la mort de Mikey.

Et réfléchissez un instant : s'il y avait eu vraiment un esprit là-bas, il aurait probablement essayé de sauver Mikey, et non de le noyer. Chaque enfant a un esprit qui veille sur lui... ce que certains aiment à appeler un ange gardien. Celui de Mikey était peut-être incapable de le sauver.

Des larmes coulaient sur les joues de Jennie.

- Est-ce qu'il y a un moyen d'avoir une certitude ?

- Euh... j'ai entendu dire que certains médiums sont à même de faire ce qu'ils appellent un 'trace-esprit' <sup>a</sup>. Disons qu'ils détectent la piste d'un esprit.

Cela vous dirait de façon certaine s'il y avait vraiment un esprit là-bas, et cela vous indiquerait peut-être si l'esprit avait l'intention de faire du mal à Mikey. Mais à

part ça, je ne pense pas que les trace-esprits soient très précis.

- Vous pourriez le faire ? Je vous paierai pour ce travail.

- Faire un trace-esprit ? (Jim secoua la tête.) Cela dépasse largement mes compétences, je regrette. Je vois certaines choses, par hasard, et c'est tout. Il vous faut un vrai médium qualifié pour ce genre d'opération.

- Vous en connaissez ?

- Autrefois, oui. Mais c'était il y a très longtemps, dans une autre galaxie, très lointaine.

Jennie se pencha vers Jim et prit ses mains.

- Monsieur Rook... Jim... je vous en prie, aidez-moi. Il faut que je sache comment Mike est mort.

- Ma foi, il y a un salon de la voyance à De Longpre Park demain. quelqu'un là-bas sera peut-être en mesure de vous aider.

- Vous pourriez venir avec moi ?

- Je ne sais pas, Jennie. Je ne suis pas sûr du tout que ce soit la bonne façon de procéder.

Jim répugnait à côtoyer les médiums professionnels à plein temps. En leur présence, il avait l'impression d'être un charlatan... Bien que son don psychique soit probablement beaucoup plus puissant que le leur.

Indépendamment de ce fait, il avait l'intention d'emmener sa collègue Karen Goudemark sur la côte, le lendemain, pour un déjeuner de fruits de mer à la Cambuse du Capitaine Flynn, suivi d'une promenade romantique sur la plage. Il comptait essayer de la persuader de quitter son travail à West Grove et de venir avec lui à

Washington. Karen était la femme la plus délicieuse qu'il ait jamais connue. Douce, chaleureuse, féminine, drôle. Elle avait des pommettes à la Garbo, et des cheveux semblables à du miel. C'était sa dernière occasion de passer toute une journée avec elle.

- Je vous en prie, Jim. Je suis prête à tout essayer.

Jim prit sa serviette en papier et essuya les larmes sur le visage de Jennie.

- Entendu... à condition d'y aller de bonne heure.

Disons, dix heures ?

Jennie prit les mains de Jim et embrassa ses doigts.

- Vous ne pouvez pas savoir ce que cela représente pour moi. J'ai l'impression de devenir folle.

- Bien sûr, fit Jim. Moi, j'ai cette impression tout le temps.

- Un salon de la voyance ? répéta Karen d'un air incrédule.

- Nous ne resterons pas très longtemps. Je dois juste trouver quelqu'un capable de faire ce truc spécial.

- Jim... tu sais que je n'ai pas de temps à perdre avec toutes ces sornettes pseudo-mystiques.

- Oui, je le sais parfaitement. Mais j'ai promis d'y aller. C'est Jennie Bauer. Elle était dans ma classe, il y a sept ans environ. Son fils s'est noyé.

Il lui raconta tout, les buissons qui avaient bougé, les empreintes de pas, et le sentiment de Jennie :

« quelque chose de très froid est passé près de moi. »

- quand cela est-il arrivé ?

- Il y a deux jours. La malheureuse, elle est toujours en état de choc.

- Il y a deux jours ? Et tu l'emmènes voir un médium ? Pour l'amour du ciel, Jim, elle a besoin d'un conseiller parfaitement qualifié !

- Mais elle est convaincue que ce qu'elle a vu était réel, et personne d'autre ne la croit. Pas même son mari.

- Et tu penses que quelqu'un dans un salon de la voyance peut l'aider ? Allons, Jim, tu sais très bien que tous ces trucs de séances de spiritisme sont une arnaque. Elle aura le cœur brisé encore plus qu'en ce moment. Et elle se retrouvera probablement fauchée, également.

Jim haussa les épaules.

- Je ne sais pas. Elle est tellement certaine qu'une présence malveillante est entrée dans son jardin. Ce qui me préoccupe, c'est que si je ne l'aide pas, elle cherchera quelqu'un d'autre qui accepte de l'aider. Et dans ce cas... oui, je suis de ton avis, elle risquera fort de se faire arnaquer.

Karen secoua lentement la tête d'un côté puis de l'autre. Ses cheveux blonds virevoltèrent sur son front.

- Tu es vraiment impossible, tu le sais ? Tu sembles penser qu'il en va de ta responsabilité personnelle de guérir le monde entier de l'analphabétisme, de la dyslexie, de l'aliénation culturelle, du manque de considération pour Longfellow, de l'acné et d'une image de soi pitoyable - sans parler de toutes les manifestations surnaturelles, depuis les anges jusqu'aux zombis !

- Ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais dit que je pouvais guérir quelqu'un de l'acné.

- Bon, d'accord, soupira Karen. Je t'accompagne-rai à ce salon de foldingues. Mais à une seule condition : que nous arrivions sur la côte à temps pour déjeuner à la Cambuse du Capitaine Flynn.

- Tope-là. Marché conclu. Sans problème. Et je t'aime pour cette raison.

Ils sortirent de la maison de Karen et Jim ouvrit la porte de son Eldorado décapotable havane en lui faisant toutes sortes de révérences.

- Tu ne le regretteras pas, lui dit-il. Certains de ces salons... ma foi, on trouve souvent des trucs sensationnels. Tricots, poteries. Boules de cristal...

- On se contente d'y aller, d'accord ? répliqua Karen.

Ce jour-là, Jennie semblait encore plus p,le que la veille, d'autant plus qu'elle portait une robe en lin noire et un foulard en mousseline de soie noire noué autour de ses cheveux. Elle salua Karen d'un petit sourire distrait et prit place à l'arrière de la voiture. Elle demeura silencieuse tandis que Jim les emmenait à De Longpre Park.

- Vous avez eu des nouvelles du lieutenant Harris ?

lui demanda Jim pour détendre l'atmosphère.

- Non. Absolument rien. Il pense probablement que je suis hystérique.

- Vous n'êtes pas hystérique. Si vous avez vu quelque chose, vous avez vu quelque chose.

- Précisément ! Je n'ai absolument rien vu, et Tracey non plus. C'est pour cette raison que je veux que vous tentiez ce... comment appelez-vous cela ?... ce trace-esprit.

- Trace-esprit ? répéta Karen avec un haussement de sourcils sceptique.

Jim s'appuya sur le dossier de son siège tandis qu'ils tournaient au coin de Santa Monica Boulevard sur une suspension molle et fatiguée. Ils remontèrent Cherokee Avenue, passant sous les ombres scintillantes des yuccas.

- Tout à fait, déclara-t-il. C'est un truc que font les exorcistes professionnels. Je vais t'expliquer. Une manifestation surnaturelle laisse toujours une sorte de preuve de son passage. Une vibration dans l'air. Un fragment d'ectoplasme. Même une empreinte digitale, ou une empreinte de pas. Un médium vraiment doué est capable de détecter ces choses et de te dire si un esprit se trouvait vraiment là, et quel genre d'esprit c'était.

C'est la théorie, en tout cas. C'est une sorte de médecine légale dans le domaine surnaturel.

Karen inspira profondément, comme si elle s'apprêtait à dire quelque chose, puis elle changea d'avis. Jim lui fit un grand sourire. Il devina qu'elle ne se faisait probablement pas assez confiance pour sortir quelque chose de politiquement correct.

Ils trouvèrent un emplacement pour se garer dans la rue à deux p,tés de maisons de De Longpre Park, entre un camping-car VW décoré de tournesols et une motocy-clette à trois roues avec des queues de ratons

laveurs sus-pendues aux poignées du guidon. Le salon de la voyance fourmillait d'hommes barbus portant des bandanas, de femmes en cafetans et d'enfants aux visages peints de doigts et aux longs cheveux bouclés, ainsi que d'indivi-

dus à l'air sérieux affublés de lunettes, de costumes en toile chiffonnés et de sandales Birkenstock. L'odeur de marijuana et de cigarettes aromatiques flottait entre les tentes et les stands, et des ballons aux couleurs vives se balançaient doucement dans le ciel de la matinée.

- Mon Dieu ! s'exclama Karen. C'est l'été de l'amour qui recommence !

- Comment le sais-tu ? s'enquit Jim. Tu n'étais même pas née en 1967.

- Et toi, quel ,ge avais-tu ? Deux ans ?

- J'étais un enfant précoce.

Ils se promenèrent entre les stands qui proposaient des guérisons par le cristal, l'interprétation des lignes de la main, des cours de Yi-king et des burgers-méditation végétaliens. Dans le coin opposé du parc, un groupe jouait le vieil air Andmoreagain de Love. Jim s'approcha d'une table où une femme d'un certain ,ge aux cheveux gris ébouriffés et aux énormes pendants d'oreilles vendait des colliers parapsychiques <sup>a</sup> et des bracelets porte-bonheur.

- Je cherche un médium.

Elle tira une grande bouffée d'une cigarette d'une grosseur suspecte.

- Vous êtes venu au bon endroit, mon garçon. «a grouille de médiums ici. Vous en trouverez en pagaille.

- Je cherche un médium d'un genre spécial. Un médium capable d'effectuer un trace-esprit.

- Un trace-esprit ? Je sais foutrement pas ce que c'est, et ce serait pareil si ça me mordait le cul ! Mais essayez donc ces tentes là-bas. Avant de partir,

vous voulez un collier ? Dix dollars, c'est donné. Vous le mettez le soir avant de vous coucher, et vous rêverez du jour où vous mourrez. Garanti.

- Garanti ? Alors, si je ne meurs pas, je peux le rapporter et me faire rembourser ?

- Exact. Mais je vais vous dire une chose, mon garçon. Personne n'est encore jamais revenu se faire rembourser.

- D'accord, j'en prends un. Et toi, Karen ?

- Je n'en ai pas besoin, Jim. Je sais quand je vais mourir : dans une vingtaine de minutes, si je ne déjeune pas d'ici là.

Jim tendit un billet de dix dollars et la femme aux cheveux gris lui donna un collier fait de pièces de monnaie, de perles d'eau douce et de perles de couleur.

Alors qu'il le prenait, il s'aperçut qu'une jeune femme portant une robe noire très décolletée l'observait depuis une autre rangée de stands. Elle avait d'épais cheveux noirs, soyeux et aussi luisants qu'une aile de corbeau, et son visage était étonnamment blanc. Elle le regarda fixement durant un long moment, puis se détourna et se perdit dans la foule.

Ils avancèrent tous les trois le long des rangées de tentes, se frayant un chemin parmi des jongleurs, des mimes et des avaleurs de feu. Ils arrivèrent finalement devant une petite tente portant un écriteau qui indiquait JULIE HOROWITZ, C...L»BRE M...DIUM, PARLE à vos CHERS DISPARUS.

- J'en ai pour une minute, dit Jim.

Et il se baissa pour se glisser sous le rabat de la tente.

À l'intérieur, dans une pénombre couleur mandarine, une jeune femme aux lunettes enveloppantes était assise à une petite table de jeu, des cartes du tarot étalées devant elle. Elle ressemblait plus à une secrétaire de série télévisée des années soixante qu'à un Célèbre médium capable de parler à vos chers disparus <sup>a</sup>.

- Bonjour, dit Jim. Est-ce que vous pourriez m'aider à dépister un esprit ?

- Bien sûr. Je peux trouver n'importe qui, du moment qu'il a quitté ce monde. De qui s'agit-il ?

quelqu'un qui était très proche de vous ?

- En fait, je ne connaissais pas du tout cette personne.

- Mais vous avez un nom ? Il me faut un nom pour l'invoquer.

- Hon-hon... Je sais seulement que quelque chose a traversé le jardin d'une jeune femme voilà deux jours, et que ce quelque chose a peut-être noyé son fils.

- Je ne vois pas comment je peux vous aider, désolée.

- J'ai besoin que vous veniez chez cette jeune femme et que vous me disiez si c'était vraiment un esprit, et si c'était bien un esprit, que vous me disiez exactement de quelle sorte d'esprit il s'agissait.

Julie Horowitz ôta ses lunettes et considéra gravement Jim de ses yeux globuleux, le regard trouble.

- Vous voulez parler d'une opération que l'on appelle ' trace-esprit ' <sup>a</sup>. J'ai bien peur que cela ne dépasse mes compétences. Je trouve des esprits en unissant l'affliction des vivants et le regret amer de ceux qui sont morts récemment. Je ne m'occupe pas de ce genre de manifestations au hasard. Particulièrement de manifestations qui pourraient être irritées qu'on les impor-tune.

- Vous connaissez quelqu'un qui effectue cette opération ?

- Désolée... je ne pense pas que vous trouverez ici quelqu'un qui soit en mesure de vous aider. Nous ne sommes pas des chasseurs de fantômes, nous ressem-

blons plutôt à un groupe de rencontre entre les vivants et ceux qui sont partis.

- Je vois. Bon, merci de m'avoir consacré un peu de votre temps, en tout cas.

-   votre service. Mais si vous parvenez à trouver quelqu'un qui accepte de faire un trace-esprit pour vous... soyez extrêmement prudent. J'ai entendu parler d'un médium   Bel Ak qui avait essayé de suivre la piste d'un esprit dans la demeure d'un producteur de cinéma, et depuis lors elle a été incapable de s'arrêter de hurler. Littéralement.

- Formidable ! Merci du conseil.

Jim sortit de la tente et retrouva la lumière du soleil.

-  a n'a rien donné, dit-il. Ces gens peuvent vous permettre de parler à votre défunte tante Rhoda, mais c'est à peu près tout.

- Nous pourrions peut-être aller déjeuner maintenant ? fit Karen.

- Bien s' r, répondit Jim. Jennie... vous voulez que je vous reconduise chez vous ? Je ferai une nouvelle tentative demain. Je connais une ou deux personnes qui pourront peut-être m'aider.

- Entendu, dit Jennie.

Elle cacha sa déception derrière ses grosses lunettes de soleil, mais Jim la per ut dans sa voix. Il prit Jennie par le bras et ils se dirigèrent vers l'entrée du parc.

Ils passaient devant un stand où étaient accrochés des dizaines de miroirs différents lorsque Jim vit la jeune femme au visage très blanc et à la robe noire, qui se réfléchissait dans la plupart d'entre eux. Elle le regardait depuis des miroirs aux cadres dorés, des miroirs ornés de coquillages, des glaces à main avec des fées en laiton en guise de poignées, des miroirs déformants et des miroirs au verre étrangement teinté.   son côté se tenait un mime portant un costume de Pierrot bouffant.

Son visage était aussi blanc que celui de la jeune femme, et il avait une balafre peinte en noir à la place de la bouche.

Jim se retourna. Karen et Jennie ne s'aperçurent pas qu'il s'était arrêté et elles s'éloignèrent vers l'entrée. La jeune femme demeura immobile et elle continua de le regarder fixement, un imperceptible sourire. Ses lèvres étaient aussi blanches que le reste de son visage. Elle avait un front large et des yeux écartés qui étaient aussi gris que le ciel en hiver. Sa robe, en soie noire et lui-sante, était composée d'un corsage très ajusté et d'une jupe ample, semblable à un costume médiéval. Elle avait une poitrine opulente, et une grosse croix en argent était nichée au creux de ses seins.

Jim se dirigea vers la jeune femme. Le mime se rapprocha d'elle, comme pour la protéger.

- Excusez-moi, lui dit-il. Mais est-ce que nous nous connaissons ?
- Non, sourit-elle. Mais je sais ce que vous voulez.
- Oh, vraiment ? Est-ce pour cette raison que vous m'avez suivi ?
- Je ne vous suivais pas. J'attendais que vous me trouviez.
- Okay, d'accord. Apparemment, je vous ai trouvée. Je m'appelle Jim Rook.

Elle lui serra la main. Sa main aux doigts fuselés était très douce et étonnamment froide.

- Susan Silverstone, annonça-t-elle. Et voici mon ami Medlar Tree \*1.

Jim esquissa un salut militaire.

- Ravi de vous connaître, monsieur Tree.
  - Medlar Tree est son nom complet, déclara Susan Silverstone. Le néflier est le moins connu de tous les arbres magiques. On mange son fruit seulement lorsqu'il semble pourri, mais c'est un charme très puissant 1.
- Medlar Tree : néflier. (N.d.T.)

contre les démons et toutes sortes d'intentions malveillantes.

- Je vois, dit Jim.

Il se tourna vers Medlar Tree et dit :

- Excusez-moi.

Le mime lui fit une grande révérence. Jim avait toujours détesté les mimes. Enseignant le langage, il esti-mait que leur refus délibéré de parler était la pire des arrogances sociales.

- Alors, qu'est-ce que je cherche, à votre avis ?

demanda-t-il à Susan Silverstone.

- La même chose que la majorité des gens, le réconfort. Mais vous voulez un réconfort d'un genre très spécial, non ? Vous voulez savoir si quelque chose de malfaisant est venu dans ce monde.

- Comment le savez-vous ?

Elle appuya le bout de ses doigts sur ses tempes et lui adressa le regard le plus étrange qu'une femme lui ait jamais adressé de toute sa vie. Aussi surprenant que d'incliner la tête en arrière, lever les yeux vers le ciel la nuit, et s'apercevoir soudain que toutes les étoiles ont disparu.

- Je le sais parce que je suis médium, et vous êtes à

la recherche d'un médium, exact ? Je le sais parce que je peux percevoir votre angoisse à quinze mètres de distance. Je le sais parce que la femme qui vous accompagne vient de perdre un être cher et veut connaître les circonstances exactes de sa mort.

Jim ôta ses lunettes de soleil.

- Essayez-vous de monter une arnaque ?

- Bien s'°r que non, répondit Susan Silverstone.

Vous pouvez interroger n'importe qui ici. Je suis connue pour mon interprétation de l'aura des gens.

Derrière elle, Medlar Tree abaissa les coins de sa bouche comme un masque de théâtre, et secoua la tête d'un côté et de l'autre d'un air désapprobateur.

- ...tant donné que j'ai fait le tour des stands et posé

des questions aux gens, dit Jim, ce n'est pas très difficile de comprendre que je cherche quelque chose, d'autant plus que je ne suis pas tout à fait habillé comme Jimi Hendrix. Et ce n'est pas très difficile de deviner que cette jeune femme vient de perdre un être cher. qui d'autre se promène ici entièrement vêtu de noir par une journée aussi chaude que celle-là ? Vous mise à part...

- Alors laissez-moi vous impressionner un peu plus. Votre angoisse a un rapport avec l'eau, exact ?

Jim ne répondit pas, mais Medlar Tree commença à

exécuter une brasse entre ciel et terre, et à gonfler ses joues comme s'il nageait. Cela faisait très longtemps que Jim n'avait pas éprouvé une telle envie de donner un coup de poing sur le nez de quelqu'un.

- Plus précisément, votre angoisse a un rapport avec quelqu'un qui se noie.

Karen et Jennie s'étaient aperçues que Jim ne marchait plus derrière elles, et Jennie revint sur ses pas.

- Jim ? dit-elle en regardant Susan Silverstone d'un air inquiet. Est-ce que tout va bien ?

- Cette jeune femme semble savoir pour quelle raison nous sommes ici, répondit Jim.

- Est-ce qu'elle peut effectuer un trace-esprit ?

- Bien sûr, déclara Susan Silverstone. C'est l'une de mes spécialités.

- Combien prenez-vous ?

- Vous venez de perdre votre enfant. Vous ne pensez tout de même pas que je vais vous demander de l'argent !

- Comment le savez-vous ? s'exclama Jennie. Vous le lui avez dit, Jim ?

Susan Silverstone posa une main sur la manche de Jennie. Elle avait des bagues en argent à chaque doigt y compris au pouce. ȧ côté d'elle, Medlar Tree se frottait les yeux comme s'il sanglotait. Jim lui décocha son célèbre regard ´ rayon de la mort <sup>a</sup>, mais Medlar Tree se contenta de faire la moue et d'agiter les bras.

- Je n'avais pas besoin qu'on me le dise, répondit Susan Silverstone d'une voix douce. Les mères qui ont perdu leur enfant ont une expression très particulière...

le regard le plus triste que l'on puisse imaginer.

- Alors vous allez m'aider ? Je suis s°re que quelqu'un était là lorsque Mike s'est noyé.

- Entendu, je viendrai chez vous, la rassura Susan Silverstone. S'il y avait vraiment quelque chose, je le saurai, vous pouvez me croire.

Karen les rejoignit. Elle fit une grimace à l'adresse de Jim et tapota sa montre.

- Partons, Jim. Si nous voulons arriver sur la côte avant midi...

- Si j'effectue un trace-esprit, ce doit être maintenant, déclara Susan Silverstone. Je vais à Bakersfield cet après-midi, pour donner une consultation à un verger.

- Vous donnez une consultation à un verger ?

demanda Karen.

- Bien s°r. Les arbres peuvent être stressés, vous savez, exactement comme les gens. Parfois des dizaines d'arbres peuvent être gravement traumatisés. Vous le percevez dès que vous avancez dans le verger. C'est une sensation très désagréable, comme si un orage couvait.

Cela perturbe les ouvriers agricoles et cela peut avoir un effet tout à fait dévastateur sur la production de fruits.

- Alors là, c'est le bouquet ! s'exclama Karen. Mon déjeuner est annulé parce qu'une orangerie fait une dépression.

- Je suis vraiment désolé, Karen, lui dit Jim. Et si nous dînions, à la place ? Je peux réserver une table au Palm.

- Eh bien, moi aussi, je suis désolée, Jim. D'autant plus que c'est la dernière journée que nous pouvions passer ensemble.

- Vous voulez bien attendre une minute ? demanda Jim à Jennie et à Susan Silverstone.

Il prit Karen à part, près d'un stand proposant des aliments diététiques.

- ...coute, dit-il, je ne peux pas me défilier. Jennie m'a demandé de l'aider et c'est la seule façon de le faire que je connaisse pour le moment.

- C'est une excuse plutôt minable pour passer le reste de la journée avec un soi-disant médium aux gros seins et au décolleté avantageux !

- qu'est-ce que tu racontes ? Je n'avais même pas remarqué sa robe.

- Alors tu es aveugle, en plus d'être inconstant ?

- Bon, d'accord, j'avais remarqué sa robe mais je me fiche complètement de sa robe. Je ne regarde que toi. J'avais l'intention d'attendre le déjeuner pour te le demander, mais je voulais t'emmener sur la côte aujourd'hui pour savoir si tu serais d'accord pour venir à Washington avec moi.

- quand ?

- Mercredi, lorsque je partirai. Ou bien tu pourrais me rejoindre là-bas dans une semaine ou deux, le temps de faire tes valises.

- Tu veux dire que tu veux que je vienne à

Washington pour toujours ? Pour vivre avec toi ?

- C'est une perspective aussi affreuse que ça ?

- Des noix ? demanda la femme du stand des aliments diététiques. Des fèves ?

Karen posa une main sur l'épaule de Jim.

- Jim... j'ai beaucoup d'affection pour toi. Je t'aime presque. Mais tu nous vois vivre ensemble ? Je suis une fanatique de l'ordre. Mes pulls sont rangés par couleur. Mes chaussures sont munies d'embauchoirs.

Traite-moi de maniaque si ça te chante. Mais toi... ma foi, tout ce que je peux dire, c'est que ta penderie est un véritable capharnaüm, et je suis polie, et que le tiroir de tes chaussettes ressemble à la fosse aux serpents dans Indiana Jones. Et ta salle de bains, Seigneur ! qui d'autre à ta connaissance range la moitié d'un vélo et un jeu de clubs de golf dans sa salle de bains ?

Indépendamment de cela, nous sommes terriblement différents mentalement. Je crois aux faits, aux chiffres et aux preuves empiriques, mais toi, tu crois à quoi ?

Aux esprits, aux démons et à des choses étranges que tu es le seul à voir. J'aime Mozart, tu aimes Hootie and the Blowfish.

Blowfish. J'aime faire des exercices d'aérobic, tu aimes te vautrer sur ton canapé. J'aime le riz complet, tu aimes les cheeseburgers. Jim... tu me fais souvent rire aux larmes. Parfois, tu m'inspires même. Mais si on essayait de vivre ensemble, on finirait par s'entretuer, crois-moi.

Jim la regarda un long moment en fronçant les sourcils, continuant de tenir ses mains dans les siennes.

Finalement, il demanda :

- Alors c'est non ?

Lorsqu'ils arrivèrent chez Jennie à bord de l'Eldorado délabrée de Jim, la chaleur de la mi-journée avait donné au ciel une couleur étrange, jaune soufre, comme si la fin du monde allait se produire dans quel-

ques heures. Dans le jardin, il n'y avait pas de vent du tout, pas le moindre souffle. Des ondes de chaleur s'élevaient des dalles et la surface de l'eau était tellement plane et transparente que la piscine semblait vide.

- Votre mari n'est pas là ? demanda Susan Silverstone.

Elle fit le tour de la piscine en jetant des regards à

gauche et à droite. Elle portait de petites lunettes de soleil à monture dorée et aux verres teintés de rouge.

Medlar Tree s'installa dans l'une des chaises longues et entreprit de faire rouler une balle de ping-pong entre ses doigts.

- Doug passe quelques jours chez son frère à San Luis Capistrano, répondit Jennie.

- Il n'est pas resté auprès de vous pour vous reconforter ?

- Il ne croit pas que j'aie perçu quoi que ce soit. Il pense que j'ai tout inventé, parce que Mike s'est noyé

par ma faute. Il avait toujours voulu avoir un fils.

- Un macho typique, hein ?

- Je ne peux pas le blâmer. Il est complètement anéanti.

- Et vous ne l'êtes pas, je suppose ?

Susan Silverstone fit plusieurs fois le tour de la piscine, ses mains levées devant elle comme si elle priait.

Au bout du dixième ou onzième tour, elle s'arrêta près des lauriers-roses de l'autre côté de la piscine, à l'écart de la maison. Elle fronça les sourcils, puis

elle déclara :

- Il y avait quelque chose ici. C'est sorti du patio en passant au milieu de ces buissons.

- C'est exact, dit Jennie en retenant son haleine.

J'ai vu les buissons bouger exactement à l'endroit où

vous vous trouvez, et les empreintes de pas étaient...

Susan Silverstone leva une main.

- Ne me dites pas où étaient les empreintes de pas.

Ne me dites absolument rien. Le trace-esprit doit être pur, sans la moindre idée préconçue.

Elle revint vers la piscine et prit un coussin sur l'une des chaises longues. Elle le posa sur les dalles du patio, s'agenouilla dessus, et disposa sa robe autour d'elle, semblable à un volubilis noir.

Elle tira d'un sac en tricot noir un gros bloc de cristal en forme de losange, et quelque chose qui ressemblait à

un cendrier d'un blanc luisant. Elle plaça le cendrier sur le sol devant elle, puis elle fit tenir en équilibre le cristal au milieu du cendrier, sur l'une de ses pointes. Jim la regarda et s'exclama :

- Comment fait-elle ça ?

Medlar Tree répondit en faisant tenir en équilibre la balle de ping-pong sur le bout de son nez, et en roulant des yeux. Immédiatement, Jim s'empara de la balle et l'écrasa dans son poing.

- Vous ne comprenez donc pas que quelqu'un est mort ici, espèce de crétin ?

Susan Silverstone lui lança un bref regard, et il fut certain d'entrevoir un léger sourire. Puis elle dit :

- Ce qui a marché ici, quoi que ce soit, a défléchi la lumière et l'air, et a perturbé l'aura qui entoure toujours une maison. On peut détecter cette perturbation plusieurs semaines après son passage, surtout s'il y a eu une détresse émotionnelle, et si un événement tragique s'est produit. Le cristal va nous montrer ce que c'était et ce que cela a fait.

Jim prit la main de Jennie et la serra.

- J'ignore ce que nous allons voir, lui dit-il. Mais essayez de garder votre sang-froid, d'accord ? Certaines de ces manifestations peuvent être tout à fait terrifiantes.

- Je veux juste savoir ce qui est arrivé à Mike, répondit Jennie.

Medlar Tree boudait. Assis dans sa chaise longue, les bras croisés, il plissait les lèvres en une imitation très réussie du derrière d'un cheval. Susan saisit la partie supérieure du cristal et le fit pivoter d'un mouvement brusque du poignet. Le cristal tourna tel un gyroscope scintillant, toujours en équilibre sur l'une de ses pointes. Tandis qu'il tournoyait, il accrocha la lumière du soleil et remplit le patio de losanges virevoltants de lumière jaune, orange, verte et bleue.

Susan Silverstone se redressa sur les genoux, le dos bien droit, et écarta les bras. Les losanges de lumière dansaient sur son visage et donnaient l'impression qu'elle jouait dans un film muet aux images tremblotantes.

- Je reconstitue le spectre lumineux qui a été brisé

par l'esprit qui est passé ici, dit-elle, bien que cela ressemble plus à une incantation qu'à une explication. Je recherche le sillage de sa conscience, qu'il a laissé derrière lui tandis qu'il traversait l'aura de votre maison et de votre foyer. Je recherche ses sentiments, ses émotions. J'essaie de respirer son souffle.

Au lieu de diminuer de vitesse, le cristal semblait tourner de plus en plus vite. Bientôt le patio fut envahi par un blizzard de lumière. Jim avait le sentiment très étrange qu'ils n'étaient plus tout à fait ici... et plus tout à fait maintenant... comme s'ils étaient en retard d'une fraction de seconde sur le

temps et se trouvaient à des kilomètres de distance. Jennie serra la main de Jim plus fort et chuchota :

- C'est très curieux... on dirait que nous ne sommes pas vraiment ici. Cela ressemble à la semaine dernière, avant que ces faits se soient produits. J'ignore pourquoi, mais j'ai l'impression que Mikey est toujours en vie.

- Je crois que vous avez mis le doigt dessus, répondit Jim. C'est votre patio tel qu'il était jeudi dernier. Ce que nous regardons... c'est une sorte de film vivant de ce qui s'est passé ici.

Susan Silverstone rejeta la tête en arrière. La lumière émanant du cristal devenait de plus en plus vive.

Bientôt elle fut éblouissante. ¿ ce moment, Jim aperçut les silhouettes vagues et tremblotantes de deux jeunes enfants. L'un dansait ou gambadait sur le côté opposé

de la piscine, tandis que l'autre barbotait dans l'eau.

Les formes étaient peu distinctes. Parfois, il était impossible de savoir si c'étaient vraiment des enfants, ou bien s'il s'agissait simplement de fragments de lumière étincelante. Mais la surface de la piscine était parcourue de remous, comme si un enfant jouait dans l'eau.

- qu'y a-t-il ? s'exclama Jennie en s'agrippant au bras de Jim. qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ? que voyez-vous ?

- Jennie... je pense que je vois Mikey.

- O' ? O' est-il ? Pour quelle raison ne puis-je pas le voir ?

- Il est ici, Jennie. Il barbote dans la piscine, exactement comme il le faisait le jour o' il s'est noyé. Susan essaie de recréer ce qui s'est passé... exactement comme la rediffusion de la séquence d'un film.

- Oh, mon Dieu, montrez-moi o' il est. Je vous en prie, Jim ! Je peux peut-être le toucher, même si je ne peux pas le voir !

- Non, Jennie... il vaut mieux que vous restiez ici.

Ce n'est pas encore terminé.

- Mais c'est mon enfant, Jim, et je l'ai perdu ! Si je pouvais le tenir dans mes bras, juste une dernière fois !

- Attendons, lui recommanda Jim.

Il entendait très faiblement des voix d'enfants, comme s'ils appelaient depuis le bout d'un très long tunnel. Des voix déformées qui résonnaient, à tel point qu'il était impossible de dire s'ils riaient ou criaient.

- Je l'entends, dit-il à Jennie. Je ne comprends pas ce qu'il dit, mais je l'entends.

- Oh, Mike ! sanglota Jennie.

Elle voulut dégager sa main, mais Jim ne la lâcha pas. Une forte tension se formait dans l'air, comme l'électricité statique oppressante qui s'amoncelle avant un orage ou un séisme. La lumière émanant du cristal devint brusquement encore plus brillante, et elle étincela avec la même intensité qu'un chalumeau oxyacétylénique.

Le patio devint tellement brillant que Jim fut obligé

de se protéger les yeux de la main, et c'était à peine s'il pouvait voir d'un côté à l'autre de la piscine.

Brusquement, un personnage escalada la palissade sur le côté droit du jardin. En fait, il donna l'impression de s'écouler par-dessus la palissade plutôt que de l'escalader, parce qu'il était liquide et presque transparent.

Jim ne distinguait même pas si c'était un homme ou une femme.

Susan Silverstone tourna la tête vers Jim et dit vivement :

- Il est ici... l'esprit s'approche de nous ! Je le sens !

- Vous le sentez ? fit Jim. Moi, je le vois !

- Hein ? (Elle jeta un regard à la ronde, et les clochettes fixées sur son foulard tintèrent.) Vous le voyez ?

Où ?

Jim montra de la tête le personnage tandis que celui-ci traversait le patio. Il ne voulait pas que l'esprit comprenne qu'il signalait sa présence. Certains esprits prenaient peur ou se mettaient en colère s'ils réalisaient qu'on pouvait les voir... et Jim ne savait toujours pas ce qu'était ce personnage ni ce qu'il était capable de faire.

Le personnage traversa le patio très rapidement, comme s'il était nu-pieds. Par instants, la lumière blanche et brillante du cristal accrochait son visage ou ses épaules, se fragmentait, et Jim entrevoyait un détail irisé de son apparence.

Jennie s'agrippait à lui si violemment que ses ongles s'enfonçaient dans la paume de sa main.

- Où est-il ? chuchota-t-elle. qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

- Je crois que c'est une femme, lui dit Jim. Une femme ou une adolescente. Je ne la vois pas très distinctement. On dirait qu'elle est faite d'eau.

L'apparition se dirigea vers le côté de la piscine où

l'image de Mikey continuait de barboter dans l'eau.

Elle hésita durant une fraction de seconde, puis elle plongea dans la piscine en un mouvement aussi fluide que si on l'avait versée d'une cruche.

- Vous n'allez pas la laisser faire du mal à Mike, hein ? supplia Jennie. Je vous en prie, Jim, empêchez-la de faire du mal à Mike !

- Je suis désolé, Jennie, mais si c'est son intention, je ne peux absolument pas l'en empêcher. Ce que je vois ici aujourd'hui... cela s'est déjà produit. Ce n'est qu'une image, rien de plus.

- Je ne vois pas Mike ! Pourquoi ? Je suis sa mère, bon sang ! Je ne vois pas Mike ! Pour quelle raison ?

Mais Jim ne répondit pas. La surface de la piscine était agitée par un violent mouvement circulaire, à

l'endroit où l'image de Mike barbotait dans l'eau, comme si un énorme requin dessinait des cercles autour de lui. Susan Silverstone se remit debout et s'approcha du bord de la piscine, les mains levées en un geste d'horreur éperdue. Même Medlar Tree se leva. Il saisit ses oreilles, l'air angoissé, et secoua la tête d'un côté et de l'autre.

La sensation de terreur était accablante. Il était évident que même Jennie la percevait : ses yeux s'agrandirent et elle plaqua sa main sur sa bouche. La piscine était parcourue de vagues et de violents remous, et Jim entendit la voix d'une petite fille crier : ' Mike ! Mike !

Maman, viens vite ! <sup>a</sup>

- que se passe-t-il ? dit Jennie. Dites-moi ce qui se passe !

Jim ne savait pas quoi répondre. Il savait seulement qu'il devait tenir la main de Jennie de toutes ses forces et ne pas la lâcher.

- Est-ce que vous le voyez maintenant ? demanda Susan. Jim... est-ce que vous le voyez maintenant ?

Dans la piscine, l'eau bouillonnait et écumait. Juste au centre de ce tourbillon, Jim apercevait la forme scintillante du jeune Mike qui se débattait et hurlait. Deux bras surgirent de l'eau... deux bras faits d'eau. Ils saisirent Mike en une étreinte vigoureuse, presque amoureuse, et l'entraînèrent sous l'eau.

La surface de la piscine fut parcourue de petites vagues, clapota, puis redevint calme peu à peu. Susan se pencha et ôta ses petites lunettes de soleil.

- J'ai vu quelque chose, dit-elle. Je suis prête à

jurer que j'ai vu des bras.

- Moi aussi, dit Jennie, et elle tremblait comme un daim effrayé. Pendant une seconde, j'ai vu... deux bras.

Mais Jim ne l'écoutait pas. Son attention était fixée sur le côté opposé de la piscine, sur le grand bain. Une forme liquide montait à l'échelle, se désagrégeait petit à

petit comme elle sortait de l'eau. Elle tourna la tête et regarda dans sa direction. Durant une fraction de seconde, il lui sembla reconnaître son visage. Le visage d'une jeune fille, très beau mais hagard. Et il sut qu'elle l'avait vu, et avait compris qu'il pouvait la voir.

Puis son visage tomba goutte à goutte, ses bras et ses épaules firent de même, et se dispersèrent légèrement sur la surface de la piscine, parce que la jeune fille était faite uniquement d'eau, comme la piscine. Des empreintes de pas humides traversèrent les dalles sur le côté de la piscine, les buissons frissonnèrent... et elle disparut.

- Vous l'avez vu, Jim ? demanda Jennie. Vous l'avez vraiment vu ?

Jim hocha la tête.

- Je n'ai pas la moindre idée de ce que c'était. Une jeune fille. Je voyais à travers elle. On aurait dit qu'elle était faite d'eau.

Susan les rejoignit. Son expression était grave.

- Il a utilisé l'eau pour revêtir une forme matérielle. pour lui donner la force nécessaire pour entraîner votre fils sous l'eau. J'ai entendu parler d'esprits qui utilisaient toutes sortes de choses afin d'avoir une prise sur le monde réel. De la poussière, de la boue, des cheveux, même des ordures. Voilà six ans, on a découvert un vieillard étranglé dans sa cave, à Encino. La porte était verrouillée de l'intérieur et il n'y avait pas d'autre moyen d'y accéder. Cependant, dans un coin de la cave, il y avait un monceau de vieux sacs de toile, des journaux, une corde et d'autres débris.

‘ La police a fait appel à David Duquesne. C'est un expert pour tout ce qui concerne les légendes urbaines.

Il a déclaré que les sacs de toile et les journaux avaient revêtu un genre de forme matérielle. On ne connaissait aucun ennemi vivant au vieillard... mais selon la théorie de David, il avait eu un ennemi qui était mort. Un esprit qui voulait se venger.

- qu'en pensez-vous, Jim ? demanda Jennie. Vous l'avez vu, après tout.

- Je ne sais pas quoi penser. Je n'avais encore jamais vu quelque chose de ce genre, et j'ai vu des trucs plutôt étranges, croyez-moi!

- Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi cet esprit voulait faire du mal à Mike.

- Ma foi, je pense que nous devons effectuer des recherches plus approfondies, répondit Jim. Vous voulez bien me dire où Mike allait à l'école ? Il n'avait pas de problèmes avec ses camarades de classe, n'est-ce pas ?

- Pourquoi me posez-vous cette question ? Il était remuant, bien sûr. Enfin, il était plus que remuant.

Parfois, il pouvait être infernal. Mais je ne pense pas qu'il avait des problèmes avec ses amis à l'école. Ni avec ses autres amis, à vrai dire.

- Je voulais juste savoir s'il ne brutalisait pas quelqu'un à l'école, c'est tout. Un proche parent décédé

aurait pu décider de lui donner une leçon.

- Cela me paraît plutôt tiré par les cheveux, déclara Susan.

Derrière elle, Medlar Tree fit pivoter son index sur le sommet de sa tête comme pour suggérer que Jim était parfaitement stupide.

- Possible, mais être entraîné sous l'eau par une jeune fille faite uniquement d'eau... ou être étranglé

par ses propres détritrus... vous ne trouvez pas que c'est tiré par les cheveux ?

Jim raccompagna Susan à sa maison sur Franklin Avenue. Medlar Tree, assis à l'arrière, faisait des grimaces et de grands gestes aux passagers d'autres voitures chaque fois qu'ils s'arrêtaient à un feu rouge.

- Je me demande comment vous pouvez supporter ce type, dit Jim. Ce doit être comme de vivre avec Marcel Marceau.

- Medlar Tree n'est pas ce qu'il semble être, répondit Susan. Il m'a sauvé la vie autrefois, et cela lui a coûté un prix plus élevé que ce que la plupart des gens seraient prêts à payer pour n'importe quoi.

- Excusez-moi. Mais il n'en demeure pas moins que c'est un casse-bonbons de première !

Ils arrivèrent dans Franklin Avenue et Jim se gara près du trottoir.

- Je ne sais vraiment pas quoi faire maintenant, dit-il. Je peux difficilement aller trouver les flics et leur dire que le jeune Mike a été noyé par un esprit-eau. Ils pensent déjà que je suis complètement barjo !

- Cela ne changerait pas grand-chose, non ? répondit Susan. Le coroner va conclure que c'était un accident, mais au moins Jennie sait ce qui s'est passé, et que Mike n'est pas mort par sa faute.

- L'ennui, c'est que son mari ne la croira pas.

- Jim... lorsque vous êtes médium, tout ce que vous faites, c'est dire aux gens ce que vous percevez.

Vous ne pouvez pas en plus changer leur vie à leur place. Vous voyez des choses, vous les percevez également, et c'est un don étrange et merveilleux. Mais cela ne signifie pas que vous devez être un détective, un conseiller conjugal, un psychiatre et un enseignant, tous ces rôles en un seul homme !

- Vous commencez à parler comme Karen.

- Ma foi, si c'est ce qu'elle vous a dit, cela ne me surprend pas.
- Entendu... je suppose que je dois me contenter de ce que nous avons réussi à faire aujourd'hui.
- Entrez donc prendre un verre, proposa Susan. Je vous montrerai ma collection d'araignées.

Susan habitait au dernier étage d'une maison étroite de style hispanique, à l'ombre de grands arbres. Il y avait un petit jardin humide à l'arrière, entouré d'un mur moussu et comportant des statues d'athlètes grecs nus et un petit bassin d'ornement. L'appartement de Susan disposait de deux chambres à coucher, était décoré d'un magnifique papier art déco, et orné de rideaux de velours marron foncé. Tous les meubles étaient anciens et bizarres, notamment un énorme fauteuil avec des accoudoirs garnis de deux visages grotesques aux yeux globuleux et aux langues pendantes. Une odeur d'encens moisi flottait partout.

- C'est en grande partie pour créer une ambiance, déclara Susan, ôtant ses sandales argentées et prenant place sur un sofa orné de dorures. Personnellement, je préfère le look minimaliste. Des murs crème, pas de chaises, et des futons dans la chambre à coucher. Mais lorsque des gens viennent consulter un médium... ma foi, ils s'attendent à du gothique.

Medlar Tree alla dans la cuisine et rapporta une grande bouteille glacée de sauvignon chilien. Il remplit leurs verres à ras bord puis leva le sien pour porter un toast silencieux.

- ¿ quoi sommes-nous censés boire, Medlar Tree ?

demanda Jim.

Medlar Tree posa son verre. Il mima qu'il nageait.

Puis il mima qu'il se débattait et se noyait. Il ne bougea plus, les yeux clos, comme s'il était mort. Il se tint ainsi pendant presque trente secondes et Jim dit : ' qu'est-ce que... <sup>a</sup>, mais Susan le fit taire.

Finalement, Medlar Tree leva les mains et dissimula son visage. Jim pensa : O' ai-je déjà vu cela ? Puis, très lentement, Medlar Tree écarta ses mains devant son visage, comme quand on ouvre un livre. Durant un instant, si bref que Jim ne pouvait être s' de l'avoir vraiment vu, le visage de Medlar Tree ressembla exactement à celui de la jeune fille-esprit qu'il avait vue sortir de la piscine. Les cheveux sur la nuque de Jim se hérissèrent sous l'effet du choc.

- Astucieux, non ? fit Susan en éclatant de rire.

Mais c'est uniquement pour amuser la galerie. Suggestion hypnotique. Il est très doué pour ce petit jeu, n'est-ce pas, mon très cher Medlar Tree ?

Jim leva son verre.

- Entendu... je vais boire à ce tour très réussi. Et je bois à votre santé, Susan. Au moins vous avez montré à

Jennie que ce qu'elle avait vu n'était pas qu'une hallucination.

Ils passèrent plus d'une heure ensemble, jusqu'à ce que Susan soit obligée de partir pour sa séance de théra-

pie avec le verger. Ils bavardèrent, burent du vin et rirent. Medlar Tree continuait de donner à Jim l'envie de commettre un mimicide, mais Susan semblait tellement l'apprécier que Jim pouvait difficilement se montrer agressif. Ce ne fut pas sans mal, cependant, particulièrement lorsque Medlar Tree le regarda d'un air menaçant, dans le dos de Susan, et enfonça ses doigts dans ses narines pour ressembler à Lon Chaney dans Le Fantôme de l'Opéra.

- quand avez-vous compris que vous étiez médium ? demanda-t-il à Susan.

- Lorsque j'avais six ans. Je me promenais avec ma mère sur Hollywood Boulevard lorsque j'ai entendu une femme crier. Je me suis retournée, et elle était là, une femme d'un certain ,ge, vêtue d'une robe beige imprimée de fleurs. Elle se tenait au bord du trottoir et elle criait. Si ce n'est que son visage était parfaitement calme et que sa bouche était fermée.

Énviron deux secondes plus tard, elle s'est avancée sur la chaussée, juste devant un bus. Le bus l'a heurtée de plein fouet. Elle a été projetée en l'air comme si elle voulait montrer à tout le monde qu'elle savait faire la roue. Elle était morte, bien s°r.

´ Tout d'abord je n'ai pas compris pourquoi personne ne l'avait entendue crier. Mais deux ou trois jours plus tard, j'ai eu une expérience similaire, et j'ai réalisé

à ce moment que personne ne l'avait entendue parce qu'elle n'avait émis aucun son. La seule personne qui l'avait entendue, c'était moi.

Elle hésita un moment, puis elle considéra Jim, paupières mi-closes. Dans cette lumière, elle était vraiment très belle. D'une beauté un peu datée. Cheveux noirs, visage très blanc, elle ressemblait à ces clichés faits par les grands studios de cinéma des stars des années quarante.

- Vous me croyez, n'est-ce pas ? dit-elle. Et vous êtes également soulagé d'apprendre que quelqu'un d'autre porte un fardeau comme le vôtre. Vous n'êtes pas seul, Jim, et maintenant vous ne le serez jamais plus.

Medlar Tree le foudroyait du regard : des dagues aux manches décorés auraient pu voler de ses yeux, comme dans les dessins animés. Jim renifla, sourit, et dit :

- Un autre verre de ce sauvignon, monsieur Tree ?

Ce soir-là, après sa douche, Jim passa à son cou le collier parapsychique, ainsi que la médaille de saint Christophe en argent que sa mère lui avait donnée, deux heures seulement avant de mourir. Il ne savait vraiment pas pourquoi il voulait porter ce collier. Peut-être avait-il envie de s'approcher un peu plus de l'abîme. Peut-

être avait-il envie de regarder en face les ténèbres.

- J'espère que tu sais que ça ne marchera pas, dit-il à son reflet dans le miroir de sa salle de bains. (Bizarrement, son reflet ne sembla aucunement impressionné.) J'espère que tu sais aussi que tu n'as pas envie que ça

marche. Et si jamais ce collier te dit que tu iras rejoindre ton Créateur demain à l'heure du déjeuner, en t'étouffant avec un sandwich au fromage et à la laitue ?

Ça dire vrai, il ne croyait pas sérieusement que le collier lui révélerait la date exacte de sa mort. Mais depuis qu'il avait découvert qu'il était en mesure de voir quasiment chaque sorte d'esprit qui se promenait dans le monde des vivants, il avait conçu une fascination pour les objets occultes, comme les boules de cristal, les plan-chette oui-ja et les cartes du tarot, sans oublier les fétiches vaudou et les poupées sundance des Navajos.

Après tout, ces objets représentaient des tentatives effectuées par des mystiques de cultures différentes pour communiquer avec l'au-delà... et si jamais il en trouvait un qui marchait vraiment, cela lui permettrait de partager ses visions avec d'autres personnes. Il pourrait leur montrer que les esprits sont partout, tout près de nous. Il pourrait leur montrer que leurs chers disparus sont toujours à portée de main. Qui plus est, il ne se sentirait plus aussi différent... aussi seul.

Avant de se coucher, il s'assit sur le canapé, son assiette de spaghettis terminée toujours posée sur la table basse devant lui, et il téléphona à Karen.

- Karen.. c'est Jim. Je tiens à ce que tu saches que je suis profondément, profondément désolé pour aujourd'hui. Plus profond que profondément. Un bathyscaphe, tu sais ?

- N'en parlons plus, Jim. Tu es pardonné. Et c'était pour une bonne cause, n'est-ce pas ?

- Euh... oui, tout à fait. Le trace-esprit a marché, figure-toi ! «a a vraiment marché ! Nous avons vu l'esprit ! Enfin, j'ai vu l'esprit. Et au moins Jennie n'a plus à se sentir responsable de la mort de Mikey.

- Alors elle a réussi ? La voyante aux gros seins et à la robe très décolletée ?

- Susan ? Elle est intéressante. Une jeune femme très intéressante. Et très authentiquement sensible aux influences psychiques. Et intéressante.

- Et elle a de gros seins.

- Oui, elle a de gros seins. D'accord. C'est un attri-but naturel. Mais ce n'est pas ce qui la rend intéressante.

- Néanmoins, tu l'aimes bien.

- Bien s'°r, je ne vais pas le nier. J'aime des tas de femmes. Non, je me suis mal exprimé. J'aime beaucoup les femmes, pas des tas de femmes. Pour l'amour du ciel ! Mais j'ai toujours envie que tu viennes avec moi à

Washington. Et c'est pour cette raison que je t'appelle.

Ceci est une nouvelle offre à saisir, pour un temps limité. J'ai réfléchi très sérieusement à tes pulls rangés par couleur et j'ai réfléchi à tes exercices d'aérobic, à

ton esprit logique et à ton tofu, et je suis arrivé à la conclusion que je peux facilement m'adapter. Facilement. Tu sais ce que j'ai fait ce soir, lorsque je suis rentré ? J'ai rangé mon étagère à épices. Tout est placé

par ordre alphabétique, en commençant par Aneth et en finissant par Wasabi. Ensuite j'ai mis de l'ordre dans mon tiroir à chaussettes. C'est la vérité vraie ! Toutes mes chaussettes sont assorties, elles sont roulées par paires et elles sont toutes alignées, comme pour une revue de détail à West Point. Enfin, excepté sept ou huit qui n'ont pas d'amies, apparemment.

- Ta voyante aux gros seins et à la robe très décolletée pourrait peut-être t'aider. Si elle est capable de faire une thérapie pour un verger, je suis s'°re qu'elle peut faire suivre une analyse à tes chaussettes.

- Karen, c'est à toi que je demande de venir à

Washington. ¿ personne d'autre. ...pouse-moi.

- Non, Jim. Je suis désolée. Ce que nous partageons ensemble... c'est agréable. Parfois, c'est presque merveilleux. Mais ce n'est pas suffisant.

- Ce n'est pas suffisant ?

- Je suis désolée.

- Tu es désolée. Et moi, qu'est-ce que j'éprouve, à ton avis ?

- Je ne veux pas te faire de la peine, Jim. Mais ça ne marcherait jamais, épices rangées par ordre alphabétique ou non.

- Je vois. Ma foi, le coup est rude mais je sais encaisser.

- On se voit demain, au collège, d'accord ?

- Bien s°r.

- Ne sois pas en colère, Jim. Tu sais que ça ne marcherait pas. Un mariage représente davantage que des chaussettes rangées par paires dans un tiroir.

De l'endroit où il était assis sur le canapé, Jim aper-

çut un caleçon qu'il avait poussé du pied sous un fauteuil, il y avait cinq ou six jours. Un caleçon à rayures, décoloré et roulé en boule. Il commença à s'apitoyer sur son sort, mais il baissa la tête en un simulacre de résignation, comme une marionnette dont on a coupé

les fils.

Il s'endormit au bout de cinq ou dix minutes, ce qui était inhabituel après une journée où il avait participé à

une activité psychique aussi intense. La plupart du temps, une expérience surnaturelle lui mettait les nerfs en pelote, il se tournait et se retournait dans son lit, en sueur, heure après heure, tandis que toutes sortes d'images mystérieuses dansaient et scintillaient dans sa tête, comme des films en noir et blanc. Des visages bla-fards et dépourvus de traits, au regard fixe, à demi dissimulés derrière des vitres embuées. Des personnages semblables à des moines, portant des robes de bure et des capuchons, qui couraient en silence et disparaissaient au coin de rues avant qu'il puisse les rattraper.

Parfois il entendait de la musique, quelqu'un jouant sur un piano désaccordé dans une pièce sonore à l'étage.

Parfois il entendait des femmes sangloter et répéter maintes et maintes fois :  
‘ Je vous en prie, ne faites pas ça, non, non, non... ’<sup>a</sup>

Mais cette nuit-là il glissa presque tout de suite au bas de ce seuil long et sombre vers l'inconscience, et lorsqu'il ouvrit les yeux, il était pris dans un rêve tellement net et détaillé qu'il était plus réel que la vie elle-même.

Il marchait le long d'un rivage gris, tre, et le vent sif-flait dans ses oreilles. Le ciel était nuageux, et la plage était si plate que les vagues se creusaient à peine. L'eau recouvrait les côtés de ses chaussures et trempait ses chaussettes, puis elle se retirait.

Tandis qu'il avançait, il se rendit compte que quelqu'un marchait loin devant lui... une femme, apparemment, les cheveux flottant au gré du vent.

Il essaya de marcher plus vite, pour la rejoindre, mais elle semblait rester toujours hors de portée. Il avait le sentiment qu'il devait absolument lui parler, sinon quelque chose n'irait pas du tout. Le vent se levait à présent, et était bien plus froid, et les vagues commencèrent à

éclabousser les jambes de son pantalon, le trempant jusqu'aux genoux.

Brusquement, une énorme vague déferla sur lui. Elle était glacée, et elle s'abattit sur lui comme une tonne de ciment froid et mouillé. Il tomba à genoux. Il voulut se remettre debout, mais le ressac l'entraîna. Un instant plus tard, il se retrouva dans trois ou trois mètres cinquante d'eau salée. Il se débattit des mains et des pieds, complètement désemparé.

Il essaya éperdument de nager vers la surface. Mais il avait beau agiter les jambes et faire des mouvements de brasse, il semblait incapable de remonter. quelque chose agrippait sa cheville... quelque chose le tirait à

nouveau vers le fond de l'eau.

Mourant d'envie de respirer, il se contorsionna et se retourna pour voir ce que c'était. Avec un choc glacé, il reconnut le personnage liquide qu'il avait vu sortir de la piscine de Jennie - une forme sinueuse aux longs cheveux souples, faite entièrement d'eau. Sa peau ondulait tel un courant impétueux, et ses yeux brillaient comme du verre, dépourvus de pupilles ou d'iris. Son expression à elle seule suffit à le terrifier : elle était folle de rage, et elle avait manifestement l'intention de le noyer.

Il lui donna des coups de pied, mais il ne parvint pas à lui faire l,cher prise. Il avait l'impression que ses poumons étaient sur le point d'exploser. Sa tête l'élançait.

Il lui fallut toute sa volonté pour ne pas ouvrir la bouche et avaler une énorme gorgée d'eau de mer glacée.

Il pivota sur lui-même et lança désespérément une ruade avec ses deux pieds. Le personnage sembla se disloquer et s'éparpiller, telles des gouttes de mercure liquide. Il donna des coups de pied, encore et encore, puis il se propulsa vers le haut.

Il creva la surface, hurlant et aspirant de l'air.

‘ Hah ! Hah ! Hah ! <sup>a</sup> Il agita violemment les bras et essaya de se maintenir sur l'eau.

Puis il regarda l'océan autour de lui, et s'aperçut que ce n'était pas du tout un océan, mais une chambre, avec un réveil sur la table de chevet, une commode, et un pantalon Dockers kaki posé sur le dossier d'un fauteuil en osier. Il était toujours allongé dans son lit, les draps étaient tirebouchonnés comme le truc de la corde en Inde, et son T-shirt était trempé d'une sueur glacée. Il s'assit, s'essuya le visage des mains, et but une grande gorgée d'eau tiède. ¿ l'extérieur de son appartement, il entendait une musique lointaine, un air de samba, et le bruit d'automobiles passant rapidement dans la rue. Il jeta un coup d'œil à son réveil. Celui-ci indiquait 13:06:01.

C'était ridicule. Il ne pouvait pas être 13 heures 06 : plus vraisemblablement, il était 2 heures 15 du matin. Il prit le réveil et le

regarda fixement. C'était un cadeau de ses élèves de l'année dernière. Au dos étaient gravés les mots : Pour Jim Rook qui nous a ouvert les yeux.

À ce moment, TD entra dans la chambre en trotinant et émit le plus infime des miaulements.

- Hein ? qu'y a-t-il maintenant ?

TD sauta sur le lit à côté de lui et poussa le réveil avec son museau.

- qu'essaies-tu de me dire, sorcière des ténèbres ?

Mon réveil s'est détraqué, tout simplement. Probablement un court-circuit.

Mais TD miaula à nouveau et donna presque un coup de boule au réveil, puis elle posa sa patte dessus.

- Tu essaies de me dire quelque chose, exact ? Je sais. Mais il est clair que tu ne comprends pas que tu essaies de communiquer avec une espèce supérieure à

l'intelligence considérablement plus élevée que la tienne. quand les chats commenceront à écrire des vers rimés et à s'envoyer des e-mails, alors là je me ferai du mouron. Mais pour le moment, tous ces miaulements, ces coups de patte et ces coups de boule... désolé, mais je pige que dalle !

TD ne se découragea pas pour autant. Elle sauta du lit, alla dans le séjour en trotinant, et bondit sur le dossier du fauteuil placé devant le calendrier. Jim la suivit dans le séjour et la considéra sans comprendre, durant de longs instants. Perdant patience, elle fit un bond et tapa sur le calendrier avec sa patte.

- Je pige toujours pas, dit Jim.

TD retourna en courant dans la chambre et poussa le réveil avec son museau.

- Réveil... calendrier. Calendrier... réveil. Où veux-tu en venir, TD ?

TD retourna rapidement dans le séjour et réapparut un instant plus tard. Elle tenait entre ses dents la carte de la mort du jeu de Grimaud. Elle laissa tomber la carte aux pieds de Jim et resta là à le regarder fixement, comme pour l'obliger à comprendre.

- Réveil... calendrier... carte de la mort. Oh!

attends un peu... Je commence à piger. Le réveil est détraqué, exact ? Par conséquent ces chiffres sur le réveil... ils n'indiquent pas l'heure... ils indiquent la date... 13:06:01. Le 13 juin 2001. C'est-à-dire... voyons voir... dans exactement neuf jours.

Jim leva lentement la main et effleura le collier parapsychique qui pendait sur sa poitrine. Mettez-le avant de vous coucher, et vous rêverez du jour de votre mort.

- Tu peux toujours courir ! dit-il à TD. Je crois que l'on peut voir le passé, mais je ne crois pas qu'on puisse voir l'avenir. Il ne s'est pas encore produit. Comment quelqu'un pourrait-il le connaître ?

TD demeura immobile et continua de le fixer implacablement.

- Comment quelqu'un pourrait-il connaître l'avenir, TD ? Surtout un chat ? Je sais que vous étiez des animaux sacrés pour les ...gyptiens, mais tout de même !

Néanmoins, Jim retourna dans la chambre et regarda le réveil posé sur le lit, et il indiquait toujours 13:06:01.

Il éprouva un sentiment glacé d'impuissance, ce que Ebenezer Scrooge \*1 avait probablement éprouvé, lors-

que le Fantôme du Prochain Noël lui avait montré sa pierre tombale.

Il alla dans la cuisine, fit chauffer de l'eau et se pré-1. Personnage d'une nouvelle de Charles Dickens, A Christmas Carol (Un Conte de Noël). (N.d.T.)

para une grande tasse de chocolat chaud. Ces derniers temps il avait pris un peu de poids, pas beaucoup, mais Karen lui disait souvent qu'il avait l'air sous-alimenté, comme un réfugié de quelque chose auquel nous n'avons même pas envie de penser <sup>a</sup>.

Il était 2 heures 25 du matin. Jim était toujours assis à la table de la cuisine. Il terminait son chocolat lorsque la sonnette de l'entrée retentit, ce qui le fit sursauter. Il alla dans le vestibule en traînant les pieds et regarda par l'úilleton. C'était Mervyn, le visage recouvert d'un masque de beauté d'un vert livide, ses cheveux blonds oxygénés dans des bigoudis. Jim murmura ' merde ! <sup>a</sup>

et ouvrit à contre-cœur.

- Salut, Jim ! J'ai vu qu'il y avait de la lumière chez vous et je me suis dit que vous aviez peut-être besoin de compagnie.

Mervyn était emmitouflé dans un kimono en soie rose et luisant, orné d'énormes chrysanthèmes noirs, et il portait d'extraordinaires galoches japonaises qui le firent chanceler tandis qu'il se dirigeait vers le séjour, tout le poids de son corps penché en avant, tel un énorme poulet.

- Si je vous dérange, vous pouvez me flanquer dehors. Avec ces chaussures, je pourrais probablement le faire moi-même. Comment les trouvez-vous ? Un homme d'affaires japonais me les a offertes parce que j'avais chanté Hello Dolly en japonais, mais je devrais plutôt dire Herro Dorry. J'étais sensationnel.

- Vous êtes toujours sensationnel, Mervyn. Entrez, entrez, mettez-vous à votre aise. Je n'arrivais pas à

dormir. Enfin, j'ai dormi, mais j'ai fait un horrible cauchemar.

- Vous savez pourquoi, n'est-ce pas ? fit Mervyn en se laissant tomber sur l'une des chaises de cuisine. Vous êtes perturbé émotionnellement parce que vous allez partir pour Washington. Vous quittez Los Angeles, vous quittez votre Spéciale II, vous laissez TD ici. Vous êtes angoissé, c'est normal.

- Je ne suis absolument pas stressé, répondit Jim.

Pas du fait que je quitte West Grave, en tout cas. Le Dr Friendly m'a gonflé tous les jours durant le dernier semestre. Et la Spéciale II... ma foi, l'année prochaine il y aura une nouvelle Spéciale II et de nouveaux visages. Je ne regretterai pas des élèves que je n'ai jamais vus. quant à TD... elle est décorative, bien s'°r, mais elle est à peu près aussi utile qu'un coussin trop rembourré.

- Oh ! ne soyez pas aussi négatif, répliqua Mervyn.

Nous allons tous vous manquer, énormément. Même ces élèves que vous ne verrez jamais. ¿ propos...

j'adore votre collier. Très New Age.

Jim ôta son collier et le lui tendit.

- Ce collier est censé donner des pouvoirs de clair-voyance. Dix dollars, au salon de la voyance. Il prédit le jour exact o' vous mourrez.

- Oh ! vous vous fichez de moi ! Vous ne croyez pas à ça, hein ?

- Je ne sais pas. Mais c'est justement le problème.

Je le portais cette nuit, lorsque j'ai fait ce cauchemar.

J'ai rêvé que je me noyais. quelqu'un me tenait par la cheville, une jeune fille, et elle m'entraînait au fond de l'océan. Je me suis réveillé, et voilà ce que mon réveil indiquait.

Mervyn considéra le réveil, sans comprendre.

- C'est un petit réveil génial, non ? Est-ce qu'il a un bouton sieste ? J'adore les réveils qui ont un bouton sieste. Juste le mot, sieste, n'est-ce pas merveilleux ?

Vous pouvez rester couché et mettre de l'ordre dans votre vie avant d'être obligé de vous lever et d'y mettre de l'ordre pour de bon. Vous ne trouvez

pas que la vie réelle est tout à fait déprimante ? Je pourrais passer le reste de ma vie au lit.

- Mervyn... regardez ce que le réveil indique.

Mervyn lorgna le réveil, puis il dit :

- Il est détraqué, non ? Ou bien c'est hier ou bien c'est demain.   propos, est-ce que vous m'avez entendu chanter Yesterday ? Je fais venir des larmes aux yeux des gens. Je fais venir des larmes aux miens, également ! Surtout dans les aigus.

- Mervyn... je me suis réveillé de ce cauchemar et le réveil indiquait 13:06:01, et il n'a pas bougé depuis.

Il n'indique pas l'heure, bon sang ! Il indique le jour où

je me dépouillerai de cette enveloppe mortelle.

- Cette quoi ?

- L'enveloppe mortelle. C'est une expression de Shakespeare pour  valer son bulletin de naissance <sup>a</sup>.

Ce réveil me dit tout simplement que je n'ai plus que neuf jours à vivre.

- Oh ! c'est ridicule !

- Vraiment ? fit Jim.

Et il lui raconta tout - Jennie le suppliant de l'aider, Susan Silverstone, et le personnage liquide qui était sorti de la piscine lorsque Susan avait effectué son trace-esprit. Pour une fois, Mervyn prit un air grave.

- Peut-être que vous ne devriez pas aller à Washington, Jim. Vous êtes peut-être en train de craquer.

- Mais ce petit garçon de neuf ans est mort noyé, et sa mère m'avait demandé de trouver qui a fait  a.

Ensuite j'ai eu une mise en garde tout à fait explicite...

il allait m'arriver quelque chose de très grave. quelque chose qui avait un rapport avec l'eau.

- Une mise en garde ? De qui ? Vous devriez prévenir la police.

- Impossible. Ils ne me croiraient pas. quant à cette mise en garde... euh... elle venait des cartes.

- Oh, les cartes. Ma foi, vous savez ce que j'en pense. C'est bon pour les femmes ménopausées, les veuves solitaires et les gays entre deux ,ges.

- Et alors ? Ce n'est pas parce qu'elles attirent des personnes vulnérables que cela les rend moins précises.

Les cartes sont réelles, Mervyn. Elles disent la vérité.

Et il n'y a rien de répréhensible dans le fait d'être ménopausée ou solitaire. Ou entre deux ,ges. Ou même gay, à vrai dire.

- Hon-hon... Vous devriez essayer un de ces jours.

Je pense que je suis tout ça à la fois !

- Pour l'amour du ciel, Mervyn ! s'emporta Jim. Je suis en train de vous dire que je vais mourir dans neuf jours. Je pense que je vais mourir noyé.

- Dans ce cas, vous devriez vous tenir à l'écart de l'eau. Je ne parle pas simplement des piscines, ou de l'océan. Ne laissez même pas un verre d'eau sur votre table de nuit !

- Fichez le camp d'ici !

- Je vous mets en boîte, Jim. J'essaie simplement de vous raisonner. Ce pauvre petit Mike a été attiré sous l'eau, mais c'était un accident, très probablement. Une pompe défectueuse. Une grille de sécurité mal fixée. Le nombre de jeunes enfants dont les cheveux se prennent dans des filtres de piscine, vous ne pouvez pas savoir : ces filtres scalpent plus de gens que les

Sioux Oglala. Je le sais. J'ai travaillé autrefois pour les Pompes de Piscine Valley. Les histoires que je pourrais vous raconter ! Un jour, nous avons trouvé un type dont la queue-de-cheval s'était coincée dans son jacuzzi, et il est resté

comme ça pendant dix-sept jours, à mijoter. Lorsque nous l'avons trouvé, c'était un vrai potage de mec.

- Laissons de côté ces histoires d'horreur pour le moment, Mervyn. J'ai besoin de savoir la chose suivante : avez-vous déjà entendu quelqu'un parler d'une créature-eau, une personne entièrement faite d'eau ?

- Oh ! je ne le pense pas, Jim. Allons, vous essayez de me flanquer la frousse ! Mais ça me rappelle un truc.

Deux de nos employés travaillaient sur une piscine à

Sherman Oaks. La fille de quelqu'un s'était noyée dedans, et ils la remplissaient à nouveau. Alors que la piscine était presque remplie, l'un des types a poussé

l'autre dans l'eau... vous savez, juste pour plaisanter.

Mais le type est sorti de la piscine totalement paniqué.

Il a affirmé que quelqu'un avait essayé de l'entraîner sous l'eau et de le noyer. Mais qui, ou quoi ? Il n'y avait personne d'autre à proximité de la piscine. L'autre type l'a certifié. Un voisin les observait depuis la clôture de son jardin, et il n'avait rien vu, lui non plus.

- Cela me semble tout à fait similaire, déclara Jim.

Ce personnage que j'ai vu... cette jeune fille... elle était faite uniquement d'eau, je vous assure. Mais elle avait des bras capables de vous entraîner sous la surface. Et elle avait une telle expression sur son visage.

Ce n'était pas un air renfrogné. Elle m'a donné le sentiment qu'elle allait me tuer, dès qu'elle m'aurait empoigné !

- Hum... Vous êtes sûr que ce n'était pas ma mère ?

Lorsqu'elle est furax... bon sang, le regard qu'elle vous lance.   vous changer en fromage blanc !

- J'ai l'impression de perdre la boule, Mervyn, dit Jim. J'ai l'impression de ne plus être capable de faire la part des choses.

Mervyn prit sa main et la serra.

- Vous êtes un type bien, Jim. Vous êtes mieux que vous ne le savez. Mais vous devriez penser d'abord à

vous de temps en temps. Vous devriez faire ce que vous avez envie de faire. Je passe l'aspirateur dans les couloirs de cet immeuble, je débouche des toilettes, je fais des courses pour les personnes ,gées. Mais ce n'est pas de la charité. Ce n'est pas un martyre. Je le fais parce que j'aime ça. Et si vous avez le même sentiment à

propos des choses que vous faites...   propos de tous ces adolescents à qui vous apprenez à lire, à écrire et à

apprécier la poésie... vous le faites parce que c'est votre sang. Vous le faites parce que, à quoi bon vous lever le matin si vous n'aimez pas ce que vous faites ?

- Vous avez peut-être raison, Mervyn, dit Jim. Je ne sais pas.

- Vous avez peur, n'est-ce pas ?

Jim leva les yeux vers Mervyn. Avec son masque de beauté verdâtre et ses bigoudis rose vif, il ressemblait au chef d'une tribu primitive.

- Et comment ! Je suis terrifié. Si cette créature est réelle, je d testerais voir le surnaturel.

- On boit quelque chose ? suggéra Mervyn. Je ne dirais pas non à une pina colada avec une jolie ombrelle en papier rose.

- Plutôt une tasse de café ?

- Bien sûr... si vous insistez.

Jim alla dans la cuisine et alluma la lumière. Alors qu'il s'approchait de l'évier en acier inoxydable, il fut brusquement conscient d'une course précipitée sur l'égouttoir, comme si des dizaines de blattes détalait pour se mettre à l'abri. Puis il réalisa que ce n'étaient pas des blattes. C'étaient des gouttes d'eau. Elles quit-taient rapidement l'égouttoir, tombaient dans l'évier et s'envolaient vers le robinet. Il demeura figé sur place et regarda, en proie à une fascination horrifiée, tandis que les gouttes s'élevaient en l'air les unes après les autres, défiant la loi de la pesanteur, et disparaissaient à l'intérieur du robinet.

C'était comme s'il avait pris au dépourvu ces gouttes d'eau, et qu'elles se sauvaient et se cachaient.

Il s'approcha de l'évier, très prudemment. Il posa sa main sur le robinet et se demanda s'il devait remplir la bouilloire ou non.

Finalement, il revint dans le séjour et dit :

- Excusez-moi, Mervyn, mais je suis vanné. On en reste là pour cette nuit, d'accord ? Ou plutôt pour aujourd'hui. Regardez, il commence à faire jour.

- Pas de café ? demanda Mervyn d'une voix plaintive.

Jim secoua la tête.

- Pas maintenant. Le café me donne toujours des cauchemars.

Le lendemain matin, il entra dans la salle de classe.

Tous ses élèves bavardaient, riaient, lançaient des papillotes de chewing-gum et appuyaient leurs Nike sur les tables. Il ne pouvait guère les blâmer : dans deux jours ce serait la fin du semestre d'été, la fin de l'année scolaire, et la fin de leur passage en Spéciale II. S'ils n'avaient rien appris sur la libre expression maintenant, ils ne le feraient jamais.

Il accrocha à une patère sa veste en toile chiffonnée et s'assit à son bureau. Il ouvrit son exemplaire des Nouveaux Poètes Américains et commença à le feuilleter, très lentement, en s'humectant le pouce pour tourner les pages. Petit à petit, la Spéciale II se calma. Tout au fond de la salle, Nestor Fawkes fut le premier à s'asseoir. Il fronçait les sourcils, dans l'expectative. Nestor portait un T-shirt délavé, un Jean crasseux et des baskets qui étaient usées jusqu'à la semelle. Ses pommettes présentaient des ecchymoses, et il avait une éraflure blême sur le front.

De tous les élèves de la Spéciale II, Nestor était celui que Jim avait le plus de mal à quitter. Nestor avait encore besoin de son aide, tant sur le plan émotionnel que sur le plan éducatif, mais il allait être obligé de le laisser tomber. que pouvait-il faire d'autre ? Il ne pouvait pas endosser la responsabilité du monde entier.

Pour commencer, il n'en avait pas le temps. ' Parfois vous devriez penser d'abord à vous <sup>a</sup>, lui avait dit Mervyn.

Stella Kopalski continuait de bavarder. Elle avait des masses de cheveux blonds, et des yeux aussi verts que de la menthe. Aujourd'hui, elle portait un T-shirt blanc ultramoulant, une jupe en jean bleu extracourte, et des bottines blanches à talons hauts.

- Vous savez ce que j'ai l'intention de faire cet été ?

disait-elle. Je vais travailler dans ce bar topless, le Jugg's, sur Sunset. Je vous parie que je me décroche un rôle dans un film d'ici septembre !

Jim demeura silencieux et continua de feuilleter son recueil de poèmes. Il n'avait plus que six heures à

passer avec ses élèves, ensuite il partirait pour Washington afin de participer au programme d'alphabétisation mis en place par le gouvernement. S'il n'était pas parvenu à changer leurs vies maintenant, il ne le ferait jamais. Stella Kopalski avait écrit l'un des poèmes les plus tristes et les plus éloquents qu'il ait lus cette année, mais si elle avait le sentiment que c'était son destin de travailler dans un bar topless, il ne pouvait rien y changer.

Chaque fois que j'ouvre les portes de ma penderie, Mes vêtements, sur les cintres, me remémorent les jours que j'ai passés

Avec des amis, avec des amis très chers, avec des gens qui m'ont aimée de tout leur cœur

Avec des gens qui sont morts, ou ont disparu Alors j'enfouis mon visage dans la douce forêt de coton et de laine

Et je pleure en pensant à vous tous. <sup>a</sup>

Il y avait également Tarquin, le rappeur noir numéro un, immense et dégingandé, son baladeur Sony sur les oreilles. Il écoutait probablement une musique macho où il était question de garces et de buter des gens.

Et Washington Freeman III, toujours affalé sur sa chaise, pontifiant et déclarant que la société devait le nourrir, quoi qu'il fasse. ' J'ai pas demandé à naître, d'accord ? <sup>a</sup> Et Laura Killmeyer, laquelle était sortie de sa période sorcière, adieu maquillage d'un blanc livide et sourcils outrageusement maquillés ! ȧ présent elle était habillée en Gap, T-shirt noir moulant et pantalon en toile flottant, cheveux cramoisis coupés ras. Et Dottie Osias, laquelle avait cessé de suivre servilement Laura Killmeyer. Désormais, elle s'affirmait dans le domaine de la mode, principalement des vêtements trop amples et la couleur orange.

Jim les aimait tous, et s'ils avaient soupçonné à quel point il les aimait, ils auraient été profondément gênés, même si eux aussi l'aimaient. Joyce Capistrano, Randy Relling Jr et Linda Starewsky, avec son opulente chevelure rousse, ses bras et ses jambes semblables à ceux d'un bébé girafe. Waylon Priée et Christophe l'Ouverture, originaire d'HaÏti et très branché sur le vaudou.

Chaque année, la Spéciale II avait apporté à Jim de nouveaux défis... mais plus que cela, elle lui avait offert de nouveaux visages, de nouvelles chances, et de nouvelles opinions tout à fait surprenantes.

- Bien, dit-il finalement en levant les yeux de son livre. Vous et moi avons encore deux jours à passer ensemble. Ensuite je pars à Washington pour

collaborer à un programme d'alphabétisation pour le gouvernement fédéral. Et vous... ma foi, vous allez partir pour faire ce que font les jeunes lorsqu'ils ont terminé leurs études. Prendre la direction de General Motors, ouvrir un stand de cacahuètes, danser, chanter, tenter votre chance à Hollywood.

- Vous reviendrez, m'sieur ? demanda Tarquin.

- ¿ West Grove ? Non, je ne pense pas.

- Et les gosses qui viendront ici en septembre ?

Des gosses qui ne savent pas très bien lire et écrire ?

- On s'occupera d'eux, ne t'en fais pas.

Mme Schaumberg est chargée de la Spéciale II et, crois-moi, elle est à la hauteur. Tu devrais entendre Mme Schaumberg réciter la Déclaration de Gettysburg.

¿ te donner des frissons dans le dos !

- J'ai des frissons dans le dos rien qu'à regarder Mme Schaumberg. On dirait La Nuit des morts vivants !

- Un peu de respect, Tarquin. Mme Schaumberg est une dame, et l'un des meilleurs professeurs d'anglais de ce pays.

- Vous êtes l'homme de la situation, monsieur Rook.

- Ma foi, je te remercie. Bien, nous pouvons continuer ?

- Vous ne comprenez pas. Vous êtes l'homme de la situation ! Mon jeune frère doit venir dans cette classe l'année prochaine. Il va se confier à qui ? ¿

Mme Schaumberg ? J crois pas. Peut-être que c'est un bon prof d'anglais, je dis pas le contraire. Mais ce que nous avons appris ici avec vous, monsieur Rook, c'était pas simplement l'anglais, c'était comment mener notre vie et tout le reste.

- Bon sang, Tarquin, je ne suis qu'un enseignant !

- Non, monsieur Rook. Vous êtes le phare. Vous m'avez appris un tas de trucs que j'avais même pas envie d'écouter. Walt Whitman, un pédé de Blanc à la con. William Shakespeare, vieux d'un millier d'années environ, un Anglais, tout le monde s'en fout ! Et puis vous m'avez fait découvrir Théodore Spencer et des types comme ça et vous m'avez ouvert les yeux comme si j'avais été aveugle jusqu'ici !

Tarquin pointa son doigt en l'air, et il était tellement ému qu'il pleurait presque.

- Avant, j'étais aveugle, comme Stevie Wonder, mais bien plus pauvre que lui. Alors, avant que vous partiez, laissez-moi vous réciter ce poème de Théodore Spencer que vous nous avez fait étudier.

Elle était une garce de grande classe et lui

...tait un homme se pavanant et un dandy

Un dandy il était avec cette grande lady.

J'aurais d° savoir qu'une garce et un dandy Un cavalier - et oh, quel dandy !

-

Allaient avec la gr,ce d'un dandy

Danser sur l'herbe, et tant pis pour cette lady.

Bien qu'elle soit une garce, et lui un dandy Un homme se pavanant - cela me rend furieux que ce couple doive chanceler et tomber.

Je pense à ce dandy et à cette garce et je suis furieux.

que, sur cette garce et sur ce dandy

Ce danseur - et oh, quel dandy

Il était avec cette grande lady ! -

Seul le chiendent dansera à la fin. <sup>a</sup>

- Mince alors ! s'exclama Jim, très impressionné.

C'est certainement le premier poème que tu aies jamais appris par cœur !

- Je l'ai appris par cœur pour vous montrer, répliqua Tarquin d'un air de défi. J'ai toujours aimé ce poème, mais je n'avais jamais compris pourquoi. Cela produisait un déclic dans ma tête. Et c'est ce que vous avez fait pour nous tous. Vous avez produit un déclic dans nos têtes. Et c'est le plus grand compliment que j'aie jamais fait à quelqu'un, un peu, mon neveu !

À ce moment, le Dr Friendly frappa à la porte de la salle de classe, et l'ouvrit.

- Monsieur Rook... puis-je vous parler un instant ?

- Bien sûr, dit Jim. Pendant ce temps, vous autres, vous pouvez lire ...légie de John Ciardi, page 221 dans votre Poètes américains du XXe siècle. Vous me direz ce que vous en pensez lorsque je reviendrai. Et je veux des idées vraiment originales. Vous avez passé vos examens maintenant. Je veux que vous pensiez par vous-mêmes... parce que c'est ce que vous allez devoir faire, maintenant que vous allez découvrir ce vaste monde, immense, coûteux et horriblement affligeant.

Il sortit de la salle de classe. Immédiatement, le Dr Friendly passa son bras autour des épaules de Jim et l'emmena vers le fond du couloir.

- James... Jim... je sais que vous préférez que je vous appelle Jim. Nous venons d'apprendre une nouvelle très triste.

- Je vous écoute, dit Jim.

Il n'avait encore jamais vu le Dr Friendly se comporter ainsi. D'ordinaire, il ne manquait jamais de faire sentir à Jim qu'il écoutait seulement à moitié ce que celui-ci disait, et il ne laissait presque jamais passer une occasion de lui dire quel gaspillage criminel de temps et d'argent des contribuables c'était, à

son avis, que d'essayer d'enseigner la littérature à des demeurés. Le Dr Friendly était un homme de haute taille, dégingandé

et imposant, avec une épaisse tignasse de cheveux blancs et raides et des yeux globuleux. Enseignant respecté, il avait été affecté au collège de West Grove l'année précédente afin d'obtenir de meilleurs résultats scolaires. Mais parfois, relever le niveau signifiait tout bonnement laisser en plan les élèves qui étaient le plus en difficulté, et ceux qui étaient incapables de passer leurs examens.

- James... il s'agit de Dennis Pease. La police de Los Angeles nous a appelés il y a une vingtaine de minutes.

- que s'est-il passé ? Il a eu un accident ?

- C'est pire que ça, je suis désolé. Il s'est noyé. Il était allé faire du surf la nuit dernière au large de Will Rogers State Beach, avec des amis. Ils ont signalé sa disparition vers une heure du matin. Son corps a été

rejeté sur le rivage, peu après six heures.

- Oh, mon Dieu. Dites-moi que ce n'est pas vrai !

- Je suis vraiment désolé, James. Sa mère l'a identifié il y a une heure.

- Oh, mon Dieu !

Jim était tellement bouleversé qu'il fut obligé de s'appuyer contre la porte. Dennis Pease avait été l'un de ses élèves les plus sensibles et les plus prometteurs -

un garçon qui faisait d'énormes efforts, non seulement pour surmonter sa dyslexie, mais aussi pour supporter les remarques acerbes de sa mère alcoolique. Elle avait fait tout son possible pour lui faire sentir qu'il ne s'occupait pas d'elle en allant au collège, alors qu'il aurait pu se faire huit dollars de l'heure en lavant des voitures ou en empaquetant des produits d'épicerie dans un supermarché. Comment pouvait-il aimer sa mère s'il ne lui donnait pas de l'argent pour acheter sa vodka ?

- Si vous désirez annuler vos cours pour la journée, James, je comprendrai parfaitement, dit le Dr Friendly.

Bien s'r, nous observerons deux minutes de silence et nous dirons une prière spéciale pour lui demain, lors de la réunion de fin d'année.

Jim secoua la tête.

- Non... je dois en parler avec mes élèves. Je ne peux pas les renvoyer chez eux alors qu'ils sont en état de choc.

- Ma foi, faites comme vous voudrez. Mais évitez le mélo, d'accord ?

- ...viter le mélo ? Le mélo ? L'un de leurs amis, un camarade de classe, vient de se noyer, un garçon qui n'avait même pas vingt et un ans, et vous me demandez d'éviter le mélo ?

Le Dr Friendly eut un haussement d'épaules maladroit, comme s'il avait laissé par mégarde le cintre dans sa veste.

- C'est simplement que... hum... je sais que vos méthodes d'enseignement tendent à insister sur le côté

émotionnel.

- Bien sûr qu'elles insistent sur le côté émotionnel <sup>a</sup>, répliqua Jim. J'apprends à ces jeunes à exprimer leurs sentiments. Je leur apprend à dire au monde ce qu'ils pensent vraiment. que voulez-vous que je fasse ?

que je retourne dans cette salle de classe et que je leur dise : ' Bon, Dennis Pease est mort, les gars, on reprend le travail <sup>a</sup> ?

Le Dr Friendly posa sa main sur l'épaule de Jim. Sa voix eut l'onctuosité de l'huile que l'on verse d'une boîte de sardines fraîchement ouverte.

- Vous savez ce que j'ai toujours apprécié chez vous, James ? Votre obstination. De nos jours, on ne rencontre plus de gens obstinés. Mais vous... vous portez à bout de bras cette classe de débiles comme s'ils allaient se présenter à Princeton. Comprenez-moi bien. Je ne deviens pas sentimental en ce moment.

Mais, en quelque sorte, vous me manquerez, lorsque vous serez parti. Ce sera comme de se réveiller un matin et de s'apercevoir qu'on n'est plus enrhumé.

- Vous voulez bien m'excuser ? dit Jim. J'ai une triste nouvelle à annoncer à mes débiles.

Le Dr Friendly hocha la tête, sourit, et dit :

- Bien sûr. Et n'oubliez pas de leur dire que le Dr Ehrlichman et moi... nous sommes de tout cœur avec eux et partageons leur peine.

Jim hésita. Dans son esprit, il formula la réplique la plus cinglante à laquelle il pouvait penser, exprimée dans le genre de langage de la rue qu'il demandait toujours à Washington Freeman III de ne pas employer.

Puis il songea : Non, cela ne t'avancerait à rien. Et le Dr Friendly penserait simplement que tu es agressif et que tu ne te contrôles pas. qui plus est, ce serait une insulte envers Dennis, qui est mort.

- Je vous remercie, dit-il. J'ignore ce qu'on gravera sur la pierre tombale de Dennis, mais je sais ce qu'on gravera sur la vôtre.

- Allons, James. Soyez adulte !

- Bien s°r. Vous avez raison. Mais il est bien dom-mage que Dennis n'ait pas eu la chance d'être adulte.

Le Dr Friendly le regarda en fronçant les sourcils. Il ouvrit la bouche puis la referma. Manifestement, il ne comprenait pas de quoi parlait Jim, et il n'avait pas envie de comprendre, non plus.

- Je vous verrai plus tard, dans la salle des professeurs, dit-il.

Et il s'éloigna. Ses chaussures à semelle de caout-chouc couinaient sur le linoléum impeccablement encaustiqué du couloir. Arrivé au coin, cependant, il fit halte et lança :

- Bon, allez-y... dites-moi. que gravera-t-on sur ma pierre tombale ?

-George Friendly... le Mal Nommé \*1, répondit Jim, et il regagna la Spéciale II.

Jim était profondément affligé. Ses élèves demeurèrent silencieux tandis qu'il leur apprenait la nouvelle, puis Stella Kopalski se mit à sangloter, ainsi que Laura Killmeyer, et même les garçons baissèrent la tête et des larmes tombèrent goutte à goutte sur leur Poètes américains du XXe siècle.

Jim s'avança lentement dans l'allée entre les tables.

Il posa sa main sur l'épaule de chacun, tour à tour.

- Dennis était un garçon réservé, dit-il. Il menait ses propres luttes, mais il luttait sans rel,che, il n'aban-donnait jamais. Sa mère, comme vous le savez probablement, avait un problème avec l'alcool, et la plupart du temps elle

faisait un enfer de la vie de Dennis. Mais Dennis ne disait jamais rien de désobligeant à son encontre. Il comprenait qu'elle était malade... et qu'elle était victime de sa maladie tout autant que lui.

´ Je crois que le plus triste, c'est que Dennis allait recevoir ses diplômes avec de très bonnes notes, et qu'il avait une chance de faire le travail qu'il aimait le plus, à

savoir s'occuper de personnes malades ou handicapées.

Et il n'était plus seul ou isolé. Il avait des amis... non seulement ici, en Spéciale II, mais également en dehors 1 Friendly amical, bienveillant. (N d T) du collège. C'est très difficile de comprendre pourquoi un garçon comme Dennis nous est enlevé. Nous lui reprochons presque de nous faire autant de peine. Mais essayons de penser à tous ces moments où il nous faisait rire, et nous remontait le moral, simplement parce qu'il était vivant.

¿ ce moment, Nestor Fawkes se leva, son recueil de poèmes à la main, et dit, d'une voix hésitante :

- Ce poème que vous nous avez demandé de lire, monsieur Rook... il y a une strophe que j'aimerais lire à voix haute, pour Dennis.

Washington Freeman III poussa un gémissement, fit : Óh non, mec ! <sup>a</sup>, et secoua la tête, mais Jim répondit :

- Entendu, Dennis. C'est une élégie, après tout.

Nestor s'éclaircit la gorge.

Áh l'amour les a suivis et les larmes l'attestent Ils étaient aussi sveltes que l'herbe, ils bougeaient comme des poissons

Dans les océans silencieux où ils reposent Sombres comme le calmar. Tels les arbres ils ont conservé leur souhait

Toute une saison sur la branche, et ils ne peuvent périr. <sup>a</sup>

Nestor parvint tout juste à lire le dernier vers parce que sa voix était entrecoupée de sanglots. Le chagrin qui avait envahi la salle était accablant, et Jim dit :

- ¿ présent, demeurons silencieux quelques instants, et pensons à Dennis. Mais ensuite, je pense que nous devrions évoquer quelques souvenirs, avant de nous séparer. Cela a été une manière très triste de terminer cette année, mais j'espère que vous partirez demain avec beaucoup d'espoir pour l'avenir, aussi bien qu'avec des regrets pour le passé.

Il s'assit à son bureau et observa la matinée s'écouler. Ses élèves parlaient à voix basse entre eux, et il entendait des bribes de leurs conversations. ´ Tu te rappelles la fois où je portais le plateau de mon déjeuner, et Dennis qui m'a fait un croche-pied ? Mince, du corned-beef et de la purée de pommes de terre ont volé partout, et Dottie s'est retrouvée avec un diadème de brocoli !

C'était le premier truc antisocial qu'il ait jamais commis de toute sa vie. Je m'apprêtais à lui arracher la tête, mais il a dit : "Je suis vraiment désolé, mec, je sais pas pourquoi j'ai fait ça." Mais il avait fait ça parce qu'il voulait plus jamais avoir peur de quelqu'un. <sup>a</sup>

Ét la fois où il s'est amené au collège habillé en fille, avec une perruque blonde, des talons hauts et tout le reste, parce que Ray l'avait traité de pédé ? <sup>a</sup>

Jim ferma les yeux. Il écoutait tous ces adolescents.

Lorsqu'ils étaient arrivés dans sa classe seulement un an plus tôt, ils étaient comme des enfants, tant sur le plan émotionnel que sur le plan de l'instruction. ¿ présent, ils étaient capables d'analyser le comportement d'autres personnes, et le leur, et d'exprimer ce qu'ils ressentaient. Il était fier d'eux, mais pour le moment il pouvait seulement penser qu'une autre précieuse lumière s'était éteinte, bien avant le matin.

Il traversait le parking lorsque le lieutenant Harris le héla. Il était bientôt midi et la température dépassait allègrement les trente degrés. Le lieutenant

Harris portait sa veste havane sur le bras, et sa cravate à rayures jaunes était largement dénouée.

- Jim ! Je peux vous parler un moment ?

- Bien s<sup>°</sup>r. Je rentrais chez moi.

- Vous avez annulé vos cours pour la journée ?

- J'ai d'abord parlé avec mes élèves... ensuite je leur ai dit de rentrer chez eux. Dennis Pease était un élève très populaire. Copain avec tout le monde, pauvre garçon.

- C'est précisément ce que je voulais vous demander. Est-ce qu'il avait des ennemis au collège ? Une querelle avec quelqu'un ? Peut-être pas dans votre classe, mais dans d'autres classes ?

Jim secoua la tête.

- Dennis était doux comme un agneau. Je ne me rappelle pas qu'il se soit jamais querellé avec quelqu'un.

Il marqua un temps, ôta ses lunettes de soleil, et demanda :

- Pourquoi cette question ?

- Il n'a jamais eu de problèmes avec des filles ? Ou avec une fille en particulier ?

- Certainement pas. Je pense qu'il est sorti avec une fille deux ou trois fois, mais rien de sérieux.

- Vous en êtes certain ?

- ...coutez, lieutenant... je suis professeur d'anglais. Poésie, théâtre, littérature. J'apprends à mes élèves à exprimer avec des mots leurs sentiments les plus profonds. Lorsque l'un d'eux a des ennuis sentimentaux, je suis le premier à le savoir, croyez-moi.

Le lieutenant Harris tira de sa poche un mouchoir froissé et essuya les rides rougies sur son front.

- Est-ce que je pourrais parler à quelqu'un d'autre ?

qui était son copain le plus proche ?

- Il y a quelque chose d'anormal, lieutenant ? Je croyais que Dennis s'était noyé alors qu'il faisait du surf.

- En effet. Si ce n'est que le médecin légiste m'a appris qu'il y avait des ecchymoses sur les chevilles de Dennis, ce qui amène à penser qu'on l'a tiré sous l'eau... et ce avec une force considérable.

- O' voulez-vous en venir ? Vous croyez que quelqu'un l'a assassiné ?

- Les marques laissées par les doigts semblent indiquer cette éventualité, oui. Pour causer des ecchymoses semblables sur la terre ferme, on aurait dû le traîner sur le ventre, ce qui aurait également occasionné des ecchymoses sur les coudes et les genoux, ce qui n'est pas le cas. Ou peut-être que quelqu'un l'a tiré violemment alors qu'il faisait des barres parallèles dans le gymnase du collège.

- Vous pouvez rayer cette éventualité de votre liste.

Dennis détestait au plus haut point les cours d'éducation physique.

Le lieutenant Harris parcourut du regard le campus ensoleillé avec ses drapeaux qui voletaient. Des élèves jouaient au basket ou bien étaient assis dans l'herbe. Il poussa un soupir.

- L'ge de l'insouciance, hein ?

- Oh ! ils ont tous leurs problèmes. Ést-ce que mes notes sont assez bonnes ? qu'est-ce que je vais faire lorsque je quitterai le collège ? Pourquoi le capitaine de l'équipe de football ne fait-il pas attention à

moi ? <sup>a</sup>

- Je me demande quel était le problème de Dennis.

Et avec qui ?

- Avec qui ? Je n'en sais rien. Mais je trouve que c'est une façon foutrement difficile de tuer quelqu'un...

le saisir par les chevilles et le tirer au fond de l'océan.

Comment faites-vous ça, sans vous noyer vous-même ?

- Je suppose que c'est possible si vous prenez votre victime au dépourvu, de manière qu'elle aspire immédiatement de l'eau dans ses poumons. Ou si vous êtes capable de retenir votre respiration pendant plusieurs minutes. Ou si vous avez un scaphandre autonome.

- Et quelle sorte de personne recherchez-vous, lieutenant ?

- Cela ne fait aucun doute. Je pense que nous recherchons un nageur.

- Oh ! voyons, lieutenant, cela doit représenter 80 % de la population de Los Angeles.

- Ce nageur était très robuste. Et à en juger par les ecchymoses sur les chevilles de Dennis Pease, ce nageur était une femme.

Mervyn se faisait couler un bain. Après ses tâches quotidiennes du matin dans l'immeuble, et après avoir fait des courses chez Ralph's pour les résidents, gés, il était fin prêt pour un long et délicieux bain, tout en écoutant les plus grands succès de Cole Porter sur son lecteur de CD et en mangeant un énorme gâteau aux framboises, format familial.

Le soir, il chantait des chansons satiriques au Slant Club. Son nom de scène était Chet Sideways. Mais l'après-midi, il aimait être sérieux, et seul avec lui-même. Très peu de gens savaient que ses vêtements extravagants et ses manières efféminées étaient son seul moyen de protéger sa vulnérabilité, de garder le vrai Mervyn en sécurité. Orphelin à l'âge de trois ans, il avait connu une enfance malheureuse auprès de parents nourriciers.

Il n'était même pas sûr d'être gay, mais les seules personnes à l'avoir jamais accepté et à lui avoir montré

de l'affection étaient des homosexuels, et ses premiers contacts, dans son enfance, avec des femmes se limitaient à des mères nourricières froides et autoritaires qui l'ignoraient lorsqu'il pleurait et ne l'embrassaient même pas en lui souhaitant bonne nuit.

Tandis que la baignoire se remplissait petit à petit, il alla jusqu'au miroir de la salle de bains et égalisa ses sourcils avec une pince à épiler. Il avait une prédilection pour les sourcils à la Joan Crawford. Il envoya un baiser à son reflet et dit : Espèce de superbe petit démon ! <sup>a</sup>, bien qu'il soit soucieux : de petites rides commençaient à apparaître autour de ses yeux, et les poils sur son menton grisonnaient.

Il était toujours occupé à s'épiler les sourcils lorsqu'il entendit un clapotement étrange dans la baignoire derrière lui. Il se retourna, intrigué. La surface de l'eau clapotait d'une extrémité à l'autre de la baignoire, comme si quelqu'un l'avait agitée de la main, mais c'était tout. C'était peut-être l'effet d'un petit tremblement de terre qu'il n'avait même pas remarqué. Ou bien des bulles d'air. Il finit de s'épiler les sourcils tout en fredonnant Night and Day.

Finalement, il dénoua la ceinture de son peignoir en satin brillant et le suspendit à la patère sur la porte. Il nota que la porte d'entrée était légèrement entrouverte, ce qui n'avait pas été le cas auparavant. Il ne prit pas la peine de la fermer. Il n'attendait personne.

Avant de se glisser dans la baignoire, il se pesa. Cent trente kilos, deux kilos de moins que la semaine dernière. Il fut très content de lui, et il se donna sur l'estomac une tape d'approbation. Plus que trente kilos à

perdre, et il aurait atteint le poids qu'il voulait.

Attention les yeux, Rupert Everett !

Il plaça son gteau aux framboises sur une assiette à

côté de ses flacons d'huile pour le bain et de crème hydratante pour la peau. Puis il s'abaissa lentement dans l'eau en poussant un grognement de satisfaction et de soulagement. C'était la seule heure de la journée où

il pouvait se détendre et rêver. Il n'avait pas à se préoccuper de son travail, ou de ses courses, ou à nettoyer le vomi parfumé à la dinde que le pékinois de Mme Laksa avait laissé dans le hall de l'immeuble.

- Night and Day... fredonna-t-il. Tu fais partie de moi...

Il s'aspergea la figure d'eau et se servit d'un gant de toilette pour se frictionner le cou et derrière les oreilles.

Sa mère nourricière l'envoyait à l'école sans panier-repas s'il ne s'était pas lavé derrière les oreilles, aussi n'oubliait-il jamais de le faire, deux fois par jour.

Encore aujourd'hui, il se souvenait du supplice que cela représentait de passer toute une journée à l'école sans manger.

Il se tourna de côté et prit un gros morceau de gâteau aux framboises. Mais alors qu'il mordait dedans, il sentit quelque chose bouger dans l'eau, sous la mousse.

C'était quelque chose de visqueux et de musculeux, et sa première pensée horrifiée fut qu'il s'agissait d'un serpent. Merde... un énorme serpent s'était glissé dans la baignoire pendant qu'il ne regardait pas !

Il poussa un glapissement de terreur, et de la petite feuille de papier gicla de sa bouche. Il saisit la barre d'appui et voulut sortir de l'eau, mais il glissa et retomba dans la baignoire, provoquant un énorme floc ! qui projeta de l'eau sur le carrelage de la salle de bains.

Ce n'était pas un serpent, c'était plus qu'un serpent, c'était deux serpents ! C'était même encore plus gros que deux serpents ! -Il chercha à tatonner sous l'eau, essaya frénétiquement de le trouver, essaya de l'attraper pour le lancer hors de la baignoire.

Au même moment, il vit que toute l'eau qu'il avait projetée dans la salle de bains glissait sur les carreaux, revenait vers la baignoire, quasiment comme si elle était attirée par un aimant.

Il agrippa à nouveau la barre d'appui mais, avant qu'il puisse se redresser, l'eau du bain s'agita violemment devant lui, et une forme en surgit, une forme qui semblait faite uniquement d'eau chaude et transparente, entourée de vapeur d'eau.

Mervyn retomba dans la baignoire, le cœur étreint par une terreur absolue. La forme se leva devant lui, et il vit que c'était une jeune femme. Pourtant il voyait à

travers elle, il voyait le mur aux carreaux roses derrière elle, et le soleil qui brillait à travers les lames du store.

- Bordel de merde ! s'exclama-t-il, des miettes de gâteau collées autour de sa bouche. Dites-moi que je rêve !

Mais la forme se dressa encore plus haut puis se pencha vers lui, et il comprit qu'il ne rêvait pas. Il ne faisait même pas un cauchemar. À travers la vapeur d'eau qui se lovait autour de la forme, Mervyn distinguait son visage. Ses yeux vitreux le regardaient fixement, et les coins de sa bouche étaient crispés par un rictus de haine absolue.

À nouveau, il tenta de se mettre debout, mais la forme le poussa en arrière. L'impact fut si fort que Mervyn eut l'impression d'avoir été frappé par une vague gigantesque, sur la plage. Il tourna sur lui-même et tenta de s'agenouiller, mais la forme le refit tomber.

Enfin elle le saisit par la nuque et lui plongea le visage sous l'eau.

- Non ! gargouilla Mervyn.

Il sortit sa tête de l'eau en suffoquant. Mais la forme le poussa vers le bas à nouveau, si durement que son nez fut pressé contre le fond de la baignoire. Il se débattit, lança des ruades et tenta de se retourner sur le dos, mais la

forme s'était mise à califourchon sur lui à présent. Elle serrait son corps entre ses cuisses, et Mervyn était si gros qu'il était coincé.

Ses yeux étaient ouverts. Il voyait les bulles d'air s'échapper de sa bouche. Il vit sa brosse à ongles couler lentement près de lui, puis disparaître en tournoyant. Il fit un dernier et suprême effort pour se redresser sur les mains et les genoux. Durant quelques secondes éperdues, il crut qu'il allait y arriver. Il grogna et cracha comme son visage sortait de l'eau. Mais la forme passa son bras autour de sa gorge, comme une prise de catch, et lui cogna la tête contre le fond de la baignoire, lui brisant le nez. L'eau du bain se teinta d'écarlate.

Les poumons de Mervyn étaient sur le point d'écla-ter. Il comprit qu'il allait être obligé de respirer et d'avalier de l'eau parfumée au camélia. Il ne parvenait pas à croire qu'il allait mourir de cette façon. Ses oreilles lui faisaient mal et son nez lui donnait l'impression d'avoir été écrasé en une centaine de fragments d'os qui crissaient.

- Abbggbblllrhhhh ! cria-t-il, sous l'effet de la panique et du désespoir, et les dernières bulles d'air s'échappèrent de ses poumons.

Jim remonta lentement le couloir de son immeuble, il tenait sa serviette en cuir marron fatiguée sous un bras et deux sacs d'épicerie sous l'autre. Il n'avait pas acheté à manger. Il n'avait pas faim après avoir appris la mort de Dennis... mais il avait besoin de boîtes de Whiskas pour Tibbles Deux et d'un produit d'entretien pour la cuisine afin de laisser les plans de travail un peu moins gluants lorsqu'il partirait mercredi et s'envolerait pour Washington.

Il ne savait pas encore ce qu'il allait faire de sa voiture. Vieille de bientôt quatorze ans, elle avait besoin de nouveaux amortisseurs et d'un nouveau joint de culasse, mais il n'avait pas envie de s'en séparer. Elle venait d'une époque où les voitures n'étaient pas des voitures, c'étaient des paquebots. 8,2 litres, sept mètres de long. Mervyn pourrait peut-être l'entretenir. Mervyn aimait s'afficher.

Alors qu'il passait devant l'appartement de Mervyn, il vit que la porte d'entrée était entrouverte. Il hésita, puis il revint sur ses pas et frappa.

- Mervyn ? Vous êtes là ?

Il savait que Mervyn adorait passer l'après-midi retiré du monde, à écouter de la musique, et c'était tout à fait inhabituel de sa part de laisser sa porte entrebâillée.

- Mervyn ? C'est Jim !

Il posa ses sacs d'épicerie par terre et s'avança prudemment dans l'appartement de Mervyn. Le séjour comportait un canapé et deux fauteuils assortis, au tissu imitation léopard. Les murs étaient décorés d'affiches de cirque, Barney & Bailey, Pinder et Bouglione, Fore-paugh et Sells. Des acrobates, des clowns et des dames aux formes rebondies avec des plumes d'autruche dans les cheveux, montant des chevaux aux formes tout aussi rebondies. Sur la commode, il y avait la photographie encadrée d'une femme coiffée d'un chapeau de paille.

Elle ressemblait énormément à Mervyn, le même regard triste.

Les accents de la musique de Cole Porter parvenaient de la salle de bains... quelqu'un chantant You'd Be So Nice To Come Home To. Jim tendit l'oreille devant la porte de la salle de bains, mais il n'entendit pas Mervyn fredonner en même temps, ce qu'il faisait habituellement. Jim donna de petits coups à la porte.

- Mervyn ? J'espère que je ne vous dérange pas.

Votre porte d'entrée était ouverte et je voulais juste m'assurer que tout allait bien.

Pas de réponse. Il attendit un moment, puis il frappa à nouveau.

- Mervyn ? Vous êtes là ? Vous ne vous êtes pas noyé dans votre bain, hein ?

Toujours aucune réponse. Il poussa doucement le battant et risqua un coup d'œil à l'intérieur, en espérant malgré tout qu'il n'allait pas surprendre Mervyn dans sa baignoire ou bien... pire... assis sur le siège des gogues.

Tout d'abord il eut l'impression que la salle de bains était inoccupée. Mais lorsqu'il avança de deux ou trois pas, il aperçut les rondeurs blanches du postérieur de Mervyn, semblable à une baleine, dans la baignoire.

- Mervyn ! s'écria-t-il. Mervyn ! Merde, que s'est-il passé ?

Mervyn était allongé sur le ventre. La baignoire était vide, et il serrait la bonde dans sa main. Des filets de sang s'écoulaient de ses narines et disparaissaient dans le tuyau d'écoulement, et ses lèvres étaient violacées.

Jim tenta de le retourner sur le côté, mais son corps était toujours glissant, et Mervyn était bien trop lourd pour qu'il puisse le soulever. Il appuya le bout de ses doigts sur sa carotide, mais il ne sentit pas de pouls.

- Mervyn ! dit-il en le secouant. Mervyn, est-ce que vous m'entendez ? C'est Jim !

Merde, pensa-t-il, merde. Il ne manquait plus que ça ! Il retourna dans le séjour et prit d'une main tremblante le téléphone style Mme de Pompadour.

- Ambulance ? J'ai quelqu'un ici qui s'est noyé

dans sa baignoire. Euh... je n'en sais rien. Je suis juste un voisin. Oui, j'ai essayé de le mettre dans la position latérale de sécurité mais il pèse presque cent quarante kilos!

ˆ Tenez bon, dit une voix nasale à l'autre bout de la ligne. Nous vous envoyons tout de suite une équipe. <sup>a</sup>

Ensuite il fut seulement en mesure de faire les cent pas dans la salle de bains. De temps en temps, il jetait un regard au corps énorme, flasque et inerte, de Mervyn, et il se demandait comment celui-ci avait bien pu se noyer dans une baignoire vide.

Il s'apprêtait à appeler le 911 une seconde fois lorsque Mervyn se mit à tousser, une toux grasse, pleine de glaires. Il toussa à nouveau, puis laissa échapper un soupir caverneux, comme si on l'avait dérangé durant un rêve particulièrement agréable. Il toussa une fois encore et leva une main. Ses

doigts couinèrent sur le côté de la baignoire. Jim s'agenouilla près de lui et l'aida à relever la tête. Son nez était très enflé, sem-

blable à un nez de clown, et ses yeux étaient bouffis.

- Mervyn... c'est Jim. Est-ce que ça va ?

- Jim... salut ! Je suis mort ?

- Non, vous n'êtes pas mort. Vous êtes allongé dans votre baignoire. que s'est-il passé ?

- Cette femme-eau. La même femme-eau dont nous avons parlé la nuit dernière. Elle a voulu me tuer.

Elle a surgi de l'eau et elle voulait me tuer.

- Vous voulez rire !

- J'ai l'air de plaisanter ? Tout d'abord j'ai cru que c'était un serpent mais ce n'était pas un serpent, et elle m'a saisi par la gorge et a essayé de me noyer.

- Allez, Mervyn, il faut que vous sortiez de cette baignoire. J'ai l'impression que votre nez est cassé.

- Un peu ! Elle m'a cogné le pif sur le fond de la baignoire.

Petit à petit, en grognant et en soufflant, Mervyn parvint à se retourner et à se hisser hors de la baignoire.

Jim l'attendait, une serviette de bain en tissu éponge tendue devant lui. Il détournait les yeux.

- Vous êtes un ange, Jim. Un ange descendu du ciel. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous.

- Vous tiendrez le coup. J'ai demandé une ambulance. Ils seront là dans une minute.

- Vous êtes un ange. Vous devriez être assis à la droite de Dieu.
- Merci, Mervyn, mais je ne suis pas pressé. Bon, venez vous asseoir. Vous grelottez.
- Vous grelotteriez si vous aviez vu ce que j'ai vu.

Elle a jailli du bain, whoosh ! Et, exactement comme vous l'aviez dit, elle était entièrement faite d'eau. De l'eau chaude, en plus !

- Vous voulez boire quelque chose ?
- Non, merci. J'ai déjà bu la moitié de l'eau du bain. Merde, j'ai bien cru que j'étais mort. Si je n'avais pas retiré la bonde...
- Il se passe quelque chose de très bizarre en ce moment, dit Jim. D'abord il y a eu le jeune Mikey, mort noyé la semaine dernière. Ensuite la police est venue au collège aujourd'hui pour me dire que l'on avait noyé de propos délibéré l'un de mes élèves dans l'océan. Et maintenant vous.
- C'est cette femme-eau, déclara Mervyn en toussant. C'est une... une noyeuse <sup>a</sup> en série !
- On le dirait bien. Mais pourquoi Mikey ? Et pourquoi vous ? Je n'ai pas la certitude qu'elle ait été pour quelque chose dans la mort par noyade de Dennis Pease, mais d'après ce que la police m'a dit, il y a de bonnes raisons de le penser.

À ce moment, on frappa vivement à la porte d'entrée, et deux ambulanciers surgirent en trombe.

- quelqu'un s'est noyé ? demanda l'un d'eux, un type corpulent au teint basané et arborant une grosse moustache noire.
- Presque, mais pas tout à fait, répondit Mervyn en se palpant le nez délicatement.
- Je vois. Votre nez est sacrement amoché. que s'est-il passé ?

- Je... euh... j'ai glissé sur le savon. Je me suis cogné le nez sur le rebord de la baignoire.

Mervyn lança un regard à Jim comme pour dire : ne rendons pas la situation plus compliquée qu'elle ne l'est déjà. Il n'aimait pas beaucoup les flics de Los Angeles, et il ne tenait pas du tout à ce qu'ils débarquent ici et saccagent son appartement, à la recherche d'une femme dont l'apparence matérielle s'était tout simplement déversée par le tuyau d'écoulement.

L'ambulancier s'assit sur le canapé, pinça le bout du nez de Mervyn entre son pouce et l'index, et le remua en un mouvement de va-et-vient.

- «a fait mal ?

- AÔe ! qu'est-ce que vous croyez ? Mon nez est cassé en cinquante-huit endroits !

- Vous vous êtes aussi cogné la tête ? Perte de conscience ? Commotion cérébrale ?

- Je ne sais pas... j'ai peut-être perdu connaissance pendant une minute ou deux.

- Okay... vous feriez mieux de vous habiller. On va vous emmener aux urgences.

Jim aida Mervyn à se lever.

- Vous voulez que je vienne avec vous ? lui demanda Jim.

- Non, non. «a ira. Je vous assure. Ce jeune et ravissant ambulancier peut s'occuper de moi, n'est-ce pas?

Il regarda plus attentivement l'ambulancier et lui demanda :

- Vous faisiez partie du Village People ? Mais non, bien s'ûr que non. Vous êtes trop jeune.

Avant de partir, Mervyn posa sa main sur le bras de Jim et lui chuchota à l'oreille.

- J'espère que vous réalisez quel est le lien entre ce qui m'est arrivé aujourd'hui et votre élève, et le jeune Mikey ?

Jim sut ce qu'il s'apprêtait à dire.

- Il s'agit peut-être d'une simple coïncidence.

- Peut-être bien. Mais à votre place, j'irais voir toutes les personnes qui me sont chères, et je leur dirais de porter un gilet de sauvetage, même pour prendre une douche !

Jim prit sa voiture et se rendit à la maison de Susan Silverstone sur Franklin. Personne ne vint ouvrir lorsqu'il sonna, mais il entendit des voix à l'arrière de la maison, aussi se fraya-t-il un chemin à travers les plantes subtropicales pour arriver dans le petit jardin où

le jet d'eau clapotait.

Susan portait un jean moulant en satin noir, un pull à

décolleté arrondi en soie noire et des sandales noires à lanières. Elle rempotait une rangée de fougères et leur parlait tout en s'affairant.

- Et voilà, ma petite amie à frondes... est-ce que ce joli petit pot en céramique bleu te plaît ?

Un jeune homme en jean et T-shirt Nirvana était assis sur la balancelle de jardin, une boîte de bière serrée entre ses cuisses. Le portique de la balancelle était recouvert de lierre, de telle sorte que Jim ne distinguait pas son visage. Il se balançait nonchalamment et imprimait un mouvement de va-et-vient avec son pied nu.

- Susan ? dit Jim. J'espère que je ne vous dérange pas. J'ai essayé de vous joindre sur votre portable, mais il était débranché.

- En effet, répondit Susan en se redressant. (Ses cheveux couleur aile de corbeau étaient retenus par un ruban en satin blanc.) C'est suffisamment ennuyeux de communiquer avec les morts, alors les vivants, vous savez !

- Il est revenu, déclara Jim. L'esprit-eau, ou quel que soit le nom que vous voulez lui donner.

Il lui raconta pour Mervyn, et lui fit part des soup-

çons du lieutenant Harris, à savoir que l'on avait noyé

Dennis Pease de propos délibéré.

- Vous saviez que les fougères étaient hermaphro-dites ? dit Susan d'un ton désinvolte en sortant délicatement une autre fougère de son pot.

Lorsqu'elles désirent avoir plus de fougères, elles font l'amour entre elles. Vous ne trouvez pas que c'est infiniment moins salissant que ce que nous faisons ? Et c'est plus écono-mique. On n'est pas obligé d'emmener une fougère au cinéma.

Elle marqua un temps, puis elle dit, d'un ton très grave :

- L'esprit cherche à se venger.

- Se venger ? quelle sorte de vengeance ? Et pour quelle raison ?

- Désolée, Jim. J'ai beau être médium, je n'en ai pas la moindre idée. La seule façon de découvrir ce qu'un esprit désire, c'est de le lui demander - ce qui pourrait être très dangereux, vu sa très grande animo-

sité. Mais si cet esprit noie des gens, les uns après les autres, il le fait pour une certaine raison. Les esprits commettent rarement des actes de destruction au hasard. Même les poltergeists lancent des assiettes dans une pièce pour un motif précis... bien que ce ne soit jamais très facile de découvrir quel est ce motif.

- Vous allez m'aider ? Vous comprenez, je ne connaissais pas le jeune Mikey, mais je connaissais sa mère, et Dennis Pease était l'un de mes

élèves, et Mervyn est comme un frère pour moi. Enfin... plutôt comme une sœur, mais nous sommes très proches.

- qu'en penses-tu ? demanda Susan en se retournant.

Dans les ombres du jardin, son visage brilla d'un éclat très p,le.

Depuis la balancelle, le jeune homme répondit :

- Il vient de dire que les trois incidents concer-naient quelqu'un qu'il connaissait, ce qui l'inquiète beaucoup. La prochaine fois que cela se produira, s'il y a une prochaine fois, une autre personne qu'il connaît trouvera une fin plutôt humide, ce qu'il désire éviter à

tout prix.

- Je connais cette voix, dit Jim.

Il alla jusqu'à la balancelle et écarta l'auvent. Il aper-

çut un jeune homme très beau, aux cheveux blonds hérissés et aux yeux bleus espiègles.

- Michael Tosca, la promo de 95. Monsieur Diarrhée Verbale en personne. Vous savez quoi, Susan ? Ce garçon était assis au premier rang et il n'arrêtait pas de parler depuis 9 heures du matin jusqu'à 4 heures et demie de l'après-midi. qu'est-ce que tu fais ici, Michael ?

- Ces derniers temps, je travaille pour Mlle Silverstone. Secrétaire, assistant personnel, chauffeur, garde du corps, planificateur de l'emploi du temps, spécialiste des gaufres de tofu, cuisinier, nettoyeur de tapis d'Orient et brunisseur de boules de cristal.

- Je croyais que tu voulais te lancer dans la politique.

- Je l'ai fait. Mais je ne supportais pas les coups bas, la corruption, les magouilles et l'hypocrisie générale. qui plus est, cela ne payait pas. Pas d'argent à

gagner là-dedans. Et puis j'ai fait la connaissance de Susan au cours d'une party un week-end et... ma foi...

- Et... ma foi... quoi ? J'attends en retenant mon haleine !

- C'est une autre histoire, voilà tout, intervint Susan. En outre, Michael a trouvé un moyen de contrôler sa logorrhée. N'est-ce pas, Michael ?

- C'est exact. De temps en temps, je passe une journée entière sans prononcer un seul mot. C'est très reposant pour l'esprit, et cela vous permet de vous exprimer comme vous n'oseriez pas le faire normalement.

Jim pointa son index sur lui.

- Laisse-moi deviner. Tu es ce mime tout à fait odieux... quel est ton nom, déjà ? Medlar Tree.

Michael leva sa boîte de bière en guise de salut.

- En plein dans le mille, monsieur Rook. Toujours aussi perspicace, hein ?

- Je hais les mimes. ¿ ton avis, pourquoi les humains ont-ils le don de la parole ? Si nous ne nous parlions pas, nous pourrions aussi bien être des singes.

- Les singes sont cool.

- Bien sûr qu'ils sont cool. Mais tu aurais envie de passer toute une soirée à parler à une chambrée d'orangs-outans ?

- Je ne sais pas. Si vous connaissiez certains de mes amis !

Susan s'approcha de Jim et le prit par le bras.

- Je vais vous dire quelque chose, Jim. Michael m'a sauvé la vie alors que tout le monde se foutait éperdument de moi. Je ne sais pas ce que vous lui avez enseigné, lorsqu'il était au collège, mais il est toujours tellement prévenant. Et gentil.

- Alors là, vous me surprenez, fit Jim. Je l'ai toujours pris pour un emmerdeur de première.

- Il l'a même écrit sur mon bulletin scolaire, dit Michael avec un large sourire.

- Vous savez, enchaîna Susan, nous devrions effectuer une autre trace-esprit sur la plage où ce garçon s'est noyé. Comment s'appelait-il ? Dennis ? De cette façon, nous saurons avec certitude ce qui s'est passé.

- Ma foi... c'est à vous de décider. Mais je ne voudrais pas vous faire courir le moindre danger.

- Je pense que je suis capable de m'occuper d'un esprit-eau, répondit Susan. Nous avons tous été envoyés dans ce monde pour nous entraider, non ? Et également pour nous protéger les uns les autres de l'autre monde.

Jim consulta sa montre.

- Il fait encore jour. Et si nous partions tout de suite ?

Jim les emmena à Will Rogers State Beach. Ils se garèrent et s'avancèrent sur la plage de sable. Le soleil brillait dans leurs yeux, l'après-midi était chaud et ven-teux.

- Il s'est noyé là-bas, dit Jim. D'après ses amis, il était en pleine forme, impatient de surfer, et il avait bu juste deux bières.

Susan demeura immobile un moment, les yeux fermés. Puis elle ôta ses sandales, les tendit à Michael, et descendit jusqu'au bord de l'eau. Jim la suivit et se tint à ses côtés tandis qu'elle contemplait l'océan scintillant.

- Il y a toujours quelque chose ici... une odeur forte. Je la perçois.

- Je ne perçois rien du tout.

- Oh, mais si ! Vous êtes médium, exactement comme moi. Regardez la lumière. ...coutez les mouettes.

Elles vous appellent, elles vous disent que quelque chose s'est produit ici, un événement tragique.

¿ en juger par la façon dont les mouettes décrivaient des cercles dans le ciel et poussaient des cris lugubres, il était aisé de croire que Susan avait raison. Des enfants couraient sur la plage et riaient, des chiens aboyaient, pourtant il y avait un sentiment de perte dans l'air, un sentiment de tragédie. Peut-être était-ce seulement la fin d'un autre jour. Mais Dennis Pease s'était noyé ici, très tard la nuit dernière, et il ne reviendrait jamais.

Michael ouvrit le sac qu'il portait sur le dos, et Susan en sortit son cristal. Elle s'agenouilla, le plaça sur son support, et commença à le faire tourner. Le cristal accrocha la lumière du soleil, et des losanges multico-lores dansèrent sur le sable. Une petite fille s'arrêta de courir et le regarda fixement, captivée. Un teckel qui jappait et courait après sa queue, cherchant à la happer, s'arrêta juste à côté d'elle, et il regarda fixement le cristal, lui aussi.

Jim n'aurait pu l'affirmer. Peut-être n'était-ce rien de plus que le soleil qui se couchait. Mais l'après-midi parut s'assombrir, et la couleur du ciel devint plus intense. Le grondement du ressac crissa plus durement dans ses oreilles, comme du papier de verre. Au-dessus de sa tête, les mouettes continuaient de décrire des cercles et de crier, encore et encore, comme si, malgré

tous leurs efforts, elles étaient incapables de s'éloigner de la lumière scintillante du cristal.

Au bord de l'eau, Jim aperçut six ou sept adolescents, leurs images sautillaient et s'estompaient comme dans un film usé. Ils riaient, se bouscullaient et donnaient des coups de pied dans l'eau pour s'éclabousser entre eux. Puis deux garçons prirent des planches de surf et s'élancèrent vers les vagues. L'un d'eux avait des cheveux plats, noués sur la nuque avec un bandana, et un nez proéminent, triangulaire. Il était visible seulement par intermittence, mais Jim le reconnut tout de suite. C'était Dennis Pease.

- Ne fais pas ça, Dennis, murmura-t-il, même s'il savait que c'était parfaitement inutile.

Si seulement il y avait eu un moyen de retarder la pendule jusqu'à la nuit dernière. Mais l'image insouciante de Dennis continuait de bondir dans l'eau, et Jim entendait même l'écho très faible de sa voix. Il riait et poussait des cris de joie. Dennis avait toujours été un garçon tellement enthousiaste, fougueux, plein de vie, prêt à tout.

- Je ne m'habituerai jamais à ces trace-esprits, dit Michael. Ils sont tellement étranges. Mais regardez, cet événement s'est produit la nuit dernière, cela s'est vraiment produit, et pourtant tout recommence. C'est à se demander si vous trouvez jamais le repos, même lorsque vous êtes mort, ou bien si vous passez le reste de l'éternité à revivre votre vie, maintes et maintes fois, comme une sorte de boucle sans fin.

- Je n'en sais rien, dit Jim en scrutant l'océan.

Les vagues semblaient presque noires, telle une mer d'encre de Chine brillante et agitée. Il apercevait Dennis dressé sur la crête écumante des vagues, les unes après les autres, tandis que celui-ci pagayait avec ses mains et s'éloignait de plus en plus du rivage. Ne fais pas ça, Dennis. Mais Dennis l'avait déjà fait, et son corps se trouvait déjà à la morgue de West Grove.

Susan rejeta la tête en arrière et leva les yeux vers le ciel.

- Montre-toi, ordonna-t-elle. Je sais que tu es là...

pourquoi refuses-tu de te montrer ?

Le vent commença à se lever, et des mouchetures d'écume se mirent à s'envoler de la crête des vagues.

Mais Dennis et son ami continuaient de se diriger vers le large. Jim les entendait siffler et s'appeler l'un l'autre tandis qu'ils progressaient.

- Peut-être était-ce juste un accident, dit-il.

N'importe qui pourrait se noyer avec une barre de plage aussi forte.

Mais Susan se tourna vers lui. Son visage blanc était illuminé par les couleurs bigarrées que projetait son cristal.

- Attendez, dit-elle. Il y a une présence ici. Je la perçois. Elle se dirige vers nous, elle vient du nord-est, et elle arrive très vite.

- Vous la percevez ?

- Elle est aussi rapide que le vent. Prenez ma main, Jim, elle est presque là. Je veux que vous me disiez tout ce que vous voyez.

Cependant, lorsque l'apparition fut visible, Jim resta sans voix. Elle courait sur le sable avec une telle légèreté et une telle rapidité que c'était à peine s'il la voyait.

Une jeune femme, presque entièrement transparente, qui courait vers l'océan. Ses longs cheveux flottaient derrière elle.

- Elle est ici ! s'exclama-t-il en tirant sur la manche de Susan. Et merde, on ne peut vraiment pas l'arrêter ?

De manière inattendue, Susan saisit sa main et la serra très fort. Michael leur lança un regard, et il y avait une expression étrange, possessive, dans ses yeux. Mais lorsqu'il s'aperçut que Jim le regardait, il détourna la tête immédiatement et scruta les vagues.

Dennis avait pagayé si loin que Jim distinguait seulement l'extrémité de sa planche de surf rouge à l'éclat métallique et, de temps en temps, sa tête, le bandana rouge noué autour de celle-ci. Mais il voyait distinctement la femme-eau qui nageait vers lui. Elle laissait une traînée dans la mer, elle illuminait le sommet des vagues, laissait un sillage spectral en forme de flèche derrière elle, vert phosphorescent et bleu saphir brillant.

Elle filait aussi droit qu'une torpille, et presque aussi rapidement, à tel point que même lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques mètres de Dennis, il ne l'avait toujours pas vue. Pourquoi l'aurait-il vue ? qui s'attend à ce qu'une femme invisible nage dans sa direction à une vitesse de dix-huit nœuds ?

Cependant, Dennis avait certainement perçu quelque chose, parce qu'il tourna la tête, agrippa sa planche de surf et cria :

- Hé, Vinnie ! Tout va bien ? que se passe-t-il ?

À ce moment, la trace lumineuse de la jeune femme disparut sous l'eau, et Jim ne vit plus que son infime luminescence bleu verdâtre. Un long moment se passa, puis un bras se dressa brusquement hors de l'eau, un bras fait entièrement d'eau, et plaqua sa main sur le visage de Dennis.

- Au secours ! cria-t-il. Vinnie, au secours, je me noie ! Au secours, Vinnie ! quelque chose m'entraîne sous l'eau !

Son ami tourna la tête, affolé, mais le creux de la mer était très profond et l'écume blanche s'envolait, aussi épaisse que des fleurs, et il ne vit absolument rien. Jim, depuis la plage, distinguait seulement une lueur qui diminuait rapidement. Elle disparut tandis que l'esprit attirait Dennis vers le fond de l'océan. Il ne se passa rien durant un moment, puis la planche de surf de Dennis creva la surface, quasiment à la verticale, tel un missile Polaris. Jim ôta ses chaussures et commença à

défaire les boutons de sa chemise.

Susan saisit son poignet et l'arrêta.

- Jim, il n'y a rien là-bas. Cette scène semble réelle, mais il s'agit uniquement d'un effet de la lumière.

Dennis est mort, Jim. Si vous nagez jusque-là-bas, vous ne trouverez absolument rien. Pas de Dennis, pas d'esprit. Pas de planche de surf.

Elle posa sa main sur le cristal pour l'empêcher de tourner. Puis elle le prit et le tendit à Michael. Celui-ci le fit glisser à l'intérieur de son sac en toile noire. À

nouveau, Jim surprit cette expression dans ses yeux, comme si Michael le mettait en garde.

- Je suis désolée, Jim, déclara Susan. Je pense que cela ne fait aucun doute à présent. Votre élève a été

noyé par le même esprit-eau qui a noyé Mikey... et d'après ce que vous m'avez dit, je pense que c'est également cet esprit qui a tenté de noyer votre ami Mervyn.

- Alors quel est cet esprit ? Et que veut-il, à votre avis ?

- Je n'en sais rien. Ce n'est pas une manifestation ethnique, comme un esprit-rivière indien. Les esprits ethniques peuvent être incroyablement puissants, et ils inonderaient toute une ville, plutôt que de noyer un adolescent sans défense. Il ne s'agit pas d'un fantôme ordinaire, parce qu'un fantôme ordinaire serait incapable d'utiliser l'eau pour revêtir une forme matérielle.

Disons que les fantômes sont simplement de la fumée et des miroirs. Ils sont une suggestion, plutôt qu'un fait matériel. Des endroits très froids, des odeurs, des tableaux déplacés... c'est tout ce que les fantômes sont capables de faire. D'accord, ils sont très effrayants, mais ils ne peuvent pas vous blesser grièvement.

- Alors cet esprit est semblable à ce monceau de détritrus qui s'est animé et a étranglé ce vieillard à

Encino ? C'est une légende urbaine ?

- Je le pense, en tout cas. Comme l'auto-stoppeur fantôme à l'arrière de la voiture, ou Blair Witch, ou le type qui s'était cousu à l'intérieur d'un fauteuil afin d'être en mesure de caresser la femme qu'il aimait chaque fois qu'elle s'asseyait.

´ Je vais vous expliquer. Les esprits ne sont pas tous vieux. Les influences maléfiques ne sont pas toutes anciennes, quoi que Lovecraft ait écrit à ce sujet. De nouveaux esprits sont créés tous les jours... chaque fois qu'un événement horrible se produit. Un meurtre, une collision entre deux voitures. quelqu'un qui se suicide.

La plupart du temps, ils ne font de mal à personne...

mais de temps en temps ils désirent se venger parce que leur vie a été brutalement interrompue.

- Alors que faisons-nous maintenant ? Comment allons-nous découvrir ce qu'est cet esprit-eau ?

- Je pense que nous devrions consulter David Duquesne. Il est l'expert dans ce domaine. Mais cela vous coûtera probablement les yeux de la tête.

- Peu importe. Je veux absolument trouver un moyen de neutraliser cette créature avant qu'elle ne s'en prenne à d'autres élèves de ma classe.

- Entendu. Je vais voir ce que je peux faire. Aux dernières nouvelles, il habite quelque part à Topanga Canyon. J'ai des amis qui savent certainement où on peut le trouver.

Jim reconduisit Susan et Michael à Franklin Avenue.

Avant de descendre, Susan prit sa main et l'embrassa sur les lèvres.

- Je vous téléphone, dès que j'aurai contacté David Duquesne.

Jim débloqua le siège du passager et le rabattit vers l'avant pour permettre à Michael de sortir de la voiture.

- quelque chose te préoccupe ? lui demanda-t-il.

Tout à l'heure sur la plage, tu m'as lancé un drôle de regard.

- Rien de particulier, répondit Michael. Je veux juste que vous soyez prudent, d'accord ?

- ¿ quel sujet ?

- Vous savez très bien ce que je veux dire. Il s'agit de Susan. Je vous demande de garder vos relations sur un plan strictement professionnel. Elle est encore très fragile.

- Elle me paraît tout à fait solide.

- Des lignes de faille cachées, Jim.

- Entendu. Mais je n'envisageais pas de commencer quoi que ce soit avec elle. Il y a quelqu'un d'autre dans ma vie.

- Des tas de types disent ça. Mais il est difficile de résister à Susan.

Jim mit le contact.

- Tu devrais peut-être t'en tenir au mime, Michael.

Personne ne peut commander au destin.

- Je vous ai prévenu, c'est tout. Vous ne savez pas dans quoi vous pourriez vous fourrer.

Jim démarra, laissant Michael sur le trottoir. Il ne voyait pas contre quoi Michael essayait de le mettre en garde. Susan était séduisante, incontestablement, d'une façon étrange, sensuelle, mystérieuse. Elle avait une expression dans les yeux qui l'amenait à penser qu'elle était allée dans des endroits où la plupart des jeunes filles n'oseraient même pas envisager de se rendre, et avait pensé à des choses auxquelles elles préféreraient ne pas penser. Mais tout cela ne ressemblait qu'à l'attraction froide et brillante de la lune. Le cœur de Jim appartenait toujours à Karen, même si elle ne le rejoignait pas à Washington.

Il se mit à chanter Black Magie Woman de Santana, mais deux rues plus loin, les paroles moururent sur ses lèvres.

Le lendemain matin, au cours de l'assemblée au collège, le Dr Ehrlichman, le principal, présida à des prières écuméniques très simples et tout à fait poignantes à l'intention de Dennis et de sa famille, et même le Dr Friendly sortit son mouchoir.

Après les prières, Jim s'approcha du pupitre et dit :

- Chaque fois que nous pardons quelqu'un qui nous était proche, nous mettons en question la justice naturelle du monde où nous vivons. Nombre de personnes croient que la justice naturelle n'existe pas, et qu'il y a

seulement le destin. Elles pensent que tout ce que nous pouvons faire lorsqu'un ami comme Dennis nous quitte, c'est le pleurer, et ensuite rassembler les morceaux de notre propre vie et continuer, et, chaque fois que nous le pouvons, penser à lui.

´ Mais je ne souscris pas à cette opinion. Je crois que le monde contient des forces du bien et des forces du mal, et que, chaque fois qu'un événement tragique se produit, comme la mort prématurée d'un élève, alors on doit trouver le mal qui a causé cette mort, l'affronter, et le détruire.

Áinsi que vous le savez, la police soupçonne que la mort de Dennis n'est peut-être pas un accident, et elle mène son enquête. Pour ma part, je vais faire tout mon possible pour découvrir ce qui est arrivé à Dennis. ¿

présent, vous allez partir pour vos vacances d'été, et je veux que vous me promettiez une chose - vous tous -

et ceci a un rapport avec ce qui est arrivé à Dennis.

´ Je veux que vous soyez extrêmement vigilants chaque fois que vous nagerez ou chaque fois que vous vous trouverez dans un endroit proche de l'eau. Je ne sais pas encore ce qui se passe exactement, mais vous courez peut-être le danger de mourir noyés, comme l'a été Dennis.<sup>a</sup>

Le DrEhrlichman s'approcha vivement et posa sa main sur le micro.

- Jim ! Mais qu'est-ce que vous racontez à ces gosses ?

- DrEhrlichman... je dois les mettre en garde.

Cela peut paraître complètement foldingue, mais croyez-moi, chacun de ces élèves court un danger tout à

fait réel.

Les élèves rassemblés devant l'estrade commencèrent à murmurer, à chuchoter et à s'agiter. Le Dr Friendly secouait lentement la tête d'un côté et de l'autre, comme pour dire : et c'est reparti pour un tour, un nouvel exploit de ce barjo de Jim Rook, et pour montrer qu'il avait h,te que ce dernier jour

se termine, afin de ne plus jamais avoir à supporter les excentricités de Jim, plus jamais !

- Entendu, acquiesça Jim. J'ai dit ce que je devais dire, de toute façon. Maintenant j'aimerais dédier quelques paroles à Dennis, si vous n'y voyez pas d'objection.

Le Dr Ehrlichman poussa un soupir thé, tral.

- Non, Jim. Je suppose que c'est votre privilège.

J'espère seulement que ce sont des paroles de bon sens.

- Oh, tout à fait, croyez-moi. C'est un poème de Kathleen Raine. C'était l'un des poèmes préférés de Dennis.

Jim s'approcha du micro à nouveau, dit simplement :

´ Pour Dennis <sup>a</sup>, et récita :

´ Du printemps éternel de l'espoir

Murmurait jadis mon ruisseau de montagne Mousse et droséra, fougère et colline,

Vallée, été, arbres et soleil,

Tous étaient là, et tous ont disparu.

Maintenant au printemps je suis seul

Mais ses eaux s'écoulent en chantant ;

Oh je n'avais jamais pensé accueillir ici L'ombre de la mort qui survient

Où les eaux de l'espoir surgissent et jouent ! <sup>a</sup>

Depuis le balcon au fond de la salle, Dottie Osias laissa échapper une plainte de douleur et s'effondra, en sanglots. La plupart des autres élèves

pleuraient sans retenue. Jim descendit de l'estrade et dit une prière silencieuse en lui-même pour qu'il n'ait plus jamais à

réciter ce poème.

Ce matin-là, les élèves de Spéciale II étaient silencieux. Ils étaient affectés non seulement par le choc de la mort de Dennis, mais également par la tristesse de quitter le collège et de se quitter les uns les autres après l'une des années les plus difficiles dont Jim gardait le souvenir... mais aussi l'une des plus gratifiantes. Ils avaient lutté héroïquement, souvent le visage baigné de larmes, afin de venir à bout de leur lecture hésitante, de leur orthographe catastrophique, et de leur manque de compréhension ahurissant... ainsi que de leur sentiment d'isolement social résultant du fait d'être incapables de s'exprimer. Cela ne servait à rien d'être aussi jolie que Stella Kopalski si l'on ne connaissait pas la différence entre 'finance' <sup>a</sup> et 'fiancé' <sup>a</sup>. Mais Jim leur avait donné le plus grand don que quelqu'un pourrait jamais leur donner : la faculté d'exprimer leurs sentiments, et la capacité de dire exactement ce qu'ils avaient envie de dire.

Washington Freeman III inclina sa chaise en arrière et fit passer un cure-dents d'un côté de sa bouche à

l'autre.

- C'était quoi, ce truc que vous avez dit tout à

l'heure, monsieur Rook ? qu'on devait pas s'approcher de l'eau, et merde ?

- Washington, c'est le dernier jour que tu passes ici. Tes dernières heures de cours d'anglais. Pourrais-tu essayer, juste une dernière fois, de ne pas terminer tes phrases par 'et merde' <sup>a</sup> ?

- J fais tout mon possible, monsieur Rook. Mais vous pouvez pas savoir à quel point c'est difficile, alors que quasiment tout un chacun dans l'univers connu n'arrête pas de dire 'et merde' <sup>a</sup>, et merde !

- C'est pas important que Washington dise ça, monsieur Rook, intervint Tarquin, lequel portait des lunettes de soleil en forme de scarabée et un T-

shirt noir luisant, ce qui le faisait ressembler à un mélange de Stevie Wonder et d'un insecte géant. Le seul boulot que Washington trouvera jamais, c'est nettoyer les chiottes dans un McDonald's... alors il a pas besoin de connaître d'autres mots !

- Je serai concessionnaire de Corvette, abruti, rétorqua Washington. Ce que je sais pas sur les Corvette n'a pas encore été inventé.

- Et alors ? Tout ce que j'ai besoin de savoir sur les Corvette, c'est que t'en as même pas une !

Joyce Capistrano jouait avec un morceau de papier arraché de l'un de ses classeurs. Elle était incapable de rester tranquille en classe pendant plus de dix minutes sans sortir de son sac des fleurs en papier ou des poupées en papier ou des napperons de dentelle. Elle n'était pas particulièrement jolie, mais elle avait d'immenses yeux marron au regard rêveur et des cheveux bruns lustrés, et elle possédait l'un des caractères les plus doux que Jim ait jamais connus au cours de ses années d'enseignement. Durant toute cette année, Jim l'avait aidée à vaincre une timidité quasi paralysante et une élocution hésitante qui amenait habituellement les autres élèves à pousser des gémissements et à se cogner la tête sur leurs tables afin qu'elle se dépêche de terminer ses phrases.

Jim n'avait jamais fait preuve de sensiblerie à l'égard de la Spéciale II. Tout élève affligé d'un bégaiement devait le combattre malgré les moqueries et les risées.

Tout élève qui ne faisait pas la différence entre d et b devait écrire le mot 'début' <sup>a</sup> au tableau, maintes et maintes fois, tandis que les autres scandaient 'd' <sup>a</sup> et

'b' <sup>a</sup> à tue-tête. Mais il n'y avait jamais le moindre ressentiment, parce que chaque élève de la Spéciale II savait qu'il n'était pas plus intelligent que les autres : ils avaient tous de gros problèmes pour communiquer, et c'était leur toute dernière chance de les surmonter.

Ils savaient également par leur propre expérience que personne dans le monde, à l'extérieur du collège de West Grove, ne leur ferait jamais de

cadeaux non plus.

- quelque chose vous préoccupe, n'est-ce pas, monsieur Rook ? dit Joyce.

- Oui, Joyce, en effet.

- C'est comme cette glace que nous avons eue dans la piscine, lorsque Suzie Wintz s'est noyée<sup>1</sup> ?

- Pas exactement. Mais c'est quelque chose de semblable. Une chose très étrange, et très dangereuse.

- Tout ira bien. Les vacances d'été commencent demain.

- C'est bien ce qui m'inquiète. D'accord, vous ne viendrez plus au collège, mais cela ne signifie pas nécessairement que cette chose ne sera plus une menace pour vous.

- Et qu'est-ce que c'est, au juste ? demanda Christophe l'Ouverture.

Comme d'habitude, Christophe portait une chemise griffée à manches courtes, couleur fraise aujourd'hui, avec une cravate en soie assortie. Christophe était toujours très raffiné dans son habillement. Et il arborait une coiffure rasta.

- Je ne pouvais pas le dire devant tout le collège ce matin. Le Dr Ehrlichman pense que je suis complètement fêlé. Mais vous savez tous que je peux voir des choses... des manifestations surnaturelles, disons.

- Des fantômes, et merde ! intervint Washington, toujours prêt à rendre service.

- C'est exact, Washington. Des fantômes, et merde ! Je mène une enquête sur la mort par noyade de Dennis, et également sur la mort par noyade d'un jeune garçon, Mikey... le fils de l'une de mes anciennes élèves, Jennie Bauer. Hier, l'un de mes voisins a failli mourir noyé, lui aussi. Il dit qu'il a vu une forme surgir de l'eau de son bain, une forme entièrement faite d'eau, et qu'elle a essayé de le noyer. Je suis allé à Will Rogers State Beach, où Dennis s'est noyé, et à la piscine où le jeune Mikey s'est noyé, et j'ai vu le

même genre de personnage de mes propres yeux. Un esprit-eau, je pense qu'on pourrait l'appeler ainsi. Je ne sais pas.

- Un esprit-eau ? fit Dottie. Vous voulez dire, comme une sirène ?

- Je n'en sais rien. C'est peut-être ce qui a donné

naissance aux légendes des sirènes. Mais je ne m'intéresse pas particulièrement aux mythes et aux légendes.

Ce qui m'inquiète vraiment, c'est que cet esprit-eau s'en prend apparemment aux personnes qui sont très proches de moi - mes amis et mes élèves. Je ne sais absolument pas pourquoi, mais je sais que je vous aime, tous, et je ne tiens pas à ce qu'il arrive quelque chose à

l'un d'entre vous. C'est pour cette raison que je vous demande d'être prudents chaque fois que vous vous trouverez près de l'eau... l'océan, une piscine, une baignoire, n'importe où. Parce que j'ai le sentiment que cet esprit peut revêtir une forme physique n'importe où

et n'importe quand, à condition d'avoir suffisamment d'eau pour se matérialiser.

- Mince alors ! s'exclama Laura Killmeyer.

L'année précédente, elle se promenait dans le campus avec un chat noir au bout d'un ruban, et elle citait des passages entiers du Faust et du Codex daemonicus. Mais elle avait renoncé à devenir une sorcière professionnelle après avoir tenté de lancer un sort d'amour très compliqué au capitaine de l'équipe d'athlétisme du collège.

Elle avait découvert le lendemain matin, à la première heure, que celui-ci s'était fiancé avec la meneuse des pom-pom girls de l'équipe, une rousse incendiaire.

Désormais, elle ne portait plus de pièces en argent dans ses cheveux et ne maquillait plus ses cils pour qu'ils ressemblent à des araignées noires et velues, mais elle continuait d'être fascinée par l'occulte.

- Un esprit-eau ! C'est la première fois que j'entends parler d'un truc pareil !

- Pour être franc avec toi, c'est également mon cas.

Pourtant il était là... ou plutôt elle était là, parce qu'il s'agit d'une jeune fille, sans aucun doute. Je l'ai vue sortir de la piscine de Mikey, et je l'ai vue dans l'océan après que Dennis s'est noyé. Je ne vous mentirai pas, j'ai peur pour vous tous. Et le plus affreux, c'est que je pense que c'est entièrement ma faute, bien que je ne sache pas pour quelle raison.

- Hé, vous n'avez rien à vous reprocher, m'sieur !

lança Tarquin. Vous nous avez jamais laissé tomber, jamais, surtout lorsque le Dr Friendly disait qu'on était tous des crétins incurables. Si vous dites qu'il y a un esprit-eau, alors on vous croit, il y a un esprit-eau, et pendant les vacances on s'approchera pas de tout ce qui ressemble à de l'eau, croyez-moi !

- Tu racontes n'importe quoi, intervint Washington. Tu voudrais nous faire croire que tu prendras pas une seule douche pendant toutes les vacances ?

- J'ai pas dit ça. Les douches, c'est différent. Tu connais quelqu'un qui s'est noyé en prenant sa douche ?

- On peut se noyer dans moins d'un centimètre d'eau, les interrompit Jim. Interrogez l'infirmière Andrews, elle vous le confirmera. Lorsque de l'eau pénètre dans vos poumons, une mousse de mucus se forme et c'est ce qui vous empêche de respirer.

- Merde alors !

- Non, Washington. Juste de la mousse. Mais je vous le demande à nouveau... soyez très prudents, et si vous n'êtes pas certains que vous pouvez nager sans danger, alors abstenez-vous. J'espère que je ne vais pas g,cher vos vacances, mais elles seraient encore plus g,chées si l'un d'entre vous se noyait.

Il parcourut la classe du regard. Cette salle allait lui manquer, ainsi que tous les visages qu'il avait vus ici, les yeux levés vers lui, dans l'expectative.

- Il y a une dernière chose que j'aimerais que vous fassiez pour moi avant la fin du cours. J'aimerais que chacun de vous m'écrive un poème de quatre vers. Le sujet... peu importe. Ce qui vous intéresse. Ce qui vous résume... le genre de personne que vous êtes. Ensuite vous signerez ce poème. J'aimerais m'en aller d'ici aujourd'hui en emportant un peu plus que des souvenirs.

Il s'avança dans l'allée entre les tables.

- Où est Dottie ? quelqu'un a vu Dottie ?

- Elle est allée faire son jogging, dit Laura. Elle fait toujours un jogging avant les cours. Son diététicien a dit que c'était la seule façon pour elle de contrôler son problème de poids.

- Un problème de poids ? J'ignorais que Dottie avait un problème de poids.

- Elle croit qu'elle a un problème de poids. C'est aussi flippant que d'avoir un vrai problème de poids.

- Eh bien, elle ne s'en fait pas ! Officiellement, le semestre se termine dans une heure.

- Vous voulez que j'aille la chercher ? Elle prend certainement sa douche maintenant.

Jim secoua la tête.

- Non, c'est inutile. Si elle n'a pas le temps de m'écrire un poème, je lui demanderai de m'envoyer une carte postale.

Le silence se fit dans la salle de classe. Il y eut beaucoup de froncements de sourcils, beaucoup de m,chon-nements de lèvres, et beaucoup de grattements de tête.

Seul Nestor Fawkes semblait écrire avec constance, et il était l'un des élèves les moins doués de la classe.

Tarquin n'arrêtait pas de faire claquer ses doigts comme s'il écrivait un rap (ce qui était probablement le cas) et Stella n'arrêtait pas de soupirer devant sa feuille de papier comme un père ou une mère poussant des soupirs devant un enfant désobéissant.

Jim s'assit à son bureau et commença à écrire une lettre à Karen - une ultime tentative pour la persuader de changer d'avis.

On rencontre l',me sœur une seule fois dans sa vie, Karen. Ainsi que Victor Hugo l'a écrit, "lorsque deux

,mes, qui se sont cherchées si longtemps au sein de la foule, finissent par se rencontrer, alors s'instaure entre elles pour toujours une union, ardente et pure comme elles le sont, une union qui commence sur terre et se poursuit au ciel à jamais." Ou, dans notre cas, je l'espère, à Washington. <sup>a</sup>

Cinq minutes seulement s'étaient écoulées lorsque Jim entendit des pas résonner brusquement dans le couloir. La porte de la salle de classe fut ouverte à la volée, et Clarence, le concierge, entra, un balai-éponge à la main.

Son visage était couvert de sueur, ses yeux écarquillés.

- Clarence ? Mais qu'avez-vous ?

- Vous feriez mieux de venir, monsieur Rook. Et en vitesse ! Il se passe quelque chose dans les douches !

- Les douches ? Mais qu'est-ce que vous racontez ?

- Les douches des filles, monsieur Rook. La salle est remplie de vapeur d'eau et quelqu'un pousse des hurlements.

Jim se leva immédiatement de sa chaise et se dirigea vers la porte.

- Stella... appelle sur ton portable et demande une ambulance. Dépêche-toi ! Dis-leur de se rendre aux douches des filles, aussi vite qu'ils le peuvent.

Tarquin... Eugène... Laura... suivez-moi !

Ils remontèrent le couloir en courant jusqu'à ce qu'ils atteignent les douches à proximité du gymnase du collège. Clarence avait dit vrai. Des tourbillons de vapeur s'échappaient de la porte ouverte et, à l'intérieur une jeune fille hurlait à pleine gorge. Un groupe de jeunes filles terrifiées se tenait devant la porte, certaines pleuraient.

- que se passe-t-il ? demanda Jim. qui est dans les douches ?

Un autre hurlement retentit, qui se termina par une plainte stridente de douleur.

- Oh mon Dieu ! c'est Dottie ! s'exclama Laura.

Jim se dirigea vers la porte intérieure. Elle était fermée, et lorsqu'il saisit la poignée métallique, il se br°la la main. De la vapeur sortait de sous la porte en sifflant rageusement, et le panneau vitré était entièrement couvert de buée.

Il donna des coups de pied dans la porte, mais elle s'ouvrait vers l'extérieur, et elle était en chêne verni très solide.

- Donnez-moi une serviette ! cria-t-il, comme Dottie hurlait de nouveau.

L'une des filles lui tendit une serviette de bain, et il l'enroula autour de sa main pour se confectionner un gant épais. Il saisit la poignée à nouveau et tira de toutes ses forces.

Tout d'abord il fut incapable de faire bouger la porte, mais il tira à plusieurs reprises. Finalement, il parvint à

l'entrouvrir de deux centimètres. La vapeur qui sortait violemment des douches était br°lante, et il ruisselait de sueur. Il y avait également le bruit : on se serait cru à

côté d'une locomotive.

- Attendez, monsieur Rook ! dit Washington.

Il se fraya un chemin à coups de coude à travers les élèves terrifiées, une batte de base-ball en aluminium à

la main. Il la glissa dans l'interstice que Jim avait réussi à pratiquer, et à eux deux, en grognant, ils exercèrent une pesée sur la porte. Ils l'ouvrirent suffisamment pour être en mesure de se faufiler à l'intérieur.

- Fais attention ! lui cria Jim. Cette vapeur est pire que de l'eau bouillante, elle peut t'arracher la peau !

À ce moment, le Dr Ehrlichman survint.

- Jim ! que se passe-t-il ? que signifie toute cette vapeur ?

Dottie poussa un autre hurlement de douleur, et Jim dit:

- Téléphonnez pour vérifier que l'ambulance est bien en route ! Donnez-moi une autre serviette ! quelqu'un a une serviette ?

- J'entre avec vous, m'sieur, dit Washington.

- Pas question ! C'est ma responsabilité, pas la tienne.

- qu'est-ce que les Trois Mousquetaires disaient ?

´ Tous pour tous et chacun pour tous les autres. <sup>a</sup>

- Bon, d'accord, répondit Jim en enroulant une autre serviette autour de sa tête, comme un turban. Mais reste derrière moi et fais attention à cette vapeur.

- Jim ! Attendez l'arrivée des sapeurs-pompiers !

ordonna le Dr Ehrlichman.

Mais Jim s'était déjà glissé par l'entrebaillement de la porte, et il entra dans les douches, suivi de près par Washington, ramassé sur lui-même.

La vapeur était tellement dense que Jim voyait à peine devant lui. Elle sortait impétueusement de toutes les pommes de douche, et le bruit qu'elle produisait était assourdissant. Il y avait une rangée de cabines le long du mur sur la droite, chacune pourvue d'une porte en verre armé. Jim alla rapidement de cabine en cabine, vérifiant chacune d'elles, sa serviette tirée sur son visage pour se protéger le front et les yeux de la chaleur.

Dottie hurla à nouveau. Cette fois, son hurlement exprimait une souffrance insoutenable. Jim courut vers la dernière cabine de la rangée. À travers la porte vitrée embuée, il distingua une forme rougeâtre qui agitait ses bras éperdument et secouait violemment sa tête d'un côté et de l'autre.

- Dottie ! hurla-t-il. (Il essaya d'ouvrir la porte, mais elle était coincée.)  
Dottie, c'est Jim Rook ! Pousse la porte ! Pousse la porte, essaie de l'ouvrir !

Mais Dottie se contenta d'agiter ses bras encore plus furieusement, comme si elle tentait de repousser quelque chose. Le sifflement de la vapeur sous pression était tellement bruyant qu'il ne fut pas certain qu'elle l'avait entendu. Il tira sur la porte à nouveau, mais elle ne bougea pas. Ou bien le chambranle dilaté par la chaleur l'avait coincée, ou bien quelqu'un l'avait bloquée délibérément.

- Oh mon Dieu ! Aaaahhh ! Non ! Non, ne faites pas ça ! Aaaaaahhh ! Ne faites pas ça !

Jim se tourna vers Washington et dit :

- Donne-moi cette batte.

Washington lui tendit la batte, et Jim la brandit derrière sa tête.

- Dottie ! Je vais briser la porte ! Protège ton visage ! Tu m'entends, Dottie ?

Dottie poussa un autre gémissement, mais Jim n'était pas sûr de ce que cela signifiait. Néanmoins, il fit tourner la batte et l'abattit au milieu de la

porte vitrée.

Cela n'eut aucun effet... juste un petit cratère cristal-lisé. Il l'abattit à nouveau, encore et encore, et réussit seulement à grêler la porte d'autres petits cratères.

- Aaaahhhh ! Je vous en prie ! Oh mon Dieu, non !

aaahhhhh !

Sans un mot, Washington prit la batte des mains de Jim. Il recula de quelques pas, leva la batte, assura sa prise, puis il l'abattit et fracassa la porte en des milliers de petits fragments qui scintillèrent et volèrent dans toutes les directions.

Des tourbillons de vapeur s'échappèrent de la cabine, si denses que, durant quelques secondes, Jim ne comprit pas ce qu'il regardait. Puis la vapeur se dissipa et il vit Dottie juste devant lui. Elle se contorsionnait de douleur et tressautait, telle une marionnette dont les fils sont maniés maladroitement. Son visage était rouge vif, ébouillanté, et ses yeux étaient tellement gonflés qu'elle ne pouvait même pas voir. Sur tout son corps, sa peau était brûlée, écarlate et couverte de cloques, et par endroits elle pendait en d'épais lambeaux.

Pourtant ce ne fut pas le spectacle des souffrances de la pauvre Dottie qui fit se dresser les cheveux de Jim d'épouvante. Ce fut la forme qui se tenait dans la douche derrière elle, quasi invisible, et enveloppée de vapeur. Une forme faite uniquement d'eau bouillante, dont la surface se ridait et ondoyait. C'était la forme d'une jeune fille, pas beaucoup plus grande que Dottie, mais beaucoup plus mince. Elle passait ses mains bouillantes sur les épaules de Dottie et le long de son dos, caressait violemment son ventre et le haut de ses cuisses. Chaque fois qu'elle le faisait, Dottie criait, frissonnait et se convulsait de douleur. Elle devait avoir l'impression qu'on versait lentement une bouilloire remplie d'eau chaude sur son corps, maintes et maintes fois, jusqu'à ce que sa peau se ratatine et que ses terminaisons nerveuses se contractent. Et pendant tout ce temps, Jim entendait un bruit de bouillonnement...

exactement le bruit que fait une casserole remplie d'eau lorsqu'elle entre en ébullition.

Il hésita durant une fraction de seconde et inspira profondément. Puis il s'élança en avant et essaya de saisir Dottie pour la tirer hors de la cabine. Mais la forme tendit immédiatement son bras et lui cingla le visage d'eau bouillante. Il chancela et se cogna contre la cloison. Il avait l'impression que ses joues étaient en feu.

- L,che-la, saloperie ! hurla Washington.

Il tenta d'empoigner Dottie à son tour... mais cette fois la créature répliqua en l'éclaboussant d'eau bouillante.

- Merde ! Tu m'as br°lé, ordure ! glapit Washington.

Comme pour les rendre encore plus furieux, la forme étreignit fermement Dottie et fit glisser ses bras liquides, ourlés de vapeur, le long de son corps. Dottie poussa un atroce cri de douleur.

Toussant, grimaçant, Jim baissa les yeux et vit que la cuvette de la douche était remplie d'eau chaude, elle arrivait à la cheville, parce que le tuyau d'écoulement était bouché par une serviette de bain bleue et détrempée. Il se rappela brusquement ce qui était arrivé à

Mervyn... celui-ci avait évité de justesse de se noyer en ôtant la bonde. Il se laissa tomber à genoux devant la cabine et se couvrit le visage de ses mains.

- Monsieur Rook ! s'écria Washington, paniqué.

Vous êtes blessé, monsieur Rook ?

Dottie hurla une nouvelle fois... au même moment, Jim se jeta en avant et plongea sa main dans l'eau presque bouillante au fond de la cuvette. Il saisit la serviette détrempée qui obstruait le tuyau d'écoulement, la souleva et la lança à travers la salle. Elle heurta le mur opposé avec un fort claquement, puis tomba sur le carrelage.

L'eau dans la cuvette de la douche produisit un joyeux gargouillis et commença à s'écouler. La forme commença à s'écouler également. Elle demeura figée un moment. Puis elle frissonna, d'un frisson violent et terrifiant. Ses chevilles furent attirées dans le tuyau d'écoulement, de plus en plus vite, puis la partie inférieure de ses jambes, puis ses genoux. En l'espace de quelques secondes, elle fut complètement aspirée dans le tuyau d'écoulement, en pétillant et en bouillonnant, et il ne resta plus d'elle qu'une écume grumeleuse. Jim entrevit une mèche de cheveux transparente, aussi fugace qu'un souvenir, et des volutes de vapeur, puis cela fut aspiré également dans le tuyau d'écoulement et disparut.

Durant une fraction de seconde, il vit l'esprit de Jane Tullett debout dans la cabine de douche. Elle le fixa de ses yeux vides. Puis elle se détourna et se volatilisa dans la paroi revêtue de carrelage.

Dottie s'affaissa dans la douche, parmi les éclats de verre.   présent elle avait cessé de crier, mais elle frissonnait violemment sous l'effet du choc et de la douleur. Jim n'osait pas la toucher, de peur d'aggraver ses brûlures, mais il ôta la serviette de sa tête, alla jusqu'aux lavabos et l'imbiba d'eau froide. Puis il la disposa soigneusement sur Dottie.

Laura entra dans la salle des douches, blême d'angoisse.

- Dottie... oh mon Dieu ! Elle va s'en sortir ?

Washington se pencha vers Jim et dit :

- C'était contre cette créature que vous nous aviez mis en garde ? L'esprit-eau ? Bordel de merde ! Vous ne nous aviez pas dit que c'était un esprit d'eau chaude !

- Les ambulanciers arrivent ! cria quelqu'un.

Trois ambulanciers firent irruption dans la salle des douches. L'un d'eux poussait une civière sur roulettes.

- que s'est-il passé ici ? demanda un ambulancier à

Jim, tandis que les deux autres s'agenouillaient près de Dottie et l'examinaient.

- Je n'en sais rien. Un problème dans la tuyauterie.

Le thermostat s'est peut-être bloqué.

- Il faut poser un goutte-à-goutte immédiatement et je veux de la morphine, maintenant ! dit un autre ambulancier. Sinon on va la perdre !

Jim posa sa main sur l'épaule de Laura.

- Viens, Laura. Nous ne pouvons rien faire de plus pour elle, excepté prier. Washington... tu ne peux pas savoir à quel point je suis content que tu aies été là. Si Dottie s'en sort... crois-moi... ce sera entièrement gr,ce à toi !

- J'aurais jamais eu l'idée de retirer cette serviette, monsieur Rook. Je pensais même pas qu'une créature de ce genre pouvait exister !

Laura était en larmes. Jim la fit sortir de la salle des douches, et Washington les suivit. Le Dr Ehrlichman attendait dans le couloir. Il tordait anxieusement son mouchoir dans ses mains.

- que s'est-il passé, Jim ? Dottie va bien ?

- Je ne sais pas. Elle a été gravement ébouillantée.

- Mon Dieu ! c'est affreux. Et dire que c'était son dernier jour au collège !

Jim s'éloigna lentement dans le couloir. Il croisa des élèves surexcités, sortis de leurs salles de classe respectives dès qu'ils avaient entendu la sirène de l'ambulance. Certains le bousculèrent, mais Jim les ignora. Il était trop bouleversé par ce qui était arrivé à Dottie...

d'autant plus qu'il avait la certitude que l'esprit-eau...

pour une raison inconnue... voulait se venger de lui.

Il franchit la porte à double battant au fond du couloir et fit halte un moment sur les marches au-dehors. Il respira profondément pour se calmer. Au bout de quelques minutes, le Dr Friendly sortit à son tour.

- James... Jim... c'est terrible! qu'allons-nous dire aux parents de Dottie ?

- Ne vous inquiétez pas, j'irai voir M. et Mme Osias.

Mais je dois d'abord dire quelques mots à mes élèves.

- Bon sang, cela va nous faire une publicité tout à

fait désastreuse ! quels parents enverront leur enfant à

West Grove s'ils n'ont pas la certitude que celui-ci rentrera à la maison vivant ?

- Dr Friendly... nous discuterons de notre image de marque plus tard, d'accord ? Pour le moment, il faut que je m'occupe d'adolescents très affligés.

- Il ne s'agit pas de ça, Jim. Il s'agit de vous. Vous portez la poisse à ce collège, je vous le dis franchement.

Les ennuis semblent vous suivre partout comme un chien galeux !

- Eh bien, vous êtes officiellement débarrassé de moi, à partir d'aujourd'hui. Alors vous n'avez plus à

vous en faire !

- J'aimerais en être sûr à cent pour cent.

- Si vous voulez bien m'excuser, dit Jim, et il ouvrit la porte de sa salle de classe.

La salle était entièrement déserte. Les chaises et les tables avaient été laissées de biais, des feuilles de papier froissées jonchaient le sol. Des piles de livres étaient posées sur son bureau - des exemplaires défraîchis de

Poètes américains du XXe siècle, Hamlet et que l'ange regarde de ce côté. quelqu'un avait grif-fonné sur le tableau Heureuse Nouvelle Vie, Monsieur Rook, et il n'aurait pas été autrement surpris si c'était dans une intention ironique.

Il s'assit à son bureau et ouvrit ses tiroirs les uns après les autres. Il sortit ses stylos, ses dictionnaires et un plat à emporter, un chow mein, qu'il avait oublié là

depuis bientôt trois semaines. Jim le poussa délicatement avec un crayon mais, à part une crevette rosé

d'aspect velu, il semblait tout à fait inoffensif.

Il était toujours assis à son bureau lorsqu'on frappa prudemment à la porte. C'était Nestor Fawkes. Il portait un T-shirt gris délavé et un pantalon de combat flottant aux genoux troués.

- Nestor, dit-il. qu'y a-t-il ? Tu as oublié quelque chose ?

Nestor s'approcha de son bureau. C'était un adolescent décharné, sous-alimenté, qui arrivait souvent le lundi matin avec des yeux pochés ou des ecchymoses.

Son père était contre la poésie, le théâtre, la musique classique ou toute distraction exempte de cannettes de bière, de jeux d'argent et d'accidents de voiture. Jim avait toujours admiré l'obstination de Nestor à continuer de venir au collège malgré des moqueries constantes et d'innombrables raclées. Mais Nestor savait que l'instruction était la seule chose qui lui éviterait de finir comme son père - stupide, borné et violent d'une façon presque caricaturale.

Nestor s'éclaircit la gorge.

- On vous avait préparé une surprise. On avait l'intention de vous faire sortir d'ici sous un prétexte ou un autre, et de décorer la salle de classe avec des ballons et des banderoles, ce genre de truc. On avait même acheté

un g,teau et une bouteille de Champagne.

- Ma foi, étant donné les circonstances... dit Jim.

Nestor hocha la tête.

- Tout le monde est complètement effondré. La mort par noyade de Dennis et maintenant ça. Nous allons rentrer chez nous maintenant, mais on voudrait pas que vous pensiez que nous nous fichons de tout ce que vous avez fait pour nous.

- Ne t'inquiète pas, Nestor. C'était mon travail.

- Vous n'avez jamais fait ressembler ça à un travail.

Vous vous êtes occupé de cette classe comme si chacun de nous était spécial. Pas spécial <sup>a</sup> comme dans arriéré <sup>a</sup>. Mais spécial.

- Détrompe-toi, Nestor. Tu es spécial. Lorsque tu es arrivé ici, tu lisais des bandes dessinées de Pokémon.

Maintenant tu lis Oscar Wilde. Je n'aurais jamais pu te faire découvrir cet auteur si tu n'avais pas eu l'intelligence nécessaire. Résoudre des problèmes de lecture et d'écriture, ce n'est pas comme réparer des automobiles.

Résoudre des problèmes de lecture et d'écriture consiste à découvrir ce qu'une personne a envie de dire, et à

apprendre à cette personne comment le dire.

- Ouais, comme vous voudrez, fit Nestor. Mais on voulait pas que vous pensiez que nous étions partis sans vous dire au revoir, et merci.

Jim se leva et prit la main de Nestor.

- Dis-leur au revoir de ma part, d'accord ? Dis-leur que je leur souhaite tout le bonheur que leur cœur pourra trouver.

- Oui, m'sieur, répondit Nestor d'une voix enrouée.

Puis il tourna les talons et partit. Jim demeura immobile un moment. Il regardait fixement la porte ouverte.

Puis il rassembla ses dernières affaires et les entassa dans un carton d'aliments pour chats.

Il parcourut du regard la salle de classe une dernière fois, puis il sortit et remonta le couloir vers l'entrée principale. Le couloir était désert maintenant, et ses pas résonnaient. Il croyait presque que le Dr Friendly avait raison, et que les ennuis s'attachaient à ses pas, partout où il allait.

Il croisa Clarence, le concierge. Celui-ci balayait devant le bureau du Dr Ehrlichman.

- Je suppose que vous et moi arrivons au bout de la piste, Clarence, dit Jim.

- Une triste façon de se quitter, répondit Clarence.

Cette pauvre Dottie... c'était l'une des gosses les plus gentilles que nous ayons jamais eues ici.

Jim sortit du bâtiment sans dire au revoir à personne d'autre. Il monta dans sa voiture et suivit l'allée bordée d'érables qui conduisait à l'entrée principale, et au monde extérieur, où ses élèves allaient se rendre à présent.

Une fois revenu à son appartement, il appela l'hôpital pour avoir des nouvelles de Dottie, mais une infirmière lui répondit qu'il était bien trop tôt pour déterminer la gravité exacte de ses brôlures.

Déprimé et se sentant coupable, il finit de mettre dans des cartons le reste de ses livres. Puis il sortit sur le balcon où Tibbles Deux dormait au soleil. Elle ouvrit un œil lorsqu'il s'assit à côté d'elle, comme si elle était irritée qu'on l'ait dérangée dans son sommeil.

- Eh bien, TD, nous y voilà, dit Jim. Comme disait Scarlett O'Hara, demain est un autre jour. Tu n'aurais pas envie de me tirer les cartes, par hasard ?

TD s'étira et b,illa.

- Je sais, soupira Jim. Tu es foutrement trop paresseuse.

Il se versa une bière et but une longue gorgée glacée.

À ce moment, son portable gazouilla. Il le sortit de la poche de son pantalon et rota dans le micro.

- qu'est-ce que c'était ? demanda Karen.

- Des parasites. Nous en avons beaucoup à Venise.

Un problème avec les lignes à haute tension.

- J'ai appris ce qui était arrivé à Dottie Osias. C'est affreux.

- Je sais. Une manière formidable de finir l'année !

J'ai appelé l'hôpital, mais ils ne peuvent rien dire pour le moment. Je prie. C'est tout ce que je peux faire.

- Je suis vraiment désolée, Jim. Dottie était l'une de tes élèves préférées, n'est-ce pas ?

- Je vais te dire une chose, Karen. Je suis content de partir. J'ai l'impression d'avoir apporté uniquement du chagrin à tous ces gosses.

- Tu n'as rien à te reprocher, Jim. C'était un accident. Et on m'a dit que tu lui avais sauvé la vie.

que pouvait-il répondre ? que Dottie n'aurait jamais couru le moindre danger si elle n'avait pas été l'une de ses élèves préférées ? que tous les êtres qu'il aimait et qui lui étaient chers risquaient de mourir, uniquement parce qu'il tenait à eux ? Il avait fait de son mieux pour les mettre en garde, mais qui croirait qu'il allait être noyé ou étouffé ou ébouillanté par une créature faite uniquement d'eau ? C'était complètement dingue.

- Jim... j'aimerais te voir une dernière fois avant que tu partes pour Washington.

- C'est seulement Washington. Ce n'est pas la Mongolie. Je peux revenir à Los Angeles le week-end.

- Néanmoins... tu seras très occupé, et moi aussi.

- Ce qui signifie quoi ? que tout est terminé entre nous ?

- Cela signifie simplement que j'aimerais te voir avant ton départ, c'est tout. Et si tu passais chez moi ce soir ? Je te préparerai le plat dont tu raffoles. Rigatoni alla napoletana. Avec une bouteille de Barolo. Et un tiramisu pour le dessert.

- Je ne sais pas, Karen. Toute cette affaire m'a bouleversé. Je ne pense pas que j'aurai très faim.

- Viens tout de même et tu boiras un verre de vin. Il faut que je te parle. Je veux que nous fassions le point sur nous deux. Je n'ai pas envie de te perdre, Jim, chaussettes dépareillées ou non.

- Okay, d'accord. Je viendrai à 8 heures.

- J'attends ce moment avec impatience.

Il venait de remettre son portable dans la poche de son pantalon lorsqu'il sonna à nouveau. C'était Michael.

- Susan a réussi à joindre David Duquesne. Au début, il ne voulait pas lui parler. Il vit en ermite, vous savez. Mais elle lui a raconté pour l'esprit-eau, et ce qu'il avait fait, et il a finalement accepté de la voir.

Enfin, nous.

- Cela semble prometteur. Où et quand ?

- Si vous pouviez venir nous chercher à Franklin Avenue vers les 7 heures et demie, ce serait parfait.

- 7 heures et demie ? Je suis invité à dîner à

8 heures.

- Je regrette, Jim, mais c'est le seul moment où il pouvait nous recevoir.

- Et demain ? Je peux reculer mon départ pour Washington.

- Je ne pense pas. Susan a dit qu'il partait demain... un voyage en Europe.

- Bon, entendu, s'il n'y a pas d'autre alternative. Je passe vous prendre à 7 heures et demie.

Il regarda fixement le téléphone un long moment, son index levé. TD sortit de sa torpeur et leva les yeux vers lui. Il aurait juré qu'elle souriait.

- Tu trouves ça drôle ? lui demanda-t-il vivement.

TD détourna la tête.

Il pianota le numéro de Karen et attendit.

- Oui ? dit finalement Karen.

Elle était essoufflée, comme si elle avait couru.

- Karen, c'est Jim. Euh... c'est à propos de ce soir.

Il portait une veste noire chiffonnée, une chemise noire à manches courtes et un pantalon en toile blanc qu'il avait récupéré dans la corbeille de linge sale. Il avait aplati ses cheveux avec de l'eau parce qu'ils rebiquaient sur sa nuque, et il ressemblait à une star du cinéma muet des années vingt, un Rudolph Valentino affublé de lunettes.

Il sortit de son immeuble et tourna l'angle du bâtiment pour se diriger vers le parking. Il s'aperçut brusquement que deux personnes étaient assises dans sa voiture, un Noir et une femme portant un foulard.

Il s'approcha prudemment. Cependant, comme il arrivait près de la voiture, il les reconnut. C'étaient Washington Freeman III et Laura Killmeyer.

- Bonsoir, vous deux, dit-il. Je peux faire quelque chose pour vous ?

- Bonsoir, monsieur Rook. Ouais, tout à fait. On en avait assez de rester assis sur nos fesses comme des andouilles, alors on est venu voir si on pouvait pas vous donner un coup de main.

- Ma foi, c'est très gentil à vous. Je vais à Topanga Canyon pour voir un type... quelqu'un qui sera peut-

être en mesure de nous aider.

- J'ai dit à Laura ce que j'avais vu dans la cabine de douche, monsieur Rook. Cette chose-eau. Je n'en ai parlé à personne d'autre, même pas aux flics, mais je devais le dire à Laura. Dottie est sa meilleure amie, elle avait le droit de savoir, d'accord ? Et en plus, elle croit à cette saloperie, alors que personne d'autre n'y croit !

- Nous devons absolument trouver cet esprit-eau, monsieur Rook, déclara Laura. Vous savez, c'est urgent.

Jim acquiesça de la tête.

- Tu as entièrement raison, Laura. Il faut le neutraliser. Je ne sais pas si ce type que je dois voir ce soir pourra nous en dire plus sur l'esprit-eau, mais en principe, il est l'expert mondial dans le domaine des manifestations urbaines.

- On peut venir avec vous ?

- Bien sûr. Pourquoi pas ? Plus nous sommes nombreux à réfléchir sur ce problème, mieux c'est.

- Au fait, dit Laura. Tout à l'heure, j'ai appelé la mère de Dottie pour avoir de ses nouvelles. Dottie est toujours dans un état critique, mais les toubibs pensent qu'elle va s'en sortir.

Jim se glissa derrière le volant et mit le contact.

- Je peux te promettre une chose, Laura. Si jamais il arrive quelque chose à Dottie, je trouve cet esprit-eau et je le vide dans l'égout le plus proche !

Susan Silverstone sortit de la maison. Elle portait un chandail à col roulé noir et moulant, un pantalon en satin noir et moulant, et des bottes à talons hauts.

- qui sont ces jeunes gens ? voulut-elle savoir.

David Duquesne est un homme très soucieux de son intimité. Nous ne pouvons pas débarquer chez lui avec une armée !

- Washington et Laura étaient des amis intimes de Dottie. Ils étaient également des amis de Dennis Pease.

Si quelqu'un mérite de venir avec nous, ce sont bien eux. De plus, ils pourraient nous être utiles. Laura est très branchée sur la sorcellerie et la magie naturelle. Et elle est médium, ce qui ne g,te rien !

- Et lui ? demanda Susan en montrant Washington de la tête.

- C'est un jeune homme qu'il est très utile d'avoir près de soi en cas d'ennuis, croyez-moi.

- Nous ferions mieux de partir, Susan. David Duquesne a dit 8 heures précises, tu as oublié ?

- Entendu, répondit Susan. Mais, Jim, dites à vos deux élèves de ne pas faire de raffut, d'accord ? David Duquesne est le maître. Je ne veux pas qu'on fasse preuve d'irrespect à son égard.

- Ne vous inquiétez pas. Laura est une jeune fille très bien élevée, et Washington fait autorité en ce qui concerne toutes les formes d'irrespect possibles et ima-ginables.

Ils se dirigèrent vers la rue et montèrent dans la voiture. Susan s'installa sur le siège du passager à l'avant, tandis que Michael partageait la banquette

arrière avec Washington et Laura. Jim effectua un demi-tour dans un gémissement de la suspension et prit la direction de Sunset.

Washington regarda Michael et lui adressa un sourire de 150 watts.

- Monsieur Rook m'a appris que vous aviez été en Spéciale II autrefois.

- Euh... oui, en effet, répondit Michael, mal à

l'aise.

- C'était quoi, votre problème ? Dyx-lexique ? Ou bien juste stupide ?

Michael ouvrit et referma la bouche, mais Washington passa son bras autour de ses épaules, le serra amicalement, et déclara :

- Je fais juste que vous taquiner, mon vieux, parce que, quoi que vous aviez à l'époque, vous ne l'avez plus maintenant. Et c'est gr,ce à monsieur Rook. Il accom-plit des miracles. Il vous dit : ´ Prends ton livre et lis. <sup>a</sup>

Ils s'engagèrent à vive allure dans Coldwater Canyon.

Les pneus lisses de la voiture de Jim couinaient à chaque virage. Arrivés presque en haut, à Hidden Valley, Susan dit à Jim de tourner à gauche, et ils suivirent un chemin privé qui sinuait entre les arbres.   cette hauteur, il faisait plus frais et il y avait du vent. Le ciel était de la couleur du cuivre terni. Des oiseaux voletaient et gazouillaient tout autour d'eux. Alors qu'ils abordaient le tout dernier tournant, ils effrayèrent un jeune daim qui bondit vers le sous-bois comme si ses pattes étaient des échasses à ressort. Ils arrivèrent finalement devant une grille en fer noire, avec un interphone placé sur le côté.

Jim appuya sur le bouton et dit :

- Susan Silverstone et des amis pour monsieur Duquesne.

Il n'y eut pas de réponse. Mais, un instant plus tard, la grille commença à s'ouvrir en vibrant. Jim regarda Susan et déclara :

- Cela me rappelle un film que j'ai vu. Personne ne sortait vivant de la propriété.

Ils remontèrent une allée qui serpentait et arrivèrent devant une vaste maison de plain-pied, entourée d'imposants sapins de Douglas. La maison était toute neuve, très géométrique, avec d'immenses baies vitrées et une véranda qui en faisait le tour. Trois voitures étaient garées dans l'allée : une Jeep métallisée, un break Volvo et une Corvette classique rouge. Les yeux de Washington s'agrandirent immédiatement.

- Mince alors, vous avez vu la Corvette ! C'est un modèle de 62, la dernière des vraies Corvette. 360 chevaux-vapeur et une injection directe Rochester ! Ce type se fait combien de fric ?

Tandis qu'ils se garaient, un homme de haute taille aux cheveux en brosse gris fer apparut sur la véranda de devant. Il tenait en laisse deux dobermans qui tiraient comme des dingues et bavaient. Il était très bronzé et avait des yeux enfoncés, comme Kris Kristofferson. Il portait une chemise rose impeccable, un pantalon infroissable gris clair, et des sandales.

- Mademoiselle Silverstone ? Je vois que vous avez amené votre entourage !

- Je suis désolée, monsieur Duquesne, dit Susan en montant les marches du perron. Mais Jim ici présent a insisté pour amener deux de ses élèves... c'étaient des amis du garçon qui s'est noyé.

Jim la suivait. Immédiatement, les deux dobermans se mirent à grogner, à baver et à tirer violemment sur leurs laisses. Leurs griffes crissaient sur les planches en chêne de la véranda, et ils avaient tellement envie de sauter sur Jim et de lui déchiqueter la gorge que David Duquesne avait le plus grand mal à les retenir.

- Ils sentent quelque chose sur vous, dit David Duquesne en s'agrippant à la rambarde pour ne pas être entraîné par les chiens à travers la véranda.

- Je pense que c'est mon chat.

- Votre chat ? fit David Duquesne, comme s'il ne parvenait pas à croire qu'un homme adulte puisse faire quelque chose d'aussi démodé que d'avoir un chat.

- Oui, j'ai un... chat. Une chatte, en fait, et très intelligente, de surcroît. Elle me tire les cartes.

- Vous feriez mieux d'entrer. Je vais remmener ces satanées bêtes dans leur chenil.

Tandis que David Duquesne s'éloignait avec les chiens, ils entrèrent et se dirigèrent vers le séjour. Sur deux côtés, on voyait les montagnes à travers des fenêtres allant du sol au plafond, et la pièce était tellement ensoleillée et lumineuse qu'ils auraient pu se trouver à l'extérieur de la maison. Le parquet était en chêne, impeccablement ciré, il y avait des petits tapis de Perse, et les meubles étaient en cuir blanc, énormes, à tel point qu'ils avaient l'impression de s'être égarés dans un épi-sode du Pays des Géants. Sur les murs, il y avait des peintures abstraites, en des tons gris et noirs, avec des taches rouges ici et là.

Ils regardaient toujours par les baies vitrées lorsque David Duquesne réapparut d'un pas alerte et leur tendit la main.

- Désolé de vous avoir fait attendre. Je suis David... vous êtes Susan, et je suppose que vous êtes Jim.

- Voici Laura et Washington, dit Jim.

- Et Michael, dit Michael, comme personne ne le présentait.

- Asseyez-vous, je vous en prie, enchaîna David.

Voulez-vous boire quelque chose ? J'ai un excellent chardonnay.

- De l'eau minérale pour moi, merci, répondit Susan. L'alcool détraque complètement mon aura.

- Euh... vous n'auriez pas une bière, par hasard ?

demanda Jim.

Une Chinoise en pyjama de soie noir qui ne souriait pas leur apporta des boissons et des pistaches. Une fois qu'ils se furent installés, David se renversa dans son fauteuil et annonça :

- Je ne donne plus de consultations personnelles désormais. Mais j'ai été très intrigué par ce que Susan m'a dit au téléphone. Si ce qu'elle a dit est exact, alors il s'agit de la première réapparition d'une manifestation urbaine extrêmement dangereuse depuis les années cinquante.

- Je présume que Susan vous a expliqué tout ce qui s'était passé jusqu'ici, dit Jim. La mort par noyade du jeune Mikey, puis Dennis Pease, et enfin Mervyn qui a failli être noyé dans sa baignoire.

- Oui, bien sûr. Elle m'a également parlé du trace-esprit qu'elle avait effectué. C'était très courageux de votre part de tenter un trace-esprit avec ce fantôme-là !

- Disons que j'étais plus ignorant que courageux, avoua Jim. Et j'ai le regret de vous apprendre qu'il y a eu un autre incident au collège ce matin. L'une de mes élèves a été prise au piège dans les douches. L'eau était bouillante, et elle a été très gravement brûlée. En fait, nous ne savons même pas si elle va s'en sortir.

- Vous avez été témoin de cet incident ?

Jim hocha la tête.

- J'ai également revu la créature.

- Et l'eau était bouillante ? Je n'ai encore jamais rencontré cela. C'est extraordinaire !

- Tout ce que j'ai besoin de savoir, c'est la chose suivante : quel est cet esprit, que veut-il au juste, et comment puis-je le neutraliser.

- Si j'ai accepté de vous recevoir, c'est uniquement parce que ce que Susan m'a décrit m'amène à penser qu'il s'agit probablement d'une légende urbaine

raris-sime mais très puissante.

- C'est quoi, une légende urbaine ? s'enquit Washington.

Michael fronça les sourcils, mais David Duquesne ne sembla pas du tout agacé.

- Je vais vous donner un exemple très connu. C'est une histoire qui a fait le tour de tous les lycées en Amérique. Un soir, une jeune fille et son petit ami par-tent se promener en voiture dans les bois. Ils tombent en panne d'essence, alors le garçon dit à la fille de rester dans la voiture pendant qu'il ira jusqu'à la grande route pour chercher un bidon d'essence. Il lui dit de verrouiller toutes les portières, ce qu'elle fait. Mais une vingtaine de minutes plus tard, elle entend quelqu'un donner des coups sur le toit de la voiture. Et puis ce type apparaît et lui sourit à travers le pare-brise. Il tient quelque chose dans sa main, et c'est la tête tranchée de son petit ami. Elle hurle et se couvre les yeux des mains.

Mais il frappe à la vitre de nouveau, et cette fois il ne montre pas simplement la tête tranchée de son petit ami. Il agite également les clés de la voiture.

- Ouais, j'ai entendu une histoire comme ça, dit Washington. Mais les coups sur le toit de la voiture, c'était les pieds du petit ami de la fille. Il était pendu à

un arbre juste au-dessus de la voiture.

- Il existe des dizaines de légendes comme celle-là, poursuit David Duquesne. Certaines sont des canulars, de toute évidence, comme l'araignée incarnat d'Amérique du Sud qui était soi-disant cachée sous les sièges de toilettes publiques, et qui mordait des femmes lorsqu'elles s'asseyaient. Ou le chien de garde d'une famille que l'on trouve en train de s'étouffer lorsque ses propriétaires rentrent à la maison. Ils l'emmènent chez le vétérinaire, et ils découvrent le doigt d'un cambrio-leur coincé dans sa gorge. Nous avons besoin d'histoires de ce genre, de même que nous avons besoin autrefois d'histoires sur des diables et des vampires.

Elles nous aident à affronter nos peurs. Elles sont une sorte de superstitions mises au go<sup>o</sup>t du jour.

- Mais il ne s'agit pas simplement de superstitions, hein ? interrompit Washington. Certaines sont forcément réelles... comme cette créature faite d'eau bouillante que nous avons vue aujourd'hui.

David Duquesne se versa un autre verre de vin blanc.

- Non, Washington, ce ne sont pas toutes des superstitions. Pour ma part, j'ai la conviction que lorsque certaines tragédies précises surviennent dans notre monde moderne, de nouveaux démons peuvent être créés, faute d'un meilleur terme. Ce ne sont pas des démons prove-nant de cultures très anciennes. Il ne s'agit pas d'Astaroth, de Belzébuth ou de Loki, ni même des démons indiens comme Coyote et Big Monster. Ce sont des démons de la civilisation américaine moderne -

des produits de nos terreurs particulières. L'Auto-Stoppeur... Mary Worth... le Garçon-Fourmi, que ses amis avaient couvert de mélasse et attaché, nu, à proximité d'un nid de fourmis rouges.

´ Dans quasiment toutes ces légendes urbaines, quelqu'un meurt et revient d'entre les morts pour se venger des personnes qui lui ont fait du mal. Vous connaissez les événements survenus à Black River Falls, dans le Wisconsin ? En 1897, il y a eu une série incroyable de meurtres et de suicides, de gens qui devenaient fous. En fait, il y en avait tellement que le journal local ne jugeait même pas utile de les signaler dans ses colonnes.

Une femme s'est noyée délibérément en plongeant sa tête dans un tonneau rempli d'eau de pluie. Des fermiers se tranchaient la gorge ou se pendaient ou se jetaient dans la rivière. Un type s'est même fait sauter la tête avec de la dynamite. Il a rempli de b,tons de dynamite un trou dans le sol, s'est penché au-dessus et a allumé les mèches. Il a dit : ´ Je pars, et le Seigneur m'accompagne. <sup>a</sup>

´ ç ce que l'on raconte - moins d'un mois avant tous ces événements - la petite ville de Black River Falls avait reçu la visite d'un cirque itinérant... des clowns, des mimes, des écuyers montant à cru, et une exhibition de

phénomènes de foire. Et ce cirque itinérant changea toute la ville à jamais. Après son départ, ceux qui avaient survécu parlèrent d'apparitions terrifiantes... des nouveau-nés décédés qui pleuraient dans la nuit ; des fous qui hurlaient dans des greniers, alors qu'il n'y avait personne ; des bossus qui couraient dans les arrière-cours. Et le jour de l'anniversaire de ce type qui s'était fait sauter la tête - chaque année, à onze heures du matin pile - ils entendaient cette explosion énorme venant de l'arrière de sa maison. Les gens disaient que l'on pouvait régler sa montre en entendant l'explosion.

- Je ne suis pas certain de comprendre ce que vous essayez de nous dire, intervint Jim.

David Duquesne se leva et alla jusqu'à la baie vitrée.

- J'essaie de vous expliquer que les légendes modernes américaines ne sont pas toutes des histoires que l'on se raconte autour d'un feu de camp, ou des canulars sur Internet. Ce qui s'est passé à Black River Falls est vrai. Il y a des photographies pour le prouver.

qui plus est, après le départ du cirque, un détective privé nommé A.P. Moran est allé là-bas pour mener une enquête, parce que l'une des habitantes se plaignait d'avoir été violée et dévalisée par l'un des propriétaires du cirque, Douglas Shade.

- Et il a réussi ?

- Oh, oui. Si on peut appeler ça ´ réussir <sup>a</sup>. Trois ans plus tard, Moran a trouvé les restes du cirque itinérant Shade & O'Bryan sur une voie ferrée oubliée depuis longtemps, tout là-haut dans les Rocheuses.

Apparemment, leur train avait été surpris et bloqué par un hiver très rude, et ils avaient décidé de se terrer là en attendant que les tempêtes de neige se calment.

Ils étaient morts de la typhoïde, pour la plupart, et ceux qui n'étaient pas morts de la typhoïde étaient morts de faim et d'hypothermie. Pour survivre, ils avaient mangé leurs chevaux, et même l'un de leurs lions, mais le froid avait finalement eu raison d'eux. quelqu'un avait planté une croix dans la

neige avec la seule inscription CARNAVAL. Ce qui était tout à fait approprié, puisque carnaval <sup>a</sup> signifie ´ fête de la chair <sup>a</sup>.

- Mais qu'est-ce que cela a à voir avec cet esprit-eau ? demanda Laura.

- Rien, à vrai dire. Rien et tout. Cette histoire montre simplement que le soi-disant surnaturel peut être tout aussi réel que vous et moi. Les membres du cirque Shade & O'Bryan avaient contracté la typhoïde durant leur séjour à Black River Falls en 1894. Ils ont poursuivi leur route jusqu'aux Rocheuses, mais ils ne sont pas allés plus loin.

- Mais vous avez dit qu'ils étaient venus à Black River Falls en 1897, fit remarquer Laura. Comment auraient-ils pu faire cela, alors qu'ils étaient tous morts trois ans plus tôt ?

- Les forains de ce nouveau cirque étaient peut-être des imposteurs, qui utilisaient le nom du premier ? suggéra Jim.

David Duquesne secoua la tête.

- J'ai des photographies du dix-neuvième siècle, les photographies authentiques de la plupart des membres du cirque, et je peux vous certifier que les forains qui sont arrivés en 1897 n'étaient pas des imposteurs. C'étaient exactement les mêmes personnes.

On peut identifier les mêmes clowns, les mêmes trapézistes, la même fille vendant de la barbe à papa.

C'étaient les mêmes personnes.

- Où voulez-vous en venir, mec ? s'enquit Washington. Peut-être qu'ils sont morts de froid, gelés, et ensuite peut-être qu'ils ont dégelé et sont revenus à la vie ?

- Impossible... même si c'était possible. La plupart des corps étaient mutilés et à moitié desséchés.

- Alors comment expliquez-vous cela ? demanda Jim. tes-vous en train de dire que les forains qui sont arrivés à Black River Falls... n'étaient pas réels?

C'étaient des fantômes ? Ou bien étaient-ils un genre d'hallucination ? Une sorte de suggestion de masse hystérique ?

- Franchement, Jim, je n'en sais rien. Mais quoi qu'ils aient été, ils ont réussi néanmoins à rendre les habitants de cette ville à moitié fous. Tout ce que j'essaie de vous expliquer, c'est que l'on sait avec certitude que des gens sont apparus longtemps après qu'ils soient censés être morts, et qu'ils ont assouvi une vengeance plutôt déplaisante.

- Vous pensez que cet esprit-eau est une personne qui est morte ?

- Tout à fait. Après le coup de téléphone de Susan, je me suis souvenu d'une manifestation très similaire qui s'était produite dans les années cinquante. J'ai consulté mes archives et j'ai trouvé les faits. Plusieurs articles avaient paru dans le Los Angeles Times, ainsi qu'un reportage dans le magazine Time. Au cours de l'été 1954, sept enfants dont les ,ges allaient de neuf à

onze ans s'étaient noyés dans le secteur de Sherman Oaks. Personne n'y avait vraiment prêté attention, jusqu'à la mort par noyade de Jo-Anne Millar. C'était la mère de Gary Millar, l'acteur qui jouait Randy dans Wagon Tram. On en a énormément parlé dans les journaux, et il y a eu une vaste enquête de la police, mais cela n'a pas empêché la mort par noyade de trois autres enfants.

Ces sept enfants faisaient partie de l'équipe de natation synchronisée de l'école élémentaire Sainte-Bernadette sur Stone Canyon Avenue. Ils étaient l'une des attractions de l'école pour la fête du 4-Juillet cette année-là. Apparemment, il y a eu un barbecue, un feu d'artifice, un bal avec orchestre, et ensuite les fillettes ont donné un spectacle aquatique.

Le lendemain matin, cependant, alors qu'il retirait les serpentins et les gobelets en carton jetés dans la piscine, le concierge de l'école a aperçu un corps qui flottait au fond. C'était Esther Jordache, ,gée de neuf ans, la plus jeune des membres de l'équipe de natation. Le coroner a conclu qu'elle avait d° couler au fond de l'eau durant le spectacle de natation synchronisée et

que, en raison de l'eau qui était brassée et des jambes des autres fillettes qui s'agitaient autour d'elle, elle n'avait pas réussi à remonter à la surface.

Sa mère ne s'était pas inquiétée lorsqu'elle n'était pas rentrée à la maison, parce qu'elle était censée dormir chez une amie. Et son amie ne s'était pas inquiétée parce que Esther était une fille plutôt timide et réservée, et elle avait supposé qu'Esther avait finalement décidé de ne pas dormir chez elle et était tout simplement rentrée à la maison.

´ Mais à peine un mois après cette mort tragique, une autre fillette de l'équipe de natation synchronisée s'est noyée, et deux autres ont suivi. Plusieurs personnes avaient été témoins de ces trois noyades, et toutes ont déclaré qu'elles avaient eu l'impression que les fillettes avaient été brusquement tirées au fond de l'eau. Elles n'avaient même pas eu le temps de se débattre. Deux témoins affirmèrent qu'ils avaient vu des bras surgir de l'eau et entraîner les fillettes au fond de l'eau, alors qu'il n'y avait personne d'autre dans la piscine.

´ Le coroner a conclu que ces témoins, en état de choc, avaient simplement imaginé ce qu'ils avaient vu.

Mais un historien très connu, Harold Bronsky, déclara alors que ces morts par noyade ressemblaient d'une manière saisissante à un incident survenu durant la Guerre de Sécession. Un jeune soldat nordiste, Stephen Andrews, s'était noyé alors qu'il traversait la rivière Mattaponi sous le feu de l'ennemi. Sept de ses camarades passaient à gué la rivière à proximité, mais aucun d'eux n'avait essayé de se porter à son secours, de peur d'être descendus par les tireurs d'élite de l'armée sudiste. Au cours des deux mois qui suivirent, cependant, chacun de ses camarades mourut par noyade.

Deux d'entre eux alors qu'ils péchaient à bord d'une barque ; un autre dans un trou d'obus inondé ; un troisième alors qu'il nageait dans un lac, et trois autres alors qu'ils traversaient Dismal Swamp à la faveur de la nuit, avec des sacs à dos remplis et des fusils. Ils s'étaient aventurés par mégarde dans une fondrière qu'ils n'avaient pas vue.

´ Dans cinq de ces cas, des témoins affirmèrent qu'ils avaient vu des mains surgir de l'eau et entraîner ces hommes vers leur mort, et dans l'un de ces

cas, un sergent de cavalerie déclara qu'il avait vu un personnage entièrement fait d'eau, de telle sorte qu'il ressemblait à du verre <sup>a</sup>. Les soldats appelèrent ce personnage Le Nageur et, durant quelque temps, nombre d'entre eux refusèrent de traverser à gué des rivières ou même de se baigner dans des cours d'eau, de peur que Le Nageur les prenne, eux aussi.

´ Toutefois, après la mort de ces sept hommes, aucun autre soldat ne connut le même sort, ce qui donna naissance à l'histoire suivante : Le Nageur avait certainement été l'esprit de Stephen Andrew, revenu de sa tombe liquide, pour se venger de ses soi-disant amis qui l'avaient laissé se noyer.

- Et vous pensez que les fillettes qui se sont noyées dans les années cinquante ont été les victimes d'Esther Jordache ? demanda Jim.

- Cela ne fait aucun doute pour moi, si ce n'est que je ne l'ai jamais dit à personne à cette époque. On m'aurait accusé d'avoir une imagination tout à fait mor-bide, et d'occasionner aux parents encore plus de chagrin que ce qu'ils avaient déjà enduré. Je gagne de l'argent en écrivant des livres sur des mythes et des légendes modernes, Jim, et tout le monde apprécie une bonne histoire de revenants. Mais personne n'a envie de croire que ces histoires sont vraies... surtout lorsque de jeunes enfants sont concernés.

- Alors qu'est-ce que vous nous dites, m'sieur ?

intervint Washington. D'après vous, Dennis, Dottie, et ce gosse, Mikey, ont été attaqués par un Nageur, eux aussi ?

- Cela semble probable. D'autant plus que Jim et toi avez vu de vos propres yeux une sorte de personnage fait d'eau. Vous pensez que c'est une jeune fille ?

- Sans aucun doute, répondit Jim. Je ne saurais l'affirmer, bien s'°r, mais elle avait probablement dix-neuf ou vingt ans.

- Dans ce cas, qui connaissez-vous de cet ,ge qui s'est récemment noyée ?

- Récemment ? Personne.

- Alors disons, il y a un an ? Deux ou trois ans ?

Plus longtemps ?

- La seule jeune fille à laquelle je pense... cela remonte à bientôt onze ans. C'était ma première année au collège de West Grove. Cela s'est passé pendant le concours de natation annuel. Après les épreuves proprement dites, il y a eu une sorte de plongeon général dans la piscine... vous savez, juste histoire de s'amuser.

Mais une jeune fille a plongé du grand plongeon et a heurté de la tête le fond de la piscine. Il y avait tellement d'élèves dans la piscine que personne ne s'est aperçu de rien. Ensuite il était trop tard. Comment s'appelait-elle, déjà ? Jane quelque Chose. Jane Tullett, je crois bien.

- ...tiez-vous présent lorsque cela est arrivé ?

demanda David Duquesne.

- Oh, bien sûr. Pratiquement tout le collège était là.

- Et elle faisait partie de votre classe ?

- C'est exact. Elle était dyslexique, et j'essayais une nouvelle technique de lecture avec elle... en couvrant l'un de ses yeux pour stabiliser sa vue. Elle faisait de gros progrès.

- Alors vous auriez pu être pour elle l'image du père, non ? quelqu'un qui était censé veiller sur elle ?

- Ma foi, uniquement dans un sens très général...

comme n'importe quel enseignant. Mais je me souviens que c'était une fille très affectueuse. Très enthousiaste en classe. Très impatiente d'apprendre.

- Je pense que vous devriez demander à Susan d'essayer de contacter Jane Tullett, pour voir si son esprit est toujours accessible, déclara David Duquesne.

Si c'est le cas, vous devriez lui demander si elle est responsable de ces morts par noyade... et si elle le reconnaît, vous devriez lui demander pourquoi elle agit ainsi.

Vous devriez tenter de découvrir si vous pouvez faire quelque chose pour qu'elle repose en paix.

- Nous pouvons essayer, bien sûr, dit Susan. Mais cela peut être extrêmement dangereux d'essayer de communiquer avec un esprit qui est décidé à se venger.

- Je ne vois pas ce que je pourrais vous suggérer d'autre, avoua David Duquesne. C'est tout aussi dangereux de laisser un esprit comme celui-ci continuer d'agir en toute impunité. Des esprits peuvent prendre goût au meurtre, comme les tueurs en série. Cela leur procure un sentiment de pouvoir... cela leur donne l'impression qu'ils ont toujours une influence dans le monde matériel. Il est impossible de savoir qui sera sa prochaine victime et quand elle s'arrêtera. Elle peut essayer de se venger sur tous ceux qui étaient présents ce jour-là.

- Seigneur ! s'exclama Jim. Il y avait des centaines de personnes !

Michael était demeuré exceptionnellement silencieux pendant que David Duquesne parlait, mais à présent il secoua énergiquement la tête et dit :

- Non. Certainement pas.

- Certainement pas quoi ?

- Je ne laisserai certainement pas Susan contacter cet esprit-eau, cette Nageuse. C'est infiniment trop risqué. Susan pourrait être blessée, ou perdre la raison, ou même être tuée. Elle n'a pas la force psychologique nécessaire pour effectuer ce genre de communication psychique. Il lui a fallu plus d'un an pour se remettre de sa dernière expérience... toute une année de cauchemars, d'hallucinations et de terreurs que personne d'autre ne pourrait simplement imaginer. C'est pourquoi la réponse est non... et tout ce que vous pourrez dire ne me fera pas changer d'avis.

David Duquesne demeura impassible.

- Si Susan ne le fait pas, alors vous devrez trouver quelqu'un d'autre qui accepte de le faire.

- Il n'y a pas un autre moyen de neutraliser cet esprit ? demanda Laura. Un genre d'exorcisme, ou un sort, quelque chose comme ça ?

- Autant que je sache, un Nageur est insensible aux sanctions habituelles qui affectent les démons du ciel et de l'enfer. Un Nageur est un phénomène purement moderne. Après la mort de Jo-Anne Millar, tous les parents des fillettes membres de l'équipe de natation synchronisée ont assisté à un service religieux et ont prié pour que l'esprit d'Esther Jordache trouve le repos éternel. Ils avaient même demandé au cardinal O'Heenan de venir pour donner une bénédiction spéciale. Pourtant, les morts par noyade ont continué.

- C'est notre seul espoir, alors... négocier ?

- Il n'existe aucun autre moyen de neutraliser un Nageur, excepté le priver d'eau jusqu'à ce qu'il perde toute son énergie, et c'est quasiment impossible. Il y a de l'eau à peu près partout - piscines, lacs, rivières, bassins d'ornement... même les appareils d'arrosage pour les pelouses et les robinets d'eau dans les maisons.

Un Nageur a besoin de moins de vingt-huit litres d'eau pour revêtir une forme matérielle... c'est ce que le corps humain déplace.

Non... la meilleure solution pour vous consiste à

contacter l'esprit de cette jeune fille et à essayer de découvrir pourquoi elle agit brusquement d'une manière aussi vindicative. Vous serez peut-être à même de la contenter au moyen d'une forme de réparation, ou même en lui présentant des excuses. Même les morts peuvent se montrer raisonnables, s'ils réalisent que vous prenez soin d'eux.

- J'ai l'impression que vous avez déjà connu ce genre de situation, fit remarquer Jim.

David Duquesne lui adressa un sourire étrange, énigmatique.

- Comme je vous l'ai dit, Jim, je suis un marchand de mythes et de légendes. Mais de même que toute autre chose dans ce monde, certains de ces mythes ne sont pas complètement mythiques, et certaines de ces légendes ne sont pas totalement légendaires.

- Néanmoins, je ne laisserai pas Susan contacter cette Nageuse, insista Michael.

- Bon, entendu. Connaissez-vous quelqu'un d'autre qui soit capable de contacter le monde des esprits avec autant de succès que Susan ? quelqu'un qui soit réceptif psychiquement, mais fort mentalement ?

- Non, je n'en connais pas, admit Michael. Mais je trouverai quelqu'un, je vous le promets. Il est hors de question que je permette à Susan de s'investir plus avant dans cette affaire. Absolument hors de question !

- Susan ? demanda Jim.

Mais Susan prit la main de Michael et ne répondit pas.

- Très bien, dit Jim. Personne ne peut forcer quelqu'un à faire quoi que ce soit. Mais Dottie est en soins intensifs, et les vies de dizaines de personnes sont peut-

être menacées, alors si nous devons trouver un autre médium pour contacter La Nageuse, nous ferions bien de nous magner le cul !

Washington le regarda, les yeux écarquillés.

- Nous ferions bien d'agir, se reprit Jim.

Alors qu'il les raccompagnait, David Duquesne posa sa main sur l'épaule de Jim et dit :

- Je vous souhaite bonne chance, Jim. Vous en aurez besoin. Il est heureux que seulement quelques personnes découvrent un jour ce qui se passe vraiment dans ce monde qui est le nôtre.

- Dites-moi ce qui vous est arrivé, lui dit Jim.

quelque chose vous a certainement amené à vous intéresser à ce domaine particulier.

- Oh, c'était il y a très longtemps... j'étais encore un gosse. ǃ cette époque, nous vivions en Pennsylvanie, à proximité d'une voie ferrée. Lorsque nous allions à

l'école le matin, mon frère et moi pouvions aller en vélo jusqu'au passage à niveau le plus proche, ou bien nous pouvions emprunter cette canalisation d'écoulement qui passait sous le remblai de la voie ferrée. Le tunnel était sombre et très humide. Un endroit vraiment sinistre, surtout en hiver. On devait se courber en deux pour le traverser, mais cela nous évitait un trajet de presque deux kilomètres.

- Jim ? Vous venez ? demanda Michael impatientement. Susan a froid.

- J'arrive tout de suite !

- Je ne vous retiens pas, dit David Duquesne. Nous pourrons peut-être parler une autre fois.

- Non, non... dites-moi ce qui s'est passé dans le tunnel.

- Les gosses de la région racontaient que, des années auparavant, un homme était devenu fou à lier et avait tué sa femme et leurs trois jeunes enfants. Il les avait éventrés, mis en pièces, avec un crochet à écorcher. Le shérif organisa des groupes de recherches, mais l'homme s'était caché dans le tunnel sous la voie ferrée. Tous ceux qui entrèrent dans ce tunnel lors des recherches furent mis en pièces. Les chiens, les adjoints du shérif, et j'en passe. Il les démembrait littéralement et mangeait leur foie, cru. ǃ côté de ce type, Hannibal Lecter fait figure de joyeux drille !

ǃls ne le trouvèrent jamais, et à ce que l'on racon-tait, il avait vécu tant bien que mal dans les bois pendant des années... mais de temps en temps, lorsqu'il avait faim, il retournait dans le tunnel et se tenait là à

l'aff°t, attendant que quelqu'un emprunte le tunnel en guise de raccourci. Frank Butler le Dingue, c'est comme ça qu'on l'appelait.

David Duquesne demeura silencieux un moment.

Ses yeux étaient tellement étrécis qu'il donnait presque l'impression d'être aveugle.

- que s'est-il passé ? demanda Jim.

- C'était en février. J'avais la rougeole et j'étais resté à la maison. Mon frère Philip alla à l'école tout seul. quatre heures arrivèrent, puis cinq heures, puis six heures. Ma mère appela l'école pour savoir si Philip était resté plus tard afin d'assister au cours d'art drama-tique. Le principal lui dit que Philip n'était pas venu à

l'école de toute la journée... naturellement, ils avaient pensé que Philip était malade, lui aussi.

Cela prit trois jours aux groupes de recherches pour le trouver... ou du moins ce qui en restait. Ils trouvèrent son vélo dans le tunnel, et tous ses livres scolaires étaient déchirés, couverts de sang et éparpillés dans le sous-bois. Son corps... ma foi, on ne me l'a pas dit alors, mais j'ai lu plus tard les articles dans les journaux. Il avait été littéralement mis en lambeaux. Ils n'ont jamais retrouvé ses pieds. Vous imaginez un peu ?

Ils ont fouillé le secteur sur plus de quatre kilomètres à

la ronde et ils n'ont jamais retrouvé les pieds de Philip.

- Est-ce qu'on a découvert qui avait fait ça ?

David Duquesne secoua la tête.

- Peut-être était-ce Frank Butler le Dingue... peut-

être était-ce un maniaque se faisant passer pour lui.

Mais vous comprenez à présent pourquoi je m'intéresse à ce point aux légendes urbaines. Des choses se produisent dans nos métropoles et dans nos villes qui échappent à toute explication rationnelle. Mais cela ne signifie pas qu'elles ne se produisent pas, et cela ne signifie pas que des personnes innocentes ne sont pas tuées ou grièvement blessées.

ˆ Vous devez absolument trouver La Nageuse, Jim.

Susan a raison, ce sera très dangereux. Mais quelle est l'alternative ? que d'autres élèves de votre classe soient ébouillantés ? que d'autres amis à vous soient noyés dans leur baignoire ?

Elle assouvira sa vengeance sur vous, Jim, cela ne fait aucun doute, ainsi que sur d'autres personnes qui étaient présentes lorsqu'elle s'est noyée. Et quelle est la forme de vengeance la plus cruelle ? Ce n'est pas en noyant Jennie, ou vous, mais en noyant les gens auxquels vous tenez le plus. Elle ne s'arrêtera pas, Jim, je peux vous l'affirmer. Elle s'arrêtera seulement lorsque vous aurez perdu tous ceux que vous aimez.

- Jim ! appela Michael.

- J'arrive ! répondit Jim. (Il prit la main de David Duquesne et la serra.) Vous m'avez été d'un grand secours, David. D'après la façon dont Susan avait parlé

de vous, j'avais eu l'impression que vous seriez du genre... euh... distant.

- Oh, je peux être distant. Je peux être très distant, particulièrement avec tous les barjos et les agités du bocal qui essaient de me joindre. Si jamais j'entends encore une seule histoire d'enlèvement par des aliens, je me retire dans un monastère ! Mais lorsque Susan m'a téléphoné et m'a dit pour La Nageuse, j'ai su que vous aviez un sérieux problème... et on n'a pas le droit de se montrer distant lorsque des gens sont en danger de mort.

Jim descendit les marches et monta dans sa voiture.

Tandis qu'ils partaient, il tourna la tête et aperçut David Duquesne se tenant droit et raide sur la véranda, tel le commandant d'un paquebot en train de

sombrer. Jim éprouva une vive sympathie à son égard. Exactement comme Jim, il était entré en contact avec les démons de ce monde, pour se retrouver investi d'une effrayante responsabilité... une responsabilité à laquelle il ne pouvait se soustraire, malgré la terreur infinie que cela lui occasionnait.

Lorsqu'il regagna son immeuble, Jim était anéanti. Il sentit dans le couloir une odeur irritante d'ail, d'oi-gnons et de sauce de soja. La porte de l'appartement de Mervyn était entrouverte... comme il passait devant, Mervy apparut brusquement. Il portait un kimono en soie turquoise et ses cheveux étaient ramenés sur le sommet de sa tête en un chignon style japonais. Il avait blanchi ses joues rebondies avec de la poudre de riz, et à l'aide d'un crayon à sourcils noir il s'était maquillé

les yeux pour qu'ils semblent bridés.

- Jim ! Je vous attendais !

- Salut, Mervyn. Vous faites très geisha.

- Gay, oui. Mais pour le sha<sup>a</sup>, j'en suis moins s<sup>°</sup>r. Vous rentrez tard. Je commençais à m'inquiéter.

- Nous avons eu un accident au collège aujourd'hui. L'une de mes élèves a été ébouillantée dans les douches. Elle est en soins intensifs, à l'hôpital des Sœurs de la Miséricorde. Ensuite j'ai été retenu par une autre affaire.

- Vous n'avez pas oublié, j'espère ?

- Excusez-moi, oublié quoi ?

- que je préparais à votre intention un dîner d'adieu spécial sur un thème japonais.

- Oh, oui, bien s<sup>°</sup>r !

Mervyn l'avait invité à dîner des semaines auparavant, mais avec son déménagement en cours, la perspective de perdre Karen, et par-dessus tout, "La Nageuse", cela lui était complètement sorti de l'esprit.

- Accordez-moi deux minutes, le temps de me changer, et je suis à vous.
- ...coutez... si ce dîner ne vous dit rien, je ne serai pas f,ché.
- Bien s°r que si ! Regardez tout le mal que vous vous êtes donné !
- N'oubliez pas de m'apporter la liste des exigences alimentaires de TD, d'accord ? Ainsi que le plat de Sa Majesté.
- Sans problème ! Je vous donnerai aussi le numéro de téléphone du vétérinaire. Au cas o° il lui faudrait un vermifuge ou un truc aussi dégo°tant que ça.
- Jim, je vous ai préparé un merveilleux repas ethnique, galettes de riz, saké chaud, beignets de légumes et musique koto. Ne commencez pas à parler de vermifuge !
- Mervyn... vous n'étiez vraiment pas obligé de faire tout ça.

Il était presque content que sa visite chez David Duquesne l'ait contraint à décliner l'invitation à dîner de Karen. Mervyn aurait été affreusement peiné s'il n'était pas venu.

Mervyn agita une main potelée.

- Ne soyez pas ridicule. Nous sommes amis depuis combien de temps maintenant ? Si je ne peux pas vous offrir un modeste sayonara, o° va le monde, bonté

divine !

Jim serra sa main.

- Vous avez raison. Et je suis très sensible à votre geste. Laissez-moi juste un moment, le temps de faire un brin de toilette.
- Vous pouvez utiliser ma salle de bains si vous voulez. Il y a sur le mur un merveilleux poster de Jim Morrison, avec ce pantalon en cuir si moulant.

- Merci, mais, euh... j'utiliserai la mienne. Personnellement, je n'ai jamais été un fan des Doors.

Jim alla dans son appartement et s'aspergea la figure d'eau glacée six ou sept fois. Il mit une chemise propre et se mit du déodorant Contradiction. Il examina son visage dans le miroir pendant un moment et trouva qu'il avait l'air hagard. Il n'était pas dans son assiette.

Depuis qu'il était sorti de l'hôpital quand il avait neuf ans, et avait vu des morts aller et venir dans les rues, il avait compris qu'il ne pourrait jamais échapper à son expérience de mort rapprochée. La mort avait touché

son épaule, chat, tu y es, et elle lui faisait comprendre qu'elle serait toujours à proximité.

Tibbles Deux vint vers lui et frotta sa tête contre sa jambe en ronronnant bruyamment.

- Oh, TD, l,che-moi un peu les bretelles ! ȝ partir de demain, tu vas vivre avec Mervyn. Ne commence pas à te montrer affectueuse maintenant. Tu sais parfaitement que tu me hais.

TD courut à petits bonds vers le séjour. Elle sauta sur la table basse et poussa avec son museau le jeu de cartes Grimaud.

- Allons, TD, je n'ai pas envie que tu me tires les cartes !

TD poussa les cartes à nouveau, mais Jim dit :

- Laisse tomber, TD. que savent les chats ? C'est juste une charade, hein ? Tout ce que tu veux, c'est de l'attention. Je vais te donner à un chanteur de charme travesti, d'accord ? Mais c'est un type formidable, et il s'occupera de toi bien mieux que moi. Alors oublie les cartes. C'est là que nous nous séparons, toi et moi.

Néanmoins, TD donna de petites tapes sur le jeu de cartes avec sa patte, plusieurs fois, jusqu'à ce qu'elles tombent de la table basse et s'éparpillent sur le tapis.

Puis elle sauta de la table basse et sortit avec son museau le trois de trèfle. L'Espoir. La carte représentait une femme près de l'océan.

- Ma foi, c'est la carte la plus optimiste que tu aies jamais tirée. L'espoir, hein ?

TD le considéra de ses yeux d'un jaune maléfique.

Puis elle poussa avec son museau une autre carte, le neuf de pique. La carte numéro 44, la Mort, avec son suaire gris, tre en lambeaux.

- Merci de me remonter le moral ! L'espoir et la mort. Je me sens déjà beaucoup mieux.

TD se dressa lentement sur ses pattes arrière. Il n'avait encore jamais vu un chat faire ça. Elle se tenait en équilibre au milieu de la pièce, ses oreilles étaient aplaties contre son crâne, et ses yeux étaient tellement étrécis qu'elle ressemblait plus à un serpent qu'à un chat. Comme elle se dressait complètement, Jim entendit brusquement un fracas dans la cuisine.

- Bon sang !

Il se précipita dans la cuisine et vit que les deux robinets étaient ouverts en grand. L'eau jaillissait dans l'évier et éclaboussait l'égouttoir. Il ferma les robinets et retourna dans le séjour, tout en s'essuyant le devant de sa chemise avec un torchon. TD était toujours dressée sur ses pattes arrière, et elle le regardait fixement.

- Comment cela s'est-il produit ? demanda-t-il vivement. C'est toi qui as fait ça ?

TD retomba lentement sur ses pattes, sans le quitter de ses petits yeux réduits à des fentes.

- Tu me mets en garde, hein ? C'est une mise en garde !

Mais TD resta où elle était, l'observant, immobile, et il comprit que, en fin de compte, la décision de traquer La Nageuse n'appartenait qu'à lui seul.

Il se présenta chez Mervyn avec une bouteille glacée de mousseux, cuvée Napa, qu'il avait gardée pour sa dernière soirée avec Karen. La bouteille lui avait co°té

seulement 12 dollars 98, mais Mervyn battit des cils et s'exclama :

- Du Champagne, pour moi ? (Il déboucha la bouteille avec la plus douce des expirations, tel un spécialiste.) Vous savez comment les sommeliers français appellent ce bruit, lorsqu'ils débouchent une bouteille de Champagne ? Un pet d'ange.

- Vous avez des ressources cachées, Mervyn.

- Je sais, et j'ai essayé tellement de régimes !

Ils s'assirent en tailleur sur le parquet dans le séjour, et Mervyn apporta de petits bols laqués contenant des racines de lotus braisées, de la salade de thon avec un assaisonnement de p,te de soja, des morceaux crous-tillants de poulet frit, et des poivrons verts. La pièce était éclairée par des lanternes en papier, et Mervyn avait mis un CD de musique ongaku traditionnelle. Une musique douce, plaintive, presque hypnotique. Ils burent des tasses de saké chaud et, au bout d'un moment, Jim commença à se sentir plus détendu qu'il ne l'avait été

depuis dimanche matin, juste avant que Jennie lui téléphone.

- Je dois l'avouer, Mervyn, je me régale !

- Ah, vous me manquerez, mon cher Jim, lorsque vous serez parti. Vous êtes l'une des rares personnes qui me traitent tel que je suis réellement, et non tel que je semble être.

- C'est tout aussi bien, je suppose. Pour le moment, vous ressemblez à une production à petit budget du Mikado, o~ vous jouez tous les rôles !

- Reprenez du takenoko kimpira. J'adore Gilbert et Sullivan. Nous ne sommes pas timides ; nous sommes parfaitement éveillés, la lune et moi ! <sup>a</sup>

Mais vous me parliez de ce David Duquesne. Il me semble avoir entendu parler de lui. Il ne passait pas à la télévision ?

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

- C'est exact. Il avait une émission, Les Mystères modernes. Un genre de X-Files, seulement c'était vrai.

- Oh oui, je crois me rappeler. Les draps ensanglantés qui s'animent, c'était lui, hein ? Berk ! Cela m'a donné des cauchemars pendant des semaines !

- En effet. Il dit que nous devons trouver un médium haut de gamme et tenter d'affronter cette Nageuse face à

face.

- Je croyais que vous aviez déjà un médium. Cette Susan Silversocks, ou quel que soit son nom.

- Son garde du corps ne veut pas qu'elle s'occupe de cette affaire. J'ai l'impression qu'elle a eu une expérience très flippante il n'y a pas très longtemps, en contactant quelque esprit malveillant, et qu'elle ne s'en est pas encore remise tout à fait.

- Vous n'aimez pas les racines de lotus ? On dit qu'elles font des miracles pour votre vie sexuelle. Ou pour votre bronchite. Je ne sais plus. Vous devriez consulter mon ami Gabriel Dragonard - il s'appelle Rooney, en réalité - mais c'est un médium de première ! Il fait passer une annonce toutes les semaines dans le Hollywood Reporter... ´ Parlez à vos chers disparus <sup>a</sup>. Waouh !

- Il est vraiment bon ? Je ne voudrais pas paraître grossier, mais nous ne pouvons pas prendre le risque de nous adresser à un amateur pour ce travail. Il pourrait être blessé, ou même pire.

- Oh, non, Gabriel est merveilleux ! Un jour, il a communiqué avec James Dean. Dean avait emprunté

l'exemplaire d'un scénario à un type, et c'était le seul exemplaire que celui-ci avait. Après la mort de Dean, personne n'arrivait à mettre la main sur ce scénario. Mais Gabriel a parlé à James Dean et a appris qu'il l'avait oublié

par mégarde dans les toilettes pour hommes du Beverly Wilshire... et on l'a trouvé à l'endroit indiqué.

C'est une histoire tout à fait authentique, vous savez !

- Oû puis-je contacter votre ami ?

- Je vais l'appeler moi-même, si vous voulez.

Disons qu'il a tendance à... eh bien, il pousse le bouchon un peu loin quand il a affaire au vulgum pecus. En fait, c'est ce que les gens attendent. La musique d'am-biance lugubre à souhait. L'encens. Vous ne voulez rien de tout ça, hein ?

- Non, à moins que ce soit vraiment utile.

- Je ne le pense pas. Cela fait partie du spectacle, c'est tout... et Gabriel a le sens de la mise en scène.

Mais il assure, croyez-moi !

- Je l'espère. Cette affaire pourrait être très dangereuse.

Mervyn suçà la sauce de soja sur ses doigts et prit son portable. Il pianota le numéro de Gabriel Dragonard et attendit pendant que le téléphone sonnait.

- Si vous entendiez son téléphone ! Il joue Danny Boy. Gabriel a un go°t de merde ! En fait, contrairement à moi, il n'a pas de go°t du tout.

- Finalement, il dit :

- Gabriel ? Comment vas-tu ? C'est Mervyn ! Oui, je sais, je sais, mais j'étais très pris. Non, pas comme ça, espèce de petit effronté ! ...coute, Gabriel... un très bon ami à moi a besoin de communiquer avec un esprit.

Pas l'un de ses aÔeux. Une jeune fille qui lui cause des ennuis. Oui, il connaît son nom. Oui, il peut probablement te trouver une photo. Mais ce pourrait être dangereux. Cette fille est un esprit très vindicatif. Je sais. Les femmes sont toutes les mêmes, pas vrai ?

Il posa sa main sur le micro et dit à Jim :

- Il aimerait vous parler personnellement, si vous êtes d'accord.

Jim prit le téléphone.

- Ici Jim Rook, monsieur Dragonard... J'espère que ce n'est pas trop vous demander.

Gabriel Dragonard avait un accent nettement irlandais.

- Cela dépend de ce que vous voulez que je fasse.

Et de toute façon - même si vous êtes un ami de Mervyn - j'ai bien peur de ne pas pouvoir le faire gratis. Même un médium doit payer son loyer.

- Sans problème ! Je suis s<sup>û</sup>r que nous trouverons une sorte d'arrangement. J'ai besoin que vous contac-tiez l'esprit d'une jeune fille qui est morte il y a une dizaine d'années. Elle s'est noyée accidentellement.

- quelle sorte d'ennuis vous cause-t-elle ?

- Des ennuis très graves. Elle a déjà noyé un jeune garçon de neuf ans et l'un de mes élèves. Elle a également essayé de noyer Mervyn.

Gabriel demeura silencieux un moment. Il réfléchissait profondément, de toute évidence.

- C'est une affaire très sérieuse, dites-moi ! Vous ne me demandez pas de tailler une petite bavette avec votre défunt papy !

- Non, en effet. Je reconnais que ce sera probablement dangereux. Mais si je ne parviens pas à entrer en contact avec elle, elle va noyer d'autres personnes, cela ne fait aucun doute !

- Ma foi, je prends toujours plaisir à relever un défi.

La plupart des esprits que l'on me demande de contacter sont des personnes ,gées, de vieux cro°tons ennuyeux qui ont envie de parler uniquement de

golf. Je n'ai pas eu à m'occuper d'un esprit vraiment mal embouché, depuis qu'on a eu recours à mes services pour exorciser une maison à Malibu.

- Vous avez pratiqué un exorcisme ?

- Oh, oui ! Cela fera bientôt trois ans. Le prêtre local avait refusé de s'en charger. Il disait que la possession par des esprits maléfiques était une absurdité.

Vous vous rendez compte... un prêtre qui ne croit pas aux esprits maléfiques ! Cet esprit était une domestique mexicaine que son employeur ,gé de 55 ans avait mise enceinte, et elle s'était pendue dans la cage d'escalier.

La malheureuse n'avait que 17 ans. Mais chaque fois que son employeur essayait de dormir dans la maison, il avait l'impression d'être étranglé par une corde. Personnellement, je trouve qu'il ne l'avait pas volé, mais ce n'était que justice de donner la paix éternelle à cette jeune fille. Elle n'était pas commode du tout, et très vindicative. Elle a bien failli m'étrangler, moi aussi.

Mais si vous connaissez votre boulot, vous êtes à même de limiter les risques. Il faut faire comprendre aux esprits que les vivants continuent de se souvenir d'eux et continuent de les aimer. C'est la perte de leur corps matériel qui les exaspère le plus. Ils se sentent inutiles et désespérés. Vous devez leur redonner espoir, et ensuite vous devez leur donner la mort.

Jim songea aux cartes du jeu de Grimaud que TD lui avait montrées avec son musée. L'Espoir, et la Mort.

- Vous accepteriez d'organiser une séance de spiritisme ? demanda-t-il.

- En fait, je n'appelle pas cela une séance de spiritisme, répondit Gabriel d'un ton un brin méprisant.

J'appelle cela une consultation transmigratoire <sup>a</sup>.

- Je vois. Euh, vous seriez d'accord pour en organiser une ?

- Je le pense. ȝ condition de prendre certaines précautions élémentaires.

- Lesquelles ?

- Pour des raisons évidentes, nous ne devons pas organiser cette consultation dans un endroit proche de l'eau, et vous me donnerez 250 dollars en liquide tout de suite et 250 dollars plus tard si je parviens à contacter l'esprit. Est-ce que cela vous convient ? C'est moins que la moitié de mon tarif habituel.

- Entendu, accepta Jim.

Il devrait attendre un peu plus longtemps pour s'acheter une nouvelle raquette de tennis, mais cette affaire était bien plus urgente.

- quand pourriez-vous me recevoir ?

- Demain soir, vers les 9 heures ? Le neuf est un chiffre très favorable pour les esprits. Trois fois trois.

Deux fois trois font six. Trois six font six-six-six.

- Vous ne pouvez pas le faire ce soir ? En principe, je dois prendre l'avion demain pour me rendre à

Washington.

- Désolé, mais je suis complètement pris ce soir.

Six dames de Pasadena. ȷ vous de voir. Mais j'ai l'impression que vous avez sur les bras un problème très sérieux. Plus tôt vous apaiserez cet esprit, mieux ce sera pour tout le monde !

- Bon, d'accord. 9 heures demain soir. Donnez-moi votre adresse.

Il prit note de l'adresse de Gabriel à Santa Monica, puis il raccrocha. Mervyn haussa un sourcil finement dessiné au crayon et demanda :

- Est-ce que tout va bien ?

- Bien s°r. Mais ce dîner ne sera pas un dîner d'adieu, tout compte fait. Je vais être obligé de reculer mon départ prévu pour demain.

- Oh ! Tibbles sera ravie, non ?

Jim se frotta les yeux avec lassitude.

- Dites-moi, Mervyn... vous n'avez jamais eu le sentiment d'être maudit ?

Ce soir-là, il faisait encore une chaleur étouffante lorsqu'ils se garèrent devant la maison de plain-pied de Gabriel Dragonard située dans la partie la plus chère de Lincoln Boulevard. Laura portait un débardeur rosé très ajusté et une minijupe blanche, et Washington était affublé de lunettes de soleil enveloppantes aux verres-miroir teintés en jaune, ce qui lui donnait un air indici-blement cool.

La maison ressemblait à une illustration pour un conte des frères Grimm - fenêtres aux vitres plombées, toit de tuiles rouge vif, et bougainvillées grimpant tout autour de la véranda. La pelouse était d'un vert quasi vénéneux et donnait l'impression d'avoir été

taillée avec des ciseaux à ongles.

Il n'y avait pas le moindre souffle de vent, et des mouettes décrivaient lourdement des cercles dans le ciel, comme si elles volaient dans du sirop d'érable. Jim n'avait pas téléphoné à Susan pour lui dire ce qu'il avait l'intention de faire. Il avait le sentiment qu'elle serait furieuse en apprenant qu'il avait consulté un autre médium - même si cela pouvait être dangereux pour elle d'essayer de communiquer avec La Nageuse, et même si Michael s'était opposé catégoriquement à ce qu'elle le fasse. Après tout, c'était elle qui avait trouvé

Jim, et non l'inverse, et elle avait certainement éprouvé le besoin de l'aider dès l'instant où ils s'étaient rencontrés.

- Mince alors ! C'est la Méchante Sorcière de l'Ouest qui habite ici ! fit remarquer Washington, tandis qu'ils descendaient de la voiture.

Sur la porte d'entrée, il y avait un heurtoir en bronze orné du visage d'une jeune femme aux traits sereins.

Elle portait un capuchon, et ses yeux étaient fermés comme si elle dormait, ou était morte. Pour quelque raison, Jim la trouva très inquiétante. Il abattit le heurtoir, et ils entendirent un carillon long et compliqué.

- Vous voyez ce que votre copain voulait dire en parlant du go<sup>o</sup>t douteux de ce type ? ajouta Washington en gloussant.

Plus d'une minute s'écoula avant que l'on n'ouvre la porte, et un homme mince et portant des lunettes apparut. Il avait une épaisse crinière de cheveux gris brous-sailleux et une barbe de trois jours aux poils blancs, de telle sorte qu'il ressemblait davantage à un spécimen d'animal sauvage qu'à un homme. Il portait une chemise vert émeraude avec un gilet en toile couleur sable, un pantalon assorti froissé, des chaussettes vert émeraude, et des sandales.

- Jim Rook, je présume ?

- C'est exact. Ravi de vous connaître. Et voici Laura et Washington.

- Entrez, entrez. Vous avez, euh, apporté l'essen-tiel ?

Jim tendit à Gabriel Dragonard une enveloppe blanche.

- J'ai également apporté une photographie de Jane Tullett.

- Parfait, dit Gabriel. (Il tint la photographie à bout de bras et la scruta d'un regard de presbyte.) Je n'ai pas mis les lunettes qu'il fallait, comme d'habitude. Si vous voulez bien me suivre.

Il les précéda dans un vestibule au sol carrelé et aux murs blanchis à la chaux, puis ils entrèrent dans un vaste séjour, également carrelé, mais peint entièrement en blanc, avec des meubles blancs recouverts de toile de jute et des lis blancs dans de grands vases blancs.

À l'une des extrémités de la pièce, il y avait une grande table ronde, également blanche, et des chaises blanches avec des coussins blancs.

- C'est foutrement blanc ici, déclara Washington.

Il se promena dans la pièce d'un air appréciateur et alla jusqu'à la grande porte-fenêtre tout au fond, laquelle donnait sur un patio rempli de pots de fleurs en terre cuite. Plus loin, il y avait une piscine.

Gabriel consulta sa montre.

- Il est bientôt neuf heures. Nous devrions commencer le plus tôt possible. Je ne vais pas essayer de matérialiser l'esprit lui-même... je ne pense pas que ce soit nécessaire pour le moment. Je vais simplement tenter de communiquer avec elle en utilisant un petit truc chinois appelé ' la fumée qui parle ' <sup>a</sup>. Néanmoins, j'ai pris la précaution de verrouiller la porte-fenêtre donnant sur l'arrière-cour, juste au cas où l'esprit de cette jeune fille déciderait de nous rendre une petite visite. Nous ne tenons pas du tout à ce qu'elle ait accès à l'eau dans la piscine. J'ai également verrouillé les portes de la cuisine et de la salle de bains.

- Les esprits peuvent passer à travers les portes, non ? fit Laura.

- Bien sûr. Mais nous devons nous préoccuper de cet esprit uniquement lorsqu'il revêt une forme matérielle. Les esprits peuvent passer à travers des portes et des murs, mais une créature constituée de plusieurs litres d'eau en est incapable. D'accord, je suis probablement trop prudent, mais on ne sait jamais ce qui peut se passer avec ces présences vindicatives. Certains esprits sont sacrement pervers !

Il fit le tour de la table et tira une chaise pour chacun d'eux. Puis il s'assit à son tour et posa ses mains à plat sur la surface blanche et brillante de la table.

- Cette pièce est entièrement blanche afin de n'offrir aux esprits aucun recoin sombre où se dissimuler. Le blanc est également un symbole de pureté spirituelle et de vérité. Les esprits peuvent être d'incroyables menteurs, vous ne pouvez pas savoir ! Et le pire, c'est qu'ils se mentent à eux-mêmes. Ils s'abusent eux-mêmes en croyant que, sans la négligence d'autres personnes, ils seraient toujours en vie. Comme la plupart des gens, ils ont énormément de mal à accepter la responsabilité de leur propre

infortune. C'est toujours de la faute de quelqu'un d'autre s'ils sont morts, et forcément quelqu'un d'autre doit en supporter les conséquences.

Il ouvrit un tiroir peu profond sous la table et en sortit une feuille de papier blanc et une soucoupe en céramique blanche.   l'aide d'une grosse paire de ciseaux, il découpa en deux la feuille de papier, et inscrivit à

l'encre violette le nom Jane Tullett sur l'un des morceaux. Il plia le morceau de papier en une pyramide tri-

angulaire et le plaça précautionneusement au milieu de la soucoupe.

- Trois côtés, chacun comportant trois angles. Trois fois trois font neuf.

Washington adressa à Jim un regard déconcerté, mais Jim porta le bout de son index à ses lèvres pour lui recommander de ne pas parler.

Gabriel prit une allumette dans une boîte blanche, et la craqua. Il la tint levée un moment, et la flamme se refl ta dans les verres de ses lunettes. Puis il déclara :

- Ceci est le feu qui va libérer ton nom, Jane Tullett. Ceci est le message qui va te ramener vers nous.

Il approcha l'allumette de la pyramide en papier, et celle-ci s'enflamma immédiatement. Bientôt, elle disparaissait en un petit tas de cendres blanches friables.

Une petite bouffée de fumée s'éleva au-dessus de la table, où elle flotta en s'enroulant et en formant des volutes.

- Je demande à Jane Tullett de venir, dit Gabriel. Je demande à Jane Tullett de sortir des ombres. Je veux voir son visage et entendre sa voix.

Laura se mordillait la lèvre et semblait inquiète, mais Jim se rendait compte que Washington était totalement sceptique. Il secouait lentement la tête d'un côté et de l'autre, comme s'il n'arrivait pas à croire qu'il ait accepté de venir ici pour assister à toutes ces conneries.

- Je demande à Jane Tullett de quitter le monde des ténèbres et de s'avancer vers la lumière. Je te l'ordonne, Jane Tullett. Tu es morte, et tu dois répondre de tes actes de vengeance devant les vivants. Tu dois me parler, parce que je te l'ordonne.

La voix de Gabriel devint plus douce et plus calme.

Bientôt, elle ressemblait à un froissement de papier de soie. En même temps, la traînée de fumée au-dessus de la table commença à se lover en un nœud compliqué.

Elle s'enroulait et se défaisait, dessinait des formes étranges qui se modifiaient constamment.

- Est-ce que tu m'entends, Jane Tullett ? chuchota Gabriel. Tu n'as aucun endroit où te dissimuler. Tu t'es noyée dans la piscine et l'eau ne te relâchera jamais, à

moins que tu ne me laisses t'aider.

À présent Gabriel parlait si doucement que Jim n'en-tendait pas ce qu'il disait, seulement le claquement de ses lèvres de temps en temps. Laura et Washington se penchaient en avant pour essayer de distinguer ses paroles. Mais, brusquement, dans un rugissement assourdissant - et de la salive vola de sa bouche - il vociféra :

- Ouvre les portes de la mort, Jane Tullett ! Et approche afin que nous puissions te voir !

Washington sursauta violemment et plaqua une main sur son cœur.

- Merde, j'ai failli avoir une crise cardiaque !

Mais, sous leurs yeux, la traînée de fumée prit peu à

peu la forme du visage d'une jeune fille... un visage qui rappela à Jim celui sur le heurtoir en bronze, endormi ou mort. Ses yeux étaient fermés et ses cheveux voletaient autour de son front comme si elle était exposée à

un grand vent.

Jim regardait le visage avec incrédulité. C'était Jane Tullett, sans aucun doute. Il la reconnut avec un tres-saillement de surprise tout à fait désagréable, comme s'il avait touché par mégarde un fil électrique dénudé.

Elle avait exactement le même air qu'elle avait eu le matin où on l'avait sortie de la piscine du collège de West Grove, les yeux fermés et ses lèvres légèrement entrouvertes. L'entraîneur de l'équipe de natation lui avait brisé le sternum en tentant de la ranimer... Jim avait oublié ce détail, mais il se rappelait à présent la façon dont son sternum avait craqué, aussi nettement que si cela venait de se produire.

Gabriel regarda Jim et demanda :

- Est-ce la Jane Tullett que vous recherchez ?

Jim déglutit et acquiesça de la tête. Laura regardait fixement la tête faite de fumée, une main plaquée sur sa bouche. Washington secouait la tête à nouveau, mais ce n'était plus par dérision.

- Jane Tullett, pour quelle raison ne trouves-tu pas le repos ? demanda Gabriel. Pourquoi essaies-tu de faire du mal aux gens qui ont tenté de te sauver ?

La tête faite de fumée ne répondit pas. Elle virevoltait et frémissait au gré d'un vent qu'aucune des personnes vivantes dans la pièce ne sentait.

- Jane, dit Jim d'une voix rauque. C'est Jim Rook.

Tu te souviens de moi ? J'étais ton professeur en Spéciale II.

La tête ouvrit ses lèvres un peu plus, comme si elle voulait dire quelque chose, mais aucun son ne sortit.

- Jane... tu as noyé le petit garçon de Jennie Bauer.

Tu as noyé Dennis Pease. Tu as presque réussi à noyer mon ami Mervyn. Je ne comprends pas pourquoi tu veux nous faire du mal à ce point. Nous

avons fait tout ce que nous pouvions pour essayer de te ranimer ce jour-là. Ta mort était un accident, crois-moi. Personne ne t'a pleurée autant que tes amis à West Grove, et ils continuent de te pleurer, encore aujourd'hui. Nous t'aimions, Jane, et nous t'aimons toujours.

La tête bougea et se désagrégea en partie. Cela donna l'impression que le visage de Jane fondait.

- Jane ! fit Gabriel d'un ton brusque. Tu m'écoutes, Jane ? Je t'ordonne de nous répondre ! Si tu ne nous aides pas, j'exorciserai ton esprit même si cela me prend le restant de ma vie, je le jure devant Dieu !

La tête prit une forme un peu plus précise. ǀ présent, Jim distinguait clairement le contour du visage ovale de Jane, et son long nez droit.

- ... peux pas..., exhala-t-elle.

Sa voix n'était guère plus forte qu'un rideau de tulle agité contre une fenêtre par une légère brise en été.

- Je ne peux pas ? répéta Gabriel avec vigueur. Je ne peux pas quoi ? Je ne peux pas t'exorciser ? Je vais foutrement essayer, crois-moi !

- peux pas trouver le repos... jamais...

- C'est justement ce qui te trompe. Tu peux trouver le repos éternel. Ton existence mortelle est terminée, Jane... elle a pris fin voilà dix ans, lorsque tu t'es noyée. Tout ce que tu dois faire maintenant, c'est dormir, et rêver, pour toujours.

- ... peux pas dormir..., dit doucement la voix brouillée.

- Tu le peux, Jane. Oublie la vie que tu as connue avant de te noyer. Ce n'est plus qu'un souvenir à présent. Tout est terminé, pour toujours. Tu ne peux pas continuer de te venger sur tes amis, ou sur Jim et les gens qui lui sont chers. Ils n'étaient pas responsables de ce qui t'est arrivé. Tout est terminé, Jane, tu dois l'accepter !

- Je vois pas ça, dit Washington. Je vois pas ça et j'entends pas ça, bordel de merde !

- Chut ! lui dit Laura en prenant sa main. Cette fille est tellement triste.

- ... tous doivent payer... dit la voix. ... chacun d'eux... ils doivent tous payer...

- Mais pourquoi maintenant, Jane ? lui demanda Jim. Pourquoi doivent-ils tous payer maintenant ?

La fumée commença à osciller de nouveau. Les mains de Gabriel tremblaient violemment, et il était clair qu'il devait utiliser toute son énergie afin de garder l'image intacte.

- Je ne pourrai pas continuer très longtemps encore, dit-il. C'est peut-être une jeune fille, mais elle me résiste avec une force incroyable !

- Jane, écoute-moi ! s'obstina Jim. Il faut que je sache pour quelle raison tu noies tous ces gens ! Il faut que je sache ce que tu veux ! Dis-moi seulement ce que tu cherches !

La tête fuligineuse ne répondit pas pendant dix secondes interminables. Puis elle donna l'impression de se tourner vers Jim, et d'ouvrir les yeux. Jim se rejeta en arrière sur sa chaise, sérieusement effrayé pour la première fois, depuis que cette confrontation avait commencé. Les yeux de Jane n'étaient que des cavités sombres, pourtant ils lui donnaient une expression de méchanceté terrifiante.

- que s'est-il passé dans la piscine ce jour-là ? lui demanda-t-elle, et sa voix donna à Jim une sensation de fourmillement dans le dos, comme au passage d'une araignée velue. Ne me demande pas ce que je cherche.

Demande-toi ce que tu devrais chercher. que s'est-il vraiment passé dans la piscine ce jour-là ?

- Tu as plongé, Jane. Tu as heurté de la tête le fond de la piscine. Il y avait trop de gens dans la piscine, et personne ne s'est aperçu de rien. C'est tout.

C'est tragique, mais c'était un accident.

Sans dire autre chose, la tête fuligineuse se désagrégea peu à peu et la fumée dériva à travers la pièce. En l'espace de quelques secondes, elle avait complètement disparu. Gabriel ôta ses lunettes d'une main tremblante.

- C'est sans aucun doute la confrontation transmigatoire la plus difficile que j'aie jamais effectuée de toute ma vie, et comment !

- ¿ votre avis, demanda Laura à Jim, que voulait-elle dire lorsqu'elle vous a demandé ce qui s'était vraiment passé dans la piscine ce jour-là ?

- Je n'en sais rien, répondit Jim. Personnellement, je ne me rappelle pas avoir vu quoi que ce soit d'anormal, et le coroner a conclu à une mort accidentelle.

Gabriel se leva, sortit de sa poche un mouchoir crasseux, et se moucha bruyamment.

- Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, les esprits sont très forts pour s'abuser eux-mêmes sur les circonstances de leur mort... surtout s'ils ont été victimes de leur propre inattention. Les victimes d'accidents de la route sont les pires. Ce n'était pas de ma faute !

L'autre type ne regardait pas où il allait ! <sup>a</sup>

- qu'est-ce qu'on fait maintenant, monsieur Rook ?

demanda Washington. Apparemment, La Nageuse va continuer de noyer des gens, hein ?

- Oui, tout à fait. Je pense que nous devrions essayer de trouver s'il s'est passé quelque chose d'inhabituel le jour où Jane s'est noyée, mais je ne vois pas très bien comment nous pouvons nous y prendre.

- Vous n'allez pas à Washington, monsieur Rook ?

demanda Laura.

- Je peux retarder mon départ de deux jours. Mais je dois absolument prendre mes fonctions au ministère de l'...ducation lundi matin, à huit heures précises.

- Je boirais volontiers quelque chose, dit Gabriel.

Et vous ?

- Pour moi, un Coke light, si c'est possible, dit Laura.

- Une bière ne serait pas de refus, dit Jim.

À cette seconde, cependant, Jim entendit un bruit tout à fait étrange. Le bruit d'un mouvement impétueux, sourd et violent, comme si un ouragan avait brusquement surgi de nulle part. Toute la maison commença à vibrer, et un grand vase contenant des lis blancs tomba d'un guéridon et se brisa en morceaux.

- Un tremblement de terre ? dit Gabriel en fronçant les sourcils.

- Cela ne ressemble pas à un tremblement de terre, répondit Jim.

- J'espère que ce n'est pas un glissement de terrain, intervint Washington.

- Un glissement de terrain ? Nous n'avons pas eu de pluie depuis bientôt deux mois.

Jim regarda par la porte-fenêtre vers le jardin. À présent il faisait presque nuit, mais il distinguait les yuccas qui s'agitaient violemment, tels des danseurs frénétiques, et une volée de feuilles desséchées fut projetée contre la vitre. Alors qu'il s'approchait de la porte-fenêtre en s'abritant les yeux de la main, il réalisa brusquement que ce bruit de course impétueuse n'était pas le vent, et qu'il ne s'agissait pas d'un tremblement de terre.

Il y avait quelque chose de luisant et de sombre dans le jardin. quelque chose d'énorme. Toute l'eau contenue dans la piscine se soulevait en une immense lame de fond. Elle déferla à travers le patio dans leur direction, des milliers de litres d'eau bouillonnante, à la vitesse d'un transatlantique. Jim n'eut pas le temps de crier un avertissement intelligible. L'énorme

vague heurta la porte-fenêtre avec une force dévastatrice, la fit exploser en un million de fragments scintillants, et arracha le chambranle.

L'eau houleuse et écumante s'engouffra dans le séjour. Elle balaya la pièce d'une extrémité à l'autre, entraîna et fit tomber Jim, renversa la table et les chaises. Juste au moment de couler, Jim aperçut Laura, paniquée et les yeux écarquillés, mais il ne vit pas Washington ni Gabriel. Un instant plus tard, il était sous la surface de l'eau, violemment emporté, roulant sur le tapis et se cognant contre une table basse. Il entendait des cris déformés et des échos sonores, et il vit des gerbes d'étincelles alors que l'eau atteignait des prises électriques et provoquait un court-circuit.

Il fut entraîné d'un bout du séjour à l'autre, et quasiment jusqu'au vestibule. Il parvint à saisir la partie supérieure du chambranle de la porte et à s'y agripper.

À ce moment, Laura passa près de lui. Elle suffoquait, se démenait et haletait. Il réussit à l'attraper par la bretelle de son débardeur et à la tirer derrière la porte, où le courant était moins fort.

- Où est Washington ? cria-t-il.

- Je ne sais pas ! Je ne sais pas ! que s'est-il passé ? D'où vient toute cette eau ?

- De la piscine ! Accroche-toi ! Ne te laisse pas entraîner sous l'eau !

L'eau dans le séjour faisait presque trois mètres de profondeur. Elle bouillonnait et formait de violents remous. En levant la main, Jim pouvait toucher le plafond, et l'eau ne montrait aucun signe qu'elle se retirait.

- Reste ici ! Il faut que je trouve Washington !

- Ne me laissez pas, je vous en prie !

- Je le dois !

Jim prit une énorme inspiration et plongea sous l'eau. Du fait des remous impétueux, les objets ne pesaient quasiment rien : chaises, lampes, livres,

bibelots. Il aperçut une forme sombre à l'autre bout de la pièce et il nagea dans cette direction. L'eau le poussait continuellement sur le côté et l'entraînait violemment vers les murs.

Il parvint à nager jusqu'à un canapé renversé et à

grimper dessus, se propulsant vers le plafond afin de respirer. Au-dessus de la surface, le vacarme dans le séjour était terrifiant. Apparemment, d'autres vagues arrivaient de la piscine et s'engouffraient par la porte-fenêtre fracassée. Jim aspira une goulée d'air et plongea sous l'eau de nouveau.

Tout d'abord, il n'aperçut Washington nulle part, et il se demanda avec inquiétude si le courant ne l'avait pas entraîné autour de la pièce. Puis il vit une jambe qui lançait des ruades derrière l'énorme téléviseur à écran géant, qui avait été emporté et projeté dans l'angle du séjour. Il nagea dans cette direction, poussa le téléviseur de côté, et trouva Washington. Le fil du téléviseur était enroulé autour de sa cheville, et il se démenait pour se dégager. Jim essaya de dérouler le fil, mais celui-ci était serré si fort que ses doigts ne trouvaient pas la moindre prise, et il était incapable de le desserrer.

Washington s'agrippait éperdument à ses manches. Des bulles d'air s'échappaient de sa bouche et Jim l'entendit pousser un cri assourdi de désespoir. Il tira sur le fil plusieurs fois, mais il ne parvenait toujours pas à le dégager.

Il ôta de force les mains de Washington de ses manches et se propulsa sur le côté en frappant du pied le mur pour se donner plus d'élan. Il vit que Washington le regardait fixement, les yeux grands ouverts sous l'effet de la panique, mais il ne pouvait rien faire d'autre pour le moment. Il nagea vers le côté de la pièce où il avait aperçu la table ronde de Gabriel renversée, quelques instants auparavant. Elle était toujours là, retournée sur le côté. Il chercha à t,tons tout autour jusqu'à ce qu'il trouve le tiroir, et il l'ouvrit avec difficulté.

Des feuilles de papier furent emportées par les remous, ainsi que des stylos et des enveloppes. Mais Jim aperçut le reflet, semblable à un poisson, des ciseaux de Gabriel, et c'était tout ce qu'il voulait. Il les saisit, les laissa

échapper, les saisit à nouveau, puis il revint vers Washington en trébuchant et en nageant, luttant contre un courant qui le meurtrissait encore plus violemment que précédemment.

La tête de Washington était rejetée en arrière, mais ses yeux étaient toujours ouverts et une fine traînée de bulles d'air continuait de s'échapper de sa bouche. Jim plaça la pointe des ciseaux sous le fil du téléviseur et le sectionna en trois coups rapides. Puis il dégagea Washington de derrière le téléviseur et le tira vers la porte-fenêtre fracassée, il se déplaçait sur le sol avec la lente démarche dansante d'un scaphandrier, il savait qu'il n'aurait pas la force de remonter Washington vers la surface, il pouvait seulement prier pour que l'eau qui s'engouffrait par la porte-fenêtre commence à diminuer.

Il atteignit la porte-fenêtre. Il avançait péniblement sur le tapis détrempé et des éclats de verre, tout en traînant le corps inerte de Washington derrière lui. Il ne restait presque plus d'air dans ses poumons et il avait l'impression que ses tympans étaient sur le point d'éclater. Puis, dans un dernier effort, il franchit la porte-fenêtre en trébuchant et se retrouva, debout, dans le patio. L'eau lui arrivait seulement à hauteur du genou.

Il sortit de l'eau la tête de Washington, qu'il parvint à

tirer vers le côté du patio en le maintenant au-dessus de la surface. Les bras et les jambes de Washington traînaient mollement. Le séjour derrière lui était rempli d'une écume furieuse, semblable au sillage d'un navire.

À présent, la piscine s'était presque entièrement vidée, et l'eau continuait de jaillir vers le haut depuis la piscine et de déferler à travers le patio, comme si elle était impatiente de remplir complètement le séjour jusqu'au plafond.

Jim mit Washington en position de sécurité et entreprit de lui masser la poitrine. quelques secondes plus tard, Washington eut brusquement des haut-le-cœur et vomit deux litres d'eau.

- Washington ? Tu m'entends ? lui cria Jim.

- J'vous entends, m'sieur, répondit Washington en toussant. J'vous reçois cinq sur cinq !

- Tu n'as rien ? Il faut que je sorte Laura de là.

- Allez la chercher, m'sieur. «a baigne pour moi !

- Tu en es s°r ?

- Mais faites gaffe ! quelqu'un a enroulé et noué le fil du téléviseur autour de ma cheville. quelqu'un l'a fait exprès.

- Tu as vu qui c'était ?

- J'ai vu personne. Je l'ai seulement senti. Il y avait quelqu'un dans l'eau avec moi, mais j'ai pas vu qui c'était !

- Bon, remets-toi de tes émotions, d'accord ?

Jim pataugea dans l'eau et se dirigea vers la porte-fenêtre du séjour. Il se tint immobile un moment et contempla le tourbillon sombre et écumant devant lui.

Ce tourbillon semblait défier toutes les forces de la nature, mais... et s'il y avait des forces de la nature infiniment plus grandes que celles que nous comprenons ?

Il remplit d'air ses poumons, puis il plongea sans la moindre hésitation vers la muraille d'eau qui occupait l'espace o~ il y avait eu la porte-fenêtre. Il eut l'impression d'être heurté par un canon à eau. Il fut aussitôt renversé et projeté contre l'angle d'une grande vitrine, à

l'intérieur de laquelle des bibelots en morceaux et des couverts en argent s'entrechoquaient dans l'eau.

Il se meurtrit la hanche, mais parvint à nager maladroitement et à remonter vers le haut, jusqu'à ce qu'il atteigne l'intervalle entre la surface de l'eau et le plafond. Il restait moins de trente centimètres de poche d'air, et il était si près du plafond qu'il fut à même de s'accrocher au lustre pour se maintenir à

flot. Deux ampoules du lustre étaient toujours allumées, et elles lui fournirent suffisamment de lumière pour voir Laura à l'autre bout de la pièce. Elle avait réussi à maintenir sa prise sur la partie supérieure de la porte. Il lui fit des signes de la main et cria :

- Laura ! Tu crois que tu peux nager jusqu'ici ?

- Je ne sais pas ! Je peux essayer !

- Est-ce que tu as vu Gabriel ?

Elle secoua la tête.

- Il me semble que je l'ai entendu crier, mais je ne sais pas où il est !

- Okay... commence à nager vers moi ! Fais attention au courant, il t'entraîne dans toutes les directions !

Laura hésita un instant, puis elle lâcha sa prise sur la porte et s'élança. Elle fut immédiatement emportée vers le côté gauche du séjour. Elle cria et battit l'eau avec ses bras pour ne pas couler.

- Ne panique pas ! Tout va bien ! Continue de nager vers moi !

- Je n'y arrive pas, je vais blllggghhhbbbllee ! Je n'y arrive pas !

- Tu peux y arriver ! ...coute, Washington est sain et sauf ! Nous allons te sortir de là, toi aussi !

Laura se stabilisa un moment en appuyant sa main sur le mur. Puis elle cria :

- Bon, je viens ! Je vais y arriver, pas de problème !

Elle plongea de nouveau dans les remous. Cette fois, elle parvint à nager vers Jim en se servant du courant pour l'aider, au lieu d'essayer de lui résister. Elle était emportée vers lui si rapidement qu'il ne savait pas s'il serait capable de la saisir au passage, et lorsqu'il tendit la main pour attraper

son bras, il sentit le lustre faire une embardée dans son autre main. Il saisit le poignet de Laura, mais sa main glissa, et il parvint seulement à

agripper ses doigts.

- Tu es tirée d'affaire ! la rassura-t-il. Il ne nous reste plus qu'à plonger et à nager vers la porte-fenêtre pour sortir !

- Je ne comprends pas !

- Il n'y a pas d'eau dans le jardin... uniquement dans la maison !

Elle ne saisissait toujours pas ce qu'il disait, mais cela n'avait aucune importance. Ils devaient sortir du séjour tout de suite, avant que l'eau ne monte encore plus haut. Ils se préoccuperaient plus tard des impossibilités scientifiques.

Jim serra la main de Laura aussi fort qu'il le pouvait.

- Prête ? lui demanda-t-il. Respire à fond !

Mais avant qu'ils puissent plonger, l'eau explosa entre eux, et une tête grisâtre creva la surface. Ses yeux étaient exorbités, et de l'eau se déversait de sa bouche, comme une fontaine dans un jardin public.

Laura poussa un hurlement et lâcha la main de Jim.

Les remous l'emportèrent aussitôt et la projetèrent contre le mur opposé. La tête grisâtre fixa Jim durant un moment abominable, gargouilla, puis disparut sous l'eau à nouveau.

- Gabriel ! cria Jim.

Il tendit une main sous l'eau pour essayer de l'attraper, mais Gabriel avait coulé.

- Accroche-toi ! lança-t-il à Laura. Je vais plonger et essayer de voir ce qui est arrivé à Gabriel !

- Ne me laissez pas à nouveau ! glapit Laura. L'eau continue de monter !

- Tiens bon ! Il faut absolument que je plonge !

Jim ne croyait pas possible que Gabriel respire encore : il était resté sous l'eau bien trop longtemps.

Mais la façon dont il avait brusquement disparu sous la surface l'amenait à penser qu'il avait été entraîné par autre chose que par le courant. Il devait s'en assurer ; il fallait qu'il sache. Au bout du compte, il était le seul qui était à même d'empêcher que les personnes proches de lui soient noyées les unes après les autres, et c'était une trop grande responsabilité pour qu'il puisse s'y soustraire.

Il n'avait qu'une seule envie : empoigner Laura, nager et sortir de cette pièce au plus vite. Il haÛssait la perspective d'être un martyr. Mais il ne pouvait rien faire d'autre.

Il l,cha le lustre et plongea. Il ne restait plus qu'une seule ampoule électrique encore allumée, et à présent il faisait beaucoup plus sombre sous l'eau. qui plus est, les remous l'avaient remplie de milliers de fragments de papier détrempé, et il avait presque l'impression de nager à travers une tempête de neige.

Il toucha Gabriel avant de le voir : les doigts froids et inertes du médium effleurèrent sa joue comme les pinces d'un crabe, et il ne put s'empêcher de laisser échapper un petit rot de bulles d'air. Gabriel était mort, noyé, cela ne faisait aucun doute. Il regardait fixement Jim tandis qu'il pivotait sur lui-même et virevoltait au milieu des flocons de papier, et ses yeux étaient complètement éteints.

Jim regarda vivement à droite et à gauche. Il s'était peut-être trompé, et Gabriel avait coulé aussi rapidement parce que son estomac était rempli d'eau, tout simplement. Puis il aperçut au même moment une forme sombre, à seulement trois ou quatre mètres de lui. Elle décrivait des cercles sous la pression du courant. Il vit deux jambes qui scintillaient, et des cheveux qui ondoyaient.

Il avait besoin de respirer, mais il fit un dernier effort et nagea frénétiquement à travers la pièce. Cependant, lorsqu'il atteignit le mur opposé, il n'y avait personne.

Il se tourna de tous côtés, nageant à la chien pour se stabiliser.

Non... si La Nageuse était ici, elle ne se montrait pas. Il devait foutre le camp et s'assurer que Laura était saine et sauve. Il s'occuperait de La Nageuse une autre fois.

Il commença à remonter vers la surface, mais il sentit alors quelque chose effleurer ses chevilles puis les saisir avec force. Pas quelque chose... quelqu'un. Il agita ses jambes et tenta de se dégager, mais il sentit deux mains aux doigts vigoureux le tirer à nouveau vers le fond de l'eau.

Il leva les yeux. ½ moins d'un mètre au-dessus de lui, il apercevait la dernière ampoule électrique encore allumée. Elle dodelinait dans l'eau tumultueuse. Il essaya à nouveau de se dégager, mais il était tiré vers le bas bien trop fort. Il baissa les yeux, et, à travers les tourbillons de papier, il aperçut le visage liquide et luisant de Jane Tullett, son visage transparent, ses cheveux qui ondoyaient, et ses yeux sombres. Elle le regardait avec une expression de haine intense. Elle était en train de le noyer, c'était ce qu'elle voulait.

Durant une fraction de seconde, il pensa : Si elle me prend, elle laissera peut-être en paix mes élèves et mes amis.

Mais il savait qu'il ne pouvait pas accepter d'être noyé sans réagir. Indépendamment du fait que son instinct de survie le poussait à réagir, quelle garantie avait-il que La Nageuse considérerait que sa mort était une vengeance suffisante ?

Les mains de La Nageuse l'chèrent ses chevilles et remontèrent le long de ses jambes, saisirent ses genoux, puis ses cuisses. Bien qu'elle fût totalement transparente, elle était incroyablement forte, et malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à se dégager de son étreinte.

Elle lui donnait une sensation étrange - elle était aussi glissante que si tout son corps avait été enduit d'huile

- si bien que lorsqu'il essayait de repousser ses mains, il ne trouva aucune prise.

Merde, pensa-t-il, elle va vraiment me noyer. Je vais vraiment mourir, dans le salon inondé de quelqu'un, et personne ne le croira jamais. Il pensa à Karen, vêtue de noir, assistant à ses obsèques.

Il se contorsionna et pivota sur lui-même, en s'appuyant sur les mains et les genoux. La Nageuse se glissa rapidement derrière lui et referma ses mains sur sa gorge. Elle ne serrait pas assez fort pour l'étrangler, mais la pression exercée sur sa pomme d'Adam lui faisait sentir qu'il avait désespérément besoin de respirer.

Avec toutes les forces qu'il fut à même de rassembler, il entreprit de s'avancer en rampant sur le sol du séjour. La Nageuse flottait au-dessus de lui et ses mains lui serraient toujours la gorge. Il ne savait pas s'il était capable de traverser entièrement la pièce, mais au moins il devait essayer. La Nageuse voulut le retenir, mais il continua de se traîner et d'avancer. Ses poumons étaient endoloris par le manque d'oxygène, mais il refusait de respirer. Il progressait lentement, enfonçait ses doigts dans le tapis détrempé pour avoir une prise, saisissait le côté de l'un des canapés, ou bien agrippait les pieds de la table ronde renversée.

Alors qu'il approchait de l'extrémité de la pièce, La Nageuse essaya de l'étrangler encore plus fort, et il sentit sa vue se voiler dans une brume écarlate. Mais il atteignit la porte-fenêtre fracassée, où l'eau continuait de s'engouffrer, et il se traîna sur le verre brisé.

Des dizaines de minuscules éclats de verre s'enfoncèrent dans ses mains et dans ses genoux, et l'eau écumante se teinta de rose tandis qu'il saignait.

La Nageuse lui serra la gorge en une dernière et terrifiante pression. Durant un moment, il fut persuadé qu'il n'arriverait à rien. Puis il sentit sous ses genoux le rebord dur du chambranle de la porte-fenêtre, et il bascula en avant vers le patio, où le niveau de l'eau s'était réduit à

quelques centimètres, La Nageuse culbuta avec lui.

Elle desserra sa prise immédiatement et il sentit de l'eau lui couler abondamment dans le dos, tandis qu'elle perdait sa forme matérielle. Il s'affaissa sur le côté et leva les yeux. Elle était accroupie près de lui -

du moins son esprit, cet esprit scintillant et immatériel que lui seul pouvait voir.

- «a suffit, croassa-t-il à son adresse. Arrête de noyer des gens !

Mais la haine sur le visage de La Nageuse n'avait pas diminué. Elle le regarda avec ses yeux sombres un moment encore, puis elle se mit debout et se dirigea vers l'obscurité. Le seul signe de son départ fut la façon dont ses pieds invisibles produisaient de rapides éclaboussures dans l'eau.

- Monsieur Rook ! appela Washington. Vous n'êtes pas blessé, monsieur Rook ? Où est Laura ?

Washington s'approcha et s'agenouilla à côté de lui.

- Où est Laura, monsieur Rook ? que s'est-il passé ?

Jim n'eut pas l'opportunité de répondre. Comme l'esprit de La Nageuse disparaissait, toute l'eau de la piscine à l'intérieur du séjour ressortit par la porte-fenêtre aussi impétueusement et violemment qu'elle s'y était engouffrée. Jim et Washington furent emportés à

travers le patio, en même temps que des chaises longues, des parasols, des canapés, des tables basses et des livres. Ils furent projetés dans la piscine à moitié

vide tandis que des milliers de litres d'eau se déversaient sur leurs têtes. L'eau écumait et bouillonnait, bientôt elle fut entièrement couverte de mousse, et Jim commença à croire que ce torrent ne se terminerait jamais.

Il entendit un cri venant de la maison, puis Laura fut emportée par l'eau à travers la porte-fenêtre, à travers le patio, et projetée dans la piscine, telle une poupée désarticulée. Elle disparut sous l'eau un moment, mais

Washington se dirigea immédiatement vers elle, bais-sant la tête à cause de l'eau qui continuait de s'abattre sur eux. Il l'aida à se relever, puis tous les trois progressèrent lentement vers le petit bain de la piscine tandis que l'eau se déversait avec fracas autour d'eux, pareille à la pire tempête de pluie de toute l'histoire de l'humanité.

Le lieutenant Harris fît halte au milieu du séjour ruisselant d'eau et dit :

- Ceci... (il leva la main et fit de petits gestes sac-cadés, comme s'il était un évêque donnant sa bénédiction) ... ceci n'est pas normal.

- Non, fit Jim.

Un médecin légiste au cr,ne chauve et au visage sérieux les rejoignit, tout en retirant ses gants en latex.

- Cette affaire est foutrement bizarre. Je n'ai jamais vu un truc pareil !

- La cause de la mort, approximativement ?

demanda le lieutenant Harris.

- Il n'y a rien d'approximatif dans le cas présent.

Asphyxie due à la noyade.

Le lieutenant se déplaça d'un pas exagérément mesuré, et ses chaussures chuintèrent sur le tapis détrempé. Le séjour empestait tellement le chlore que les yeux de toutes les personnes présentes larmoyaient.

- Des signes d'un acte criminel ?

- Des meurtrissures sur les deux chevilles et les muscles du mollet gauche, compatibles avec le fait d'être tiré ou traîné violemment.

- Je vois. Tiré ou traîné par qui... ou par quoi ?

- Une jeune femme, dirais-je, à en juger par les marques laissées par les doigts.

Le lieutenant Harris se frotta la nuque.

- Je ne pige pas ! Comment quelqu'un peut-il se noyer dans son salon ?

- Regardez autour de vous, lieutenant. Il y a eu probablement des milliers de litres d'eau dans cette pièce.

¿ en juger par les traces laissées sur les murs, l'eau est arrivée à dix ou quinze centimètres du plafond.

- Alors comment cela s'est-il produit ? demanda le lieutenant Harris à Jim. Comment des milliers de litres d'eau sont-ils sortis de la piscine pour se déverser dans le séjour ? Il me semble avoir appris au lycée que l'eau ne coule jamais vers le haut !

- Elle peut le faire, dans des circonstances exceptionnelles. Vous pouvez avoir un effet de siphon, comme lorsque vous aspirez de l'essence dans le réservoir d'une automobile. Ou bien une crue subite. Ou encore un important phénomène sismique, lequel provoque un tsunami, un raz de marée.

- Il n'y a pas eu de séismes cette nuit, monsieur Rook... pas à ma connaissance. Pas de barrages rompus, pas de canalisations éclatées, et il n'a pas plu.

Jim haussa les épaules.

- Dieu seul sait ce qui s'est passé ! Tout ce que je sais, c'est que l'eau est sortie de la piscine et a inondé le séjour.

- Vous savez quoi ? dit le lieutenant Harris. Chaque fois que nous nous rencontrons, vous et moi, et je pense que cela se produit plus souvent que prévu, il vient toujours de se passer quelque chose d'anormal. quelque chose d'effrayant. quelque chose qui défie l'ordre naturel des choses.

- Nous sommes à Los Angeles, lieutenant, déclara Jim. La ville tout entière défie l'ordre naturel des choses.

Jim reconduisit Washington et Laura chez eux. Avant de laisser Laura descendre de la voiture, il lui dit :

- ...coute, Laura. Je pense qu'il serait préférable que tu laisses tomber tout ça. Je ne peux pas prendre le risque qu'il t'arrive quelque chose.

- Mais je veux vous aider, monsieur Rook. Et je veux aider tous les élèves de la Spéciale II. Et si je laisse tomber maintenant et que quelqu'un d'autre meurt noyé ? qu'est-ce que j'éprouverai, à votre avis ?

- Laura, je suis responsable de toi. Et ce serait irresponsable de ma part de t'exposer à ce genre de danger. Nous aurions pu mourir noyés tous les trois dans ce salon... et à quoi cela aurait-il servi ?

- Je regrette, monsieur Rook, répondit Laura. Je suis décidée à continuer, et vous ne pouvez pas m'en empêcher, même si je dois agir seule. J'ai plusieurs hypothèses concernant cette créature-eau, et je désire consulter certains de mes ouvrages de magie pour voir si j'ai raison.

Jim était épuisé, ses vêtements étaient encore humides, et il n'avait pas envie de se lancer dans une longue discussion. Il ouvrit la portière de Laura et dit :

- D'accord... tu consultes tes ouvrages de magie et tu me téléphones demain. Pas trop tôt !

Tandis qu'il raccompagnait Washington, il lui demanda :

- Et toi, tu as une théorie sur ce qui s'est passé cette nuit?

- Je sais pas trop, m'sieur. C'était totalement irréel.

Mais j'ai eu l'impression que l'eau était bien plus que simplement de l'eau, si vous voyez ce que je veux dire.

On aurait dit que l'eau avait l'intention de nous avoir !

- C'est intéressant. J'ai eu la même impression. Ce n'était pas uniquement La Nageuse... on aurait dit que c'était l'eau elle-même qui voulait se venger sur

nous.

Il se gara devant l'immeuble de Washington. Deux filles très mignonnes en tenues fluo étaient assises sur le muret près de l'entrée et balançaient leurs jambes.

- Hé, Washington ! Tu viens au Ice Club tout à

l'heure ? lancèrent-elles à l'unisson.

Washington descendit de la voiture.

- Je vous appelle demain matin, monsieur Rook. Et pas question de me mettre sur la touche ! J'ai envie de trouver cette chieuse tout autant que vous.

Jim acquiesça d'un geste las de la main et partit.

Lorsqu'il regagna son appartement, TD fonça immédiatement dans la cuisine et se mit à miauler, réclamant de la nourriture et du lait, mais Jim alla d'abord au frigo et prit une bière. Il fit sauter l'opercule et avala une énorme gorgée qui fit gonfler ses joues.

- Les maîtres passent avant les animaux domestiques, dit-il à TD, après une autre gorgée qui lui fit venir les larmes aux yeux. Cela s'appelle la hiérarchie des espèces.

Il alla dans la chambre et ôta sa chemise et son pantalon humides. Sa veste en toile était tellement chiffonnée qu'il la suspendit à la patère au dos de la porte de la salle de bains, dans l'espoir que la vapeur sortant de la douche en ferait disparaître quelques plis.

Après avoir mis un T-shirt et un jean propres, il retourna dans le séjour et mit la télévision. Il arriva juste à temps pour regarder la fin d'un reportage sur ce qui s'était passé dans la maison de Gabriel Dragonard.

La police est toujours intriguée par l'énorme vague d'eau qui a apparemment inondé la demeure du médium et a causé la mort de celui-ci. Trois rescapés de cet incident ont déclaré qu'ils avaient de la chance d'être

encore en vie, mais ils ont été incapables de donner la moindre explication sur ce déchaînement soudain de milliers de litres d'eau qui a fait voler en éclats toutes les lois connues de la physique. ¿ présent venons-en à... <sup>a</sup>

Il mettait de la p,tée pour chats dans le plat de TD

lorsque la sonnette de l'entrée retentit. Tenant dans ses mains une cuillère et la boîte de p,tée pour chats à

moitié vide, il alla jusqu'à la porte et regarda par l'úilleton. C'était Susan Silverstone et Michael. Ún instant ! <sup>a</sup> dit-il, et il leur ouvrit. Susan entra en trombe, le visage argenté, ses cheveux noirs ramenés sur le sommet de sa tête en une natte compliquée. Elle était vêtue d'une longue robe noire au décolleté vertigineux, et cinq croix en argent assorties étaient passées à son cou au bout de cinq chaînettes également en argent.

Michael entra sur ses talons. Il était coiffé d'un vieux chapeau en coton qui le faisait ressembler à la fois à un bébé et à un retraité. Et apparemment, il était suffisamment de mauvaise humeur pour deux.

- Je suis désolée, dit Susan. Je n'avais pas l'intention d'interrompre votre dîner.

Jim baissa les yeux vers la boîte de p,tée pour chats.

- Oh... non, non, pas du tout. J'avais presque terminé, de toute façon. Entrez, entrez !

- Nous venons de regarder les informations, déclara Susan.

C'était plus une question qu'une constatation.

- Oui... nous venons de regarder les informations, répéta Michael.

- Nous vous avons vus, ajouta Susan d'un ton accu-sateur. Vous et vos deux élèves. Vous avez tenu une séance de spiritisme, n'est-ce pas ?

- En effet, et elle s'est très mal terminée. Nous avons eu de la chance de ne pas mourir noyés, nous aussi.

- Vous réalisez à quel point c'était irresponsable ?

- Je ne pense pas que nous avions beaucoup le choix. Vous ne vouliez pas contacter La Nageuse, d'accord ? En fait, Michael vous l'avait formellement interdit, exact ?

- Voyons, Jim, intervint Michael. Est-ce que je n'avais pas dit que je ferais tout mon possible pour trouver un autre médium ?

- Bien sûr, tu l'avais dit. Mais est-ce que tu as trouvé un autre médium ?

Michael parut sur la défensive.

- Euh !... non, pas encore.

- Non, tu n'en as pas trouvé, et je pense que tu n'essaieras même pas d'en trouver. Et merde, réfléchis un peu, Michael ! Nous devons absolument traquer cette Nageuse. La situation est critique. Les élèves de ma classe sont en danger de mort, sans parler de toutes les personnes qui essaient de m'aider. qui plus est, je ne veux pas que Gabriel Dragonard soit mort noyé pour rien, tout comme Mikey et Dennis. Et je ne veux pas non plus que Dottie ait enduré toutes ces souffrances pour rien !

- ...coutez, il y a infiniment plus de choses dans cette affaire que vous ne pouvez le comprendre, répliqua Michael.

- Oui, je pense que tu as raison. Et c'est pourquoi je fais foutrement de mon mieux pour découvrir de quoi il s'agit au juste.

Michael était manifestement très agité. Il n'arrêtait pas de tirer sur le lobe de ses oreilles et de se passer les mains dans les cheveux.

- J'ai dit à Susan qu'elle ne devait pas essayer de contacter La Nageuse parce que je tiens énormément à

elle, et je ne voulais pas qu'il lui arrive quelque chose.

Bon Dieu, Jim, nous n'avons pas affaire à un ou deux esprits vindicatifs en ce moment, nous nous mêlons des forces élémentaires du monde millénaire

!

- Les quoi du quoi ?

- ...coutez, Jim, la dernière fois que Susan a tenté de faire une chose similaire, cela l'a quasiment démolie, physiquement et mentalement. Elle a failli mourir...

pourtant elle est l'un des médiums les plus solides que j'aie jamais connus. Comme je vous l'ai déjà dit, il m'a fallu plus d'une année pour l'aider à se rétablir, et elle est toujours très vulnérable. Je ne veux pas que cette expérience se reproduise.

- Si tu trouves un autre médium, cela ne se reproduira pas !

- Précisément ! Tout médium qui tente d'affronter ces forces court exactement le même danger... même s'il est de premier ordre. Regardez ce qui est arrivé à

Gabriel Dragonard. Bon Dieu, si j'avais su ce que vous aviez l'intention de faire, je vous en aurais empêché !

- Gabriel savait que cette séance comportait des risques.

- Il savait qu'il risquait de mourir noyé dans sa propre maison ? Je ne le pense pas. Personne ne comprend vraiment ces forces à l'heure actuelle. Nous ne possédons pas les connaissances techniques ni la force psychologique nécessaires pour les contrôler. Et de surcroît, elles évoluent constamment d'un jour à

l'autre, c'est pourquoi nous ne savons jamais à quoi nous attendre.

- Je vois, fit Jim. Ainsi, lorsque tu m'as promis que tu allais chercher un autre médium, tu voulais simplement gagner du temps. Tu essayais uniquement de m'empêcher de persuader Susan de le faire.

- D'accord, oui, je le reconnais. Je vous aurais peut-être permis de continuer avant que nous parlions à

David Duquesne. Mais lorsque nous sommes allés le voir, j'ai commencé à comprendre vraiment à quoi nous avions affaire. Je dirai seulement la chose suivante : Les Nageurs sont apparus seulement au cours de ces cent cinquante dernières années, d'accord ? Et pour quelle raison ?

- Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Jim. Mais il est clair que tu as un genre de théorie.

Michael hocha la tête et poursuivit :

- L'eau a toujours eu de puissants esprits qui lui appartenaient en propre... il suffit de lire les récits de la Grèce antique et les légendes indiennes pour le savoir.

Mais il y a cent cinquante ans, l'eau était trop pure pour qu'un esprit égaré comme Jane Tullett puisse l'utiliser pour se venger.

- Et que s'est-il passé depuis ?

- Aujourd'hui, l'eau est polluée. Ce qui signifie que les forces surnaturelles dans l'eau sont également polluées. Si l'on fait boire aux gens de l'eau contami-nées, que leur arrive-t-il ? Choléra, dysenterie, hépatite, nouveau-nés présentant des malformations... regardez le Japon ! Et c'est exactement ce qui est arrivé aux esprits de l'eau. Ils sont malades, Jim. Les esprits eux-mêmes sont malades.

Michael leva quatre doigts.

- Dans le monde antique, il y avait quatre éléments fondamentaux, d'accord ? L'air, le feu, l'eau et la terre.

À partir de ces quatre éléments fondamentaux, nous avons élaboré la médecine, la religion, l'astrologie, le spiritisme et les rituels magiques. Les éléments étaient vrais, et ils étaient purs. L'air n'était pas pollué... les feux provenaient de la combustion de combustibles naturels comme le bois et le charbon... les rivières étaient suffisamment propres pour que le poisson y abonde... et les seuls engrais dans le sol étaient des composts organiques et du fumier.

‘ Mais aujourd'hui l'air est rempli de plomb, de soufre, d'oxyde de carbone et de Dieu sait quoi encore.

Le feu provient de la combustion de matières plastiques et de toutes sortes de déchets répugnants, les rivières sont remplies d'effluents industriels et le sol est rempli d'engrais chimiques et de déchets toxiques rejetés par les sites industriels. Chaque fois que vous buvez un verre d'eau à Los Angeles, vous pouvez être s'ûr que cette eau est passée par le corps de huit autres personnes avant d'arriver à vos lèvres. Si vous polluez votre environnement naturel, vous ne croyez pas que vous polluez également votre environnement surnaturel ?

Jim but une gorgée de bière.

- C'est une théorie intéressante. Mais quelle sorte de preuve as-tu ?

- Susan. Ce qui est arrivé à Susan, voilà la preuve !

C'est pour cette raison... lorsque David Duquesne a commencé à nous parler des légendes urbaines... que j'ai brusquement réalisé à quoi nous étions confrontés.

- Et si tu me disais ce qui est arrivé exactement à

Susan ? Ou bien Susan est-elle disposée à me dire ce qui est arrivé à Susan ? Ou bien ni l'un ni l'autre n'a envie d'en parler ?

- Elle ne désire pas revenir sur ce qui s'est passé, répondit Michael. Il lui a fallu trop de temps pour se remettre de cette épreuve.

Mais Susan dit :

- Non... je pense que Jim a le droit de savoir.

- Tu en es s'ûre ? Tu sais ce qui pourrait se produire si tu en parles.

- Oui, j'en suis s'ûre.

Susan alla jusqu'à la fenêtre et contempla les lumières scintillantes de Venice. Son visage blanc argenté se reflétait dans la vitre, et il était suspendu là, comme la lune.

- Cela s'est passé il y a un peu plus d'un an, commença-t-elle. Une jeune fille ,gée de dix-sept ans, Mary, est venue me voir pour une consultation. Elle avait continuellement des cauchemars. quelqu'un entrant dans sa chambre la nuit... un jeune garçon, autant qu'elle puisse en juger. Il s'asseyait au pied de son lit, lui tournant le dos, et il pleurait, très doucement.

Elle disait que ses cauchemars étaient tellement nets qu'elle avait du mal à croire que cela ne se passait pas réellement.

Elle marqua un temps, et Jim entendit TD dans la cuisine pousser son plat sur le carrelage tandis qu'elle finissait de manger.

- C'est tout ? demanda-t-il. Il s'asseyait au pied de son lit et il pleurait ?

- Au début, c'était tout, oui. Mais après trois ou quatre cauchemars identiques, elle a eu la certitude de sentir une odeur de br°lé, comme de la laine roussie, et une nuit, alors que le garçon était assis au pied de son lit, elle a vu de la fumée s'échapper de son chandail.

Nuit après nuit, le garçon est revenu, et chaque fois l'odeur de br°lé devenait plus forte, et la fumée devenait plus épaisse.

- Elle n'avait parlé à personne de ces cauchemars ?

- Son père était parti en voyage d'affaires, pour une durée de six mois, et sa mère était une personne très nerveuse, aussi préférait-elle ne pas le lui dire. Mais une nuit, le garçon est entré dans sa chambre, et la fumée est devenue tellement épaisse qu'elle a cru qu'elle allait suffoquer. De la fumée sortait même des cheveux du garçon.

Alors il s'est retourné pour la regarder, et elle a vu son visage pour la première fois. Et à ce moment, il s'est brusquement enflammé. Ses vêtements étaient en feu, ses mains étaient en feu, ses jambes étaient en feu.

Il criait et criait vers elle, il lançait des ruades et se débattait, comme s'il était pris au piège et ne pouvait pas bouger.

Elle s'est levée et a tenté d'étouffer les flammes avec une couverture, mais le garçon était complètement carbonisé et elle ne pouvait absolument rien faire pour le sauver. Elle s'est réveillée en sursaut, se débattant, couverte de sueur et tout à fait bouleversée. Et lorsqu'elle a allumé sa veilleuse, la chambre était toujours remplie de fumée, et il y avait une légère marque de brûlure sur son dessus-de-lit.

Cela s'est reproduit la nuit suivante, et encore la nuit suivante, et le surlendemain. Chaque fois, le jeune garçon entrait dans sa chambre, s'asseyait sur son lit, et prenait feu. Et chaque nuit, la chaleur était plus intense, la fumée plus épaisse, et ses draps encore plus brûlés.

Elle cacha les marques de brûlure à sa mère, de peur que celle-ci ne pense qu'elle en était l'auteur, mais la troisième nuit, le dessus-de-lit prit vraiment feu. Elle parvint à s'échapper mais les cauchemars continuèrent, et même lorsqu'elle s'enfermait à double tour dans sa chambre, sans allumettes sur elle, le feu se déclarait quand même. Une nuit, ses mains furent gravement brûlées.

C'est à ce moment que sa mère m'amena Mary en consultation. Elle était désespérée, comme la plupart de mes clients. Les gens ordinaires ont beaucoup de mal à

demander à un médium de les aider, croyez-moi !

- Et vous avez réussi à aider Mary ? demanda Jim.

- Oui, tout à fait. J'ai organisé une séance de spiritisme et j'ai parlé à l'esprit du jeune garçon. Je lui ai demandé ce qui lui était arrivé, et pourquoi il apparaissait toutes les nuits dans la chambre de Mary. Cinq séances ont été nécessaires avant que je parvienne à

obtenir de lui un début de réponse sensée. Son esprit était très perturbé, et plein de rancune. Vous savez, il était très en colère, tout à fait désorienté, et il souffrait.

Il m'a dit qu'il s'appelait Peter. Ce jour-là, il était avec sa mère dans leur voiture. Elle l'emmenait voir un match de base-ball lorsqu'un camion-citerne s'était renversé devant eux sur l'autoroute de San Diego, et sa mère n'avait pas pu s'arrêter à temps. Il y avait eu une collision multiple et sa mère avait été tuée sur le coup.

Lui était pris au piège dans la voiture, sa ceinture de sécurité coincée.

´ La voiture avait pris feu... plusieurs autres automobilistes se tenaient tout autour, mais aucun d'eux ne fut assez courageux pour tenter de se porter à son secours. Il est mort en hurlant, br°lé vif.

´ L'un des automobilistes qui le regarda br°ler sans intervenir était le père de Mary. C'est pourquoi, lorsqu'il apparaissait dans la chambre de Mary, il punissait son père pour l'avoir laissé mourir. Si ses apparitions avaient continué, il aurait probablement mis le feu au lit de Mary et elle serait morte br°lée vive, elle aussi.

- Habituellement, expliqua Michael, lorsque quelqu'un est br°lé vif, son esprit trouve la paix parfaite.

C'est pour cette raison que nous pratiquons la crémation. Mais le feu qui avait br°lé ce garçon était vicié de plastiques et de diesel... c'était un feu impur. Un feu malade. Votre esprit ne peut en aucun cas trouver le repos éternel si vous avez été br°lé dans un feu de ce genre.

- Et comment avez-vous mis fin à ces apparitions ?

demanda Jim à Susan.

- Elle a fait une chose parfaitement stupide, déclara Michael.

Susan se détourna de la fenêtre.

- C'était la seule façon de procéder. Il aurait continué de venir dans la chambre de Mary toutes les nuits jusqu'à la fin de ses jours si je n'avais pas agi ainsi... et la vie de Mary aurait été très courte, vous pouvez me croire !

´ J'ai fait ce que nous appelons un transfert d'esprit.

Cela signifie que j'ai obligé l'esprit de Peter à entrer en moi. J'étais plus ,gée que lui, mentalement plus forte que lui, et par conséquent il n'avait pas le choix. C'est une opération très difficile à effectuer, le transfert d'esprit. Ce procédé a été imaginé dans les années vingt par le médium irlandais Kate Goligher. Elle prenait les esprits de jeunes enfants qui avaient été tués dans des accidents, et elle les transférait dans son propre esprit afin de les apaiser et de les aider à accepter le fait qu'ils étaient morts. Elle appelait cela ´bercer les esprits <sup>a</sup>, et elle affirmait que c'était l'acte le plus gratifiant qu'elle ait jamais effectué... mais aussi le plus épuisant. Parfois, cela la rendait très malade. Un jour, elle a ´bercé <sup>a</sup>

l'esprit d'un jeune garçon ,gé de dix ans qui avait été

écrasé par la charrette d'un fermier, et il a failli la tuer.

Le matin, lorsqu'elle se réveillait, sa poitrine était couverte d'hématomes, et elle avait du mal à respirer.

- Peter a failli tuer Susan, dit Michael. Elle a enduré des souffrances incroyables, comme si elle br°lait de l'intérieur. Elle a supporté ces souffrances en silence. quel choix avait-elle ? Si elle libérait l'esprit de Peter, il partirait à la recherche de Mary et il la ferait br°ler vive. Susan est devenue dépressive, elle a commencé à maigrir, mais aucun de ses amis ne semblait s'en soucier. Lorsque j'ai fait sa connaissance, elle souffrait tellement qu'elle songeait sérieusement à

prendre des somnifères en surdose et à en finir.

Susan posa une main sur l'épaule de Michael.

- Michael s'est occupé de moi durant toute cette épreuve. Il est resté auprès de moi toutes les nuits et il m'a aidée à gérer la douleur. Il a consulté tous les livres et toutes les études scientifiques sur le transfert d'esprit qu'il pouvait trouver. Finalement, il a découvert un moyen de plonger l'esprit de Peter dans une sorte de coma hypnotique, pour que celui-ci ne ressente plus les br°lures. (Elle toucha son front avec ses doigts ornés de bagues en argent.) Peter est toujours en moi, il est toujours à l'intérieur de mon esprit. Mais c'est comme s'il dormait.

- C'est pour cette raison que je ne voulais pas qu'elle organise une séance pour affronter La Nageuse, reprit Michael. D'après ce que David Duquesne nous a dit, je pense que La Nageuse est pour l'eau ce que l'esprit de Peter est pour le feu - un esprit qui utilise l'un des quatre éléments fondamentaux pour se donner une forme matérielle, et se venger des gens qui l'ont laissé mourir. Si Susan est affaiblie spirituellement, ne serait-ce qu'un tout petit peu, elle courrait le risque très grave que l'esprit de Peter sorte de son coma et la fasse br°ler vive, de l'intérieur !

- Pourquoi ne pas m'avoir dit tout ça plus tôt ? fit Jim.

- Je n'avais pas fait le rapprochement, jusqu'à ce que nous parlions à David Duquesne. Encore maintenant, ce sont de simples conjectures de ma part. Mais, telles que je vois les choses, le risque est bien trop grand. Susan évite de parler de Peter, ou même de penser à lui, de peur de le perturber, et de le réveiller. Si vous l'aviez vue, quand elle a connu les pires moments de cette épreuve ! Elle pleurait pendant des heures à

cause de la douleur.

Jim prit les mains de Susan.

- Je suis content que vous m'ayez dit pourquoi vous ne vouliez pas organiser une séance de spiritisme.

Je suis vraiment content. Mais nous devons toujours trouver un moyen de neutraliser La Nageuse.

- Je pourrais essayer de trouver un autre médium, suggéra Michael. Mais après ce qui est arrivé à Gabriel Dragonard, cela m'étonnerait que je réussisse à persuader quelqu'un d'autre d'organiser une séance !

- Je n'oserais même pas le demander à quiconque, fit Jim. De plus, j'ai l'impression que lorsque nous essayons d'invoquer l'esprit de La Nageuse, tout ce que nous faisons, c'est lui donner l'opportunité de noyer d'autres personnes. Nous avons eu une sacrée veine, Laura, Washington et moi, qu'elle ne nous ait pas noyés, nous aussi.

- Nous devons chercher un autre moyen, reconnut Susan. Mais n'oubliez pas que nous avons un très grand avantage... vous pouvez la voir, Jim, même lorsqu'elle n'a pas de forme matérielle.

- Alors, il faut que je la trouve avant qu'elle ne me trouve !

Le lendemain matin, il fut réveillé par la sonnette de la porte d'entrée qui retentissait avec insistance. Il souleva sa tête de l'oreiller et lorgna le réveil à affichage digital sur sa table de chevet. Lorsqu'il parvint à

accommoder, il vit qu'il était 9:17. Merde, pensa-t-il, c'est certainement Mervyn qui effectue sa tournée quotidienne pour prendre les poubelles des locataires.

Il loucha vers le pied de son lit où TD continuait de dormir tranquillement, et il lui lança une boîte de Kleenex.

- Et alors ? Je t'avais dit de me réveiller à

8 heures ! Si je ne peux plus compter sur toi !

La sonnette de l'entrée retentit à nouveau, et il cria :

- On se calme, Mervyn, j'arrive !

Il s'extirpa du lit et prit son T-shirt posé sur le dossier de sa chaise. Puis, tout en bâillant et en se grattant, il se dirigea vers le vestibule. Il ouvrit la porte sans regarder par l'œillet, et fit demi-tour vers la chambre.

- Mervyn... il y a un tas de cartons et de papier d'emballage dans la cuisine... vous pouvez les emporter également.

Mais une voix de fille dit : ´ Bonjour, monsieur Rook ! <sup>a</sup> Et quantité de voix dirent en chœur ´ Joyeux jeudi matin, monsieur Rook ! <sup>a</sup>

Il fit volte-face et aperçut tous les élèves de la Spéciale II dans le couloir devant son appartement, tous les vingt, y compris Laura, Washington, Christophe, Nestor, les jumelles Karakatsanis, Jack Hubbard, Katie Untermeyer et Stella Kopalski.

- Je n'en crois pas mes yeux, dit-il, complètement abasourdi. Je ne pensais pas vous revoir. Mais entrez, entrez... asseyez-vous où vous pourrez. Je crois que je ferais mieux de me trouver un pantalon !

Ils s'engouffrèrent dans son appartement en se donnant des coups de coude, en gloussant et en faisant chut !<sup>a</sup> Jim retourna dans sa chambre et enfila son jean. Puis il s'aspergea le visage d'eau froide et se donna un coup de peigne. Son visage portait encore les marques laissées par son oreiller, mais il ne pouvait rien y faire.

Lorsqu'il revint dans le séjour, ils étaient tous assis sur des chaises, sur des caisses d'emballage, ou bien par terre.

- Tout le monde est à son aise ?

- On vous a vus aux informations hier soir, monsieur Rook, déclara Christophe. Vous, Washington et Laura. C'était irréel, ce vieux type qui se noie dans sa maison. Laura a dit que vous aviez bien failli vous noyer, vous aussi !

- Vous vous souvenez certainement que je vous avais demandé de rester à l'écart de l'eau, dit Jim. Nous tentions de débusquer l'esprit qui a noyé Dennis et qui a grièvement br°lé Dottie. Eh bien, nous avons découvert hier soir à quel point cet esprit peut être dangereux.

Nous avons eu de la chance... mais nous ne l'avons pas encore battu, et vos vies sont peut-être toujours menacées.

- Vous faites pas de bile, monsieur Rook ! Après ce que Washington nous a raconté, on a pigé. Reçu cinq sur cinq !

- Au fait, enchaîna Jim, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite aujourd'hui ?

Arlene Carollo se leva. Elle était très grande et très mince, avait des cheveux bruns, des taches de rousseur et un immense sourire rempli de dents d'un blanc éclatant.

- On ne pouvait pas vous laisser partir sans une petite fête d'adieu, monsieur Rook. Cette fête n'a pas eu lieu mardi, à cause de ce qui était arrivé à Dottie, mais lorsque nous avons appris que vous étiez toujours à Los Angeles... ma foi, les e-mails ont commencé à

fuser et nous avons décidé de l'organiser aujourd'hui.

David Baliga se leva à son tour. C'était un adolescent trapu, avec un visage aux traits fins, à la m,choire énergique, mais il était affligé d'une élocution lente et monotone, étirée à n'en plus finir.

- Toute la classe a une dette envers vous, monsieur Rook. Ce que vous avez fait pour nous, personne d'autre n'aurait pu le faire et personne d'autre n'aurait pris cette peine. Nous sommes venus pour cette raison.

Et aussi pour vous remettre nos devoirs.

- Vos devoirs ?

- Bien s°r, intervint Jewel Karakatsanis. Vous nous aviez demandé d'écrire un poème, vous avez oublié ?

Un quatrain, pour exprimer ce que nous ressentions.

- Et vous l'avez fait ? Rien ne vous y obligeait.

- Bien s°r que si ! Nous connaissons les crises que vous piquez si nous ne remettons pas nos copies à

temps !

Washington sortit de derrière son dos deux sacs en papier marron qui tintèrent, et il annonça :

- Champagne pour tout le monde ! Enfin, du mousseux ! que la fête commence !

Roberta Szredinski s'avança en portant dans ses mains un gros carton rouge. Roberta était une adolescente grassouillette aux cheveux roux qui avait fait

de très gros efforts cette année pour apprendre à lire, parce qu'elle désirait éperdument travailler dans la restauration. Lorsque Jim avait commencé à s'occuper d'elle, elle était tout juste capable de lire les ingrédients pour une recette de cuisine.   présent elle était capable de rédiger des dissertations de dix pages sur les cuisines ethniques. Elle ouvrit le carton et montra à Jim un énorme gâteau glacé, décoré de fleurs et d'oiseaux, et comportant les mots à Je vous remercie pour vos voix, je vous remercie... pour vos voix si douces.   monsieur Rook de la part de la Spéciale II <sup>a</sup>.

- Vous n'avez pas oublié votre Coriolan, hein ? fit Jim.

- Je pense que nous nous souvenons de presque tout, monsieur Rook, dit Marcelle Griffith, une jeune Noire ravissante aux tresses ornées de milliers de perles de couleur, portant un corsage ruche écarlate. Vous nous avez donné le pouvoir.

Jim alla dans la cuisine et réussit à trouver suffisamment de verres dépareillés, pendant que Washington débouchait les bouteilles de vin mousseux et que Roberta coupait le gâteau.

- Comment allez-vous vaincre cette créature-eau, monsieur Rook ? demanda Nestor.

- Je n'en sais rien. Je ne suis pas très sûr d'en être capable, mais je vais sacrement essayer, tu peux me croire !

- Est-ce que cela signifie que vous n'allez plus à

Washington ?

- Je ne sais pas. En principe, je dois être là-bas lundi matin au plus tard. Mais vous pouvez compter sur une chose... je ne vous laisserai pas si vous courez le moindre danger.

- Vous ne pouvez pas compromettre toute votre carrière à cause de nous, dit Joyce. Nous sommes capables de prendre soin de nous-mêmes.

- J'aimerais en être certain ! Si tu avais vu cette eau surgir de cette piscine et s'abattre sur nous...

- «a foutait les boules, et merde ! surenchérit Washington.

Ils remplirent leurs verres et David porta un toast.

- ç monsieur Rook, qui nous a initiés à William Shakespeare, William Faulkner, Tennessee Williams et William Carlos Williams... ça fait une sacrée de flopée Bill ! Mais plus que cela, il nous a permis de nous connaître nous-mêmes. Avant de venir en Spéciale II, nous ne pensions pas que nous pouvions rien faire et nous ne pensions pas que nous valions rien.

- Double négation, abruti ! lança Jewel.

- Ouais, d'accord. Monsieur Rook nous a montré

que nous avons la capacité, et que nous avons les possibilités, et je veux que nous portions un toast à cela aujourd'hui.

Ils trinquèrent et burent. Si Jim n'avait pas été aussi inquiet à leur sujet, il aurait été heureux comme rarement dans sa vie. Mais il ne pouvait s'empêcher de penser au visage liquide de Jane Tullett, et à sa voix chuchotant : ´ que s'est-il passé dans la piscine ce jour-là ? <sup>a</sup>

Tour à tour, ils se levèrent et lurent leurs poèmes.

Celui de Shannon Karakatsanis était l'un des plus tendres.

´ Le soleil se déplace autour de la salle de classe Et mesure avec éclat nos heures

Aujourd'hui sera le passé de demain

Ces graines seront les fleurs de demain. <sup>a</sup>

Nestor lut son poème en fronçant les sourcils.

´ Je ne suis pas très sûr d'être vraiment prêt A franchir ces portes et à aller dans la rue J'entends des gens rire là-bas,

De plaisanteries, je l'espère, et non de moi. <sup>a</sup>

Ils continuèrent de lire leurs poèmes, les uns après les autres, et lorsque chacun d'eux eut fini de lire, tous applaudirent... Ce n'était pas simplement un compliment, mais aussi un sentiment de fierté réciproque. A la fin des applaudissements, Jim se leva et dit :

- Je ne m'attendais pas à vous réciter un poème une fois encore. Mais j'aimerais vous quitter sur un poème de Conrad Aiken qui vous donnera matière à réflexion.

Il vous servira peut-être de guide également.

Il sortit un livre de l'un de ses cartons d'emballage et l'ouvrit.

´ ...Le mirage du printemps

se brise autour de nous en un prisme d'arcs-en-ciel et il ne sera jamais assemblé de nouveau, ou bien assemblé

seulement dans le désespoir ironique d'un rêve ; le faux coucher du soleil a disparu sous bien plus que la mer :

la scène est soudain plus vaste, il n'y a pas de coulisses

pour la voix en aparté du pseudo-dieu - c'est moi -

mais le silence et la solitude du soi

deviennent un nouveau monde, dont les rives sont à peine audibles, à peine visibles. <sup>a</sup>

Jim marqua un temps, leva les yeux et regarda leurs visages, tour à tour.

- Nous irons tous là-bas <sup>a</sup>, dit-il, et il referma le livre.

Jim retourna au collège de West Grove en fin de matinée et gara sa Cadillac, comme d'habitude, sur l'emplacement réservé au Dr Friendly - geste tour-jours symbolique, car le Dr Friendly avait déjà emmené

son épouse et leurs deux enfants à Oahu pour les vacances d'été. Le campus était désert à l'exception d'une équipe de maintenance qui vidait la piscine et de femmes de ménage qui balayaient les couloirs et passaient de l'encaustique sur le linoléum.

Il se rendit dans la bibliothèque et aperçut Clarence, le concierge, juché sur un escabeau et occupé à changer des tubes au néon.

- Oh, bonjour, monsieur Rook ! Je croyais que vous vous étiez envolé pour Washington !

- Bonjour, Clarence. Une ou deux bricoles à terminer.

- question bricoles, ma cousine Hattie était imbat-table. Il lui en arrivait tous les jours ! Dites... je vous ai vu à la télé hier soir... ce type qui s'est noyé dans son séjour. Dès que j'ai vu que c'était vous, j'ai dit à

Charlene, ma bourgeoise : On peut être s'r d'un truc... chaque fois qu'il se passe quelque chose de bizarre, M. Jim Rook n'est jamais très loin. <sup>a</sup>

Il descendit de son escabeau et ajouta :

- C'était quoi au juste... cette mort par noyade dans un séjour ?

- Un genre de phénomène parapsychique,

Clarence. Difficile à expliquer.

- Difficile à prononcer, également !

Jim trouva les rangées des annuaires de West Grove, reliés en cuir vert et ornés de lettres dorées, et il en prit un sur le rayonnage.

- Dites-moi, Clarence, vous vous souvenez du premier été où j'étais ici... de cette jeune fille qui s'est noyée ? Jane Tullett ?

- Bien s<sup>°</sup>r, monsieur Rook. Comment je pourrais oublier ? Une affaire tellement triste.

- Vous étiez présent ce jour-là. ¿ votre avis, est-ce que nous aurions pu faire plus que ce que nous avons fait ? Est-ce que vous pensez que nous aurions pu être plus vigilants ?

Clarence ôta un autre tube fluorescent.

- Personne n'a vu ce qui se passait, monsieur Rook. Elle a sauté du plongeoir, mais il y avait plus d'élèves dans cette piscine qu'un plein seau de crevettes grises, et lorsqu'elle n'est pas remontée... ma foi, personne ne s'est aperçu de rien.

- Alors vous pensez que nous n'avons rien à nous reprocher ?

- Monsieur Rook, cette pauvre fille a pris un foutu risque en plongeant au milieu de tous ces gens. Elle a voulu faire l'intéressante. Ce n'était pas de votre faute et ce n'était la faute de personne. Elle a heurté de la tête le fond de la piscine, personne ne l'a vue, et voilà tout.

- Je ne sais pas, soupira Jim. Pour quelque raison, je ne suis pas convaincu. quand on y réfléchit... elle a certainement heurté l'eau en provoquant un sacré

floc !... Comment se fait-il que personne ne l'ait vue flottant au fond de la piscine ? Comment se fait-il que personne n'ait réalisé ce qui lui était arrivé ?

- qu'essayez-vous de dire, monsieur Rook ?

- J'essaie de dire la chose suivante : peut-être que quelqu'un l'a vue... et que cette personne a été négli-gente, à tout le moins. Ou bien peut-être que cette personne voulait qu'elle meure.

- Oh, allons, monsieur Rook. Certains élèves ont parfois de violentes inimitiés entre eux, bien s<sup>°</sup>r, et nous avons confisqué deux pistolets ce

semestre, d'accord ? Mais je n'arrive pas à croire que quelqu'un aurait vu Jane Tullett se noyer, et ne se serait pas porté à

son secours !

Jim ouvrit l'annuaire du collège de West Grove pour l'année 1990 et le feuilleta jusqu'à ce qu'il trouve la Spéciale II. Et là, juste au milieu de la page, il y avait la photo de Jane Tullett. Elle souriait, ses yeux brillaient, et ses longs cheveux blonds étaient coiffés en arrière. À sa gauche, il y avait George Opal, le capitaine de l'équipe de base-ball du collège - chevelure ondoyante, sourire modeste, et menton profondément fondu. Il ressemblait à Jack Kennedy jeune, mais il n'avait jamais eu l'intelligence de Jack Kennedy, tant s'en faut. Il n'était pas tout à fait suffisamment illettré pour mériter une place en Spéciale II, mais Jim lui avait donné deux ou trois leçons particulières. L'un de ses problèmes les plus épi-neux était la concordance des temps. Par exemple, il disait : Nous pourrions avoir été au match de base-ball dimanche dernier. <sup>a</sup>

- Approchez, Clarence, dit Jim. Regardez ces deux-là... Jane Tullett et George Opal. Ils étaient sortis ensemble pendant quelque temps, non ?

Clarence tira ses lunettes à monture métallique de la poche de son bleu de travail et scruta les photographies.

- Pour s'°r ! Je me souviens de George parce que son paternel était Carson Opal, lequel faisait partie de l'équipe des Bears. George était son père tout craché. Il se promenait toujours sur le campus bras dessus bras dessous avec Jane. C'était vraiment une fille splendide, non ? Ils parlaient de se fiancer, mais George avait un œil plutôt baladeur, si vous voyez ce que je veux dire. Il était toujours en train de fol,trer avec d'autres filles, particulièrement les élèves de seconde année, alors Jane et lui avaient une sacrée dispute, puis ils se rabibo-chaient, et la situation redevenait calme pendant un moment. Enfin, jusqu'à l'arrivée, l'année suivante, de nouveaux ennuis aux formes généreuses !

- George n'était pas dans la piscine lorsque Jane s'est noyée, hein ?

- Non, en effet. Il était sur le terrain de basket. Je m'en souviens parce que le Dr Ehrlichman a demandé à

un élève d'aller le prévenir.

- Dans ce cas... cela l'innocente, non ?

- Je pige pas. qu'est-ce qui vous fait penser que quelqu'un a cherché à noyer Jane ?

- J'ai parlé à Jane.

- Vous lui avez parlé ? Allons, monsieur Rook, elle est morte voilà dix ans !

- Ce type qui s'est noyé dans son séjour était médium, voyant, vous savez, quelqu'un qui peut parler aux gens qui sont partis dans l'au-delà. Ou pas tout à

fait partis, dans ce cas particulier. Nous avons organisé

une séance de spiritisme... Jane est apparue et je lui ai parlé.

- Mince alors ! Et elle vous a dit que quelqu'un l'avait noyée ?

- Pas en ces termes propres. Mais elle m'a demandé plusieurs fois ce qui s'était passé dans la piscine ce jour-là... comme si je n'avais pas remarqué quelque chose.

Clarence secoua lentement la tête.

- Je sais vraiment pas, monsieur Rook. J'étais là-bas, tout comme vous, et je n'ai absolument rien vu d'anormal.

Jim examina les photographies de l'annuaire. Tous ces visages impatients, dans l'expectative, au seuil de la vie adulte. Excepté Jane, qui n'avait jamais grandi pour devenir une adulte, et qui semblait passer sa rancœur sur ceux qu'elle avait quittés.

Il s'installa à l'une des tables de la bibliothèque et coucha par écrit les noms de tous les élèves de la Spéciale II pour l'année 1990.

- qu'est-ce que vous faites ? lui demanda Clarence en remontant sur son escabeau.

- Je fais la seule chose que je puisse faire... trouver des témoins oculaires. Si on a vraiment noyé Jane intentionnellement, quelqu'un a nécessairement vu quelque chose, même s'il n'a pas compris sur le moment ce qu'il regardait. Je vous donne un exemple.

Vous êtes un passant et vous voyez un type entrer dans un immeuble. Ce que vous avez vu n'est pas important, sauf si vous apprenez que quelqu'un a été tué dans cet immeuble, quelques minutes plus tard.

- Si vous le dites, monsieur Rook. J'espère simplement que vous ne vous retrouverez pas dans un cul-de-sac.

Il commença par Piper McConnell. Elle travaillait dans un bar, l'Alligator de Velours Noir, sur San Vicente. Il faisait nuit noire dans la salle après la lumière éblouissante au-dehors, et la climatisation était réglée sur igloo <sup>a</sup>. Une stéréo fatiguée passait des versions sirupeuses de vieux succès des Monkees.

Óuais, hé-hé-hé... je l'aime... je ne pourrais pas la quitter... même si j'essayais... <sup>a</sup>

Piper était tellement différente de sa photographie dans l'annuaire du collège que Jim ne la reconnut pas tout de suite. Les cheveux bruns et soyeux avaient fait place à des masses de boucles blondes. Son nez avait manifestement subi une intervention chirurgicale : il était plus court et légèrement retroussé. Ses lèvres étaient tellement gonflées au collagène qu'elle donnait l'impression de les appuyer en permanence sur la devanture imaginaire d'un magasin de jouets. Elle portait un bustier en velours noir, assorti à l'alligator gran-deur nature et poussiéreux, qui était accroché au mur derrière le comptoir.

Jim se percha sur un tabouret de bar. Elle s'approcha et lui demanda d'une voix profondément lasse :

- qu'est-ce que ce sera ?

- Une Bud à la pression serait parfaite, merci, Piper.

Elle le considéra à travers ses cils fuligineux.

- Je vous connais ?

- Tu devrais. Toi et moi, nous avons passé presque toute une année ensemble, à nous chamailler.

Elle le regarda encore plus attentivement.

- Nous n'avons pas été mariés, hein ?

- Non, nous n'en avons pas eu le temps. Nous étions trop occupés à nous disputer à propos de l'intérêt du Paradis perdu pour une carrière dans la restauration moderne. Tu disais que tu ne voyais pas l'utilité d'étudier Milton puisque tu avais l'intention de travailler dans un Burger King.

- Ah oui ?

- Embryons et idiots, ermites et moines... blancs, noirs et gris, avec tous leurs arguments spécieux <sup>a</sup>... et deux cheeseburgers, ça marche !

Piper porta vivement ses mains à sa bouche.

- Monsieur Rook ! «a alors ! J'arrive pas à y croire ! C'est stupéfiant ! Mais qu'est-ce que vous faites ici ? C'est tellement bon de vous voir ! Je n'ai jamais eu l'opportunité de m'excuser pour la façon dont je parlais en classe, à dire que l'anglais et tout le reste ne servait à rien. Vous m'avez appris tellement de choses ! Vous savez quoi ? Je me rappelle encore certains passages du Paradis perdu ! ´ Ma très belle, ma promise, enfin trouvée, le dernier don du Ciel, mon nouveau délice pour toujours. <sup>a</sup> Cela me donne des frissons partout, encore aujourd'hui ! Notez bien, mon mari, quand il m'entend, croit que je parle coréen ou un truc comme ça.

- Alors, tu es mariée ?

- J'en suis déjà au quatrième, figurez-vous ! J'ai toujours eu du mal à m'accrocher à quoi que ce soit très longtemps. Mon psy dit que j'ai le seuil d'ennui le plus bas qu'il ait jamais connu. Je peux m'ennuyer rien qu'en traversant la rue.

- Je me rappelle. Et comment t'appelles-tu maintenant ?

- Madame Piper Bogdanovich. Non... pas ce Bogdanovich ! J'aimerais bien ! Mais je suis très heureuse. Enfin, je ne suis pas malheureuse. Ray est dans l'audiovisuel. Il installe des sonos pour des mariages, des séminaires de travail, des trucs comme ça. Vous savez... essaie, essaie, un-deux-trois... <sup>a</sup>

- Des enfants ?

- Juste un. C'était un garçon. Mort-né. Enfin, vous savez... Mais je me souviens toujours du Paradis perdu. Ne me demandez pas pourquoi - il aurait eu cinq ans mardi prochain.

- Je suis désolé.

- Ma foi... on ne peut pas être désolé éternellement. Je me rappelle même pas qui était son père. Mais je l'aurais appelé Kenny, s'il avait vécu. Comme mon père.

Jim prit sa main.

- Piper... tu te souviens du jour où Jane Tullett s'est noyée ?

- Jane Tullett ? Comment je pourrais oublier ça ?

C'était tellement affreux ! C'est arrivé le dernier jour du semestre d'été, non ? J'aimais bien Jane. Nous n'étions pas des amies intimes, mais je l'aimais bien.

Elle regarda Jim en battant des paupières, et demanda :

- Vous me posez toutes ces questions pour une raison précise ?

- Je voulais juste savoir si tu avais vu quelque chose d'anormal, le jour où Jane s'est noyée.

- Comme quoi ? Il y avait tellement d'élèves dans la piscine, et tout le monde se lançait de l'eau.

- Tu étais près de Jane lorsqu'on a découvert son corps ?

- Bien sûr, tout près. Rachel Mendosky et moi, on lançait de l'eau à Dick Ramon et à un autre type.

- qui d'autre se trouvait à proximité ?

- Je ne sais pas... je ne m'en souviens pas. Je sais que c'est Jennie Bauer qui a été la première à voir Jane au fond de la piscine. Elle s'est mise à hurler, c'était horrible !

- qui était l'amie intime de Jane au collège, à ton avis ?

- Oh, Mary Weiland, bien sûr. Vous vous souvenez de Mary ? Des cheveux incroyablement frisés, on aurait dit l'un de ces buissons de chaparral que l'on voit rouler, emportés par le vent, dans les westerns. Mais elles étaient très intimes, Jane et elle. Elles se prêtaient même leur rouge à lèvres. Berk ! Je ne prêterais mon rouge à lèvres à personne !

- Moi non plus, fit Jim. Tu ne sais pas où on peut la trouver au jour d'aujourd'hui... Mary ?

- Non, je l'ignore. Mais Rachel le sait certainement. Je vais vous donner son numéro de téléphone.

À ce moment, un homme obèse affublé de lunettes de soleil surgit de l'arrière-salle et lança :

- Hé, Piper ! Arrête de papoter ! Tu as du boulot !

Jim se retourna sur son tabouret et parcourut le bar du regard. À part lui, il n'y avait que trois personnes, deux hommes et une femme empaquetée en body imitation léopard. Elle fumait une cigarette dans un long fume-cigarette et

discutait avec l'un des deux types d'une voix aussi rauque qu'une r,pe à muscade.

Piper prit un stylo-bille et inscrivit le numéro de téléphone de Rachel sur la paume de la main de Jim.

L'homme obèse s'écria :

- Dis donc ! Tes rencards, tu les prends après tes heures de travail !
- C'est mon professeur, pas mon petit ami, répliqua Piper. Il m'a tout appris sur Milton.
- Milton ? Tu veux dire Milton, Dakota du Nord ?

Merde, quel intérêt ?

Lorsque Jim sortit de l'Alligator de Velours Noir, il fut presque aveuglé par la lumière du soleil éclatante.

Mais tandis qu'il décrochait ses lunettes de soleil du devant de sa chemise à manches courtes, il nota un scintillement rapide, à moitié transparent, de l'autre côté de San Vicente - comme des ondes de chaleur s'élevant d'un barbecue en été.

Le trottoir d'en face était encombré de passants, ce qui l'empêchait de distinguer ce qu'il avait vu. Puis ses yeux s'habituerent à la lumière éblouissante, et il aper-

çut une forme à peine visible qui s'avançait parmi la foule. Elle n'avait guère plus de substance qu'un reflet lumineux, mais elle créait sur son passage des rides dans l'air que Jim pouvait suivre, en s'abritant les yeux de la main.

Il marcha du même pas que le personnage tandis que celui-ci se dirigeait vers l'est, puis il traversa San Vicente au prochain croisement et ne le perdit pas de vue tandis que le personnage continuait vers le nord sur Hauser. Ici, le trottoir était quasiment désert, et il fut à

même de suivre le personnage beaucoup plus facilement. Comme celui-ci passait devant la baie vitrée d'un restaurant, il donna l'impression de déformer le verre, et lorsqu'il passa devant une boîte postale, les lettres

Poste U.S.<sup>a</sup> tremblotèrent comme si Jim les regardait à travers de l'eau vive.

Il hâta le pas pour le rattraper. À présent, cela ne faisait plus le moindre doute pour lui. Il savait qui et ce que c'était : Jane Tullet, sous sa forme-esprit. Mais que faisait-elle ici ? Elle l'avait certainement suivi, parce qu'il y avait vraiment peu de chance pour qu'il l'ait aperçue par hasard. Cependant, que voulait-elle ? Et si elle voulait savoir où il allait, pourquoi s'enfuyait-elle ainsi devant lui ?

À l'intersection de Hauser et d'Olympic Boulevard, elle fit halte et se retourna. Jim ralentit le pas.

Maintenant, il était suffisamment près pour voir qu'elle brillait, comme si elle était mouillée, et ses cheveux étaient plaqués sur son cuir chevelu. Il voyait à travers elle et distinguait le trottoir opposé d'Olympic. Il voyait des automobiles passer dans les deux sens, et un homme promenant son chien... et pourtant il voyait également Jane tout à fait distinctement.

Tandis qu'il s'approchait, il vit qu'elle avait une expression de froideur terrifiante sur le visage. Il jeta un regard à la ronde pour vérifier s'il y avait à proximité

des sources d'eau facilement accessibles. quelques mètres plus loin, devant le fleuriste, Au Miracle Fleurissant, des fleurs nouvellement cueillies étaient disposées dans de grands seaux verts emplis d'eau, et devant un restaurant mexicain, un homme lavait le trottoir au jet d'eau, mais c'était tout. Il s'approcha prudemment de Jane. Il aurait presque pu la toucher en tendant le bras si elle avait eu la moindre substance matérielle. Son expression ne se modifia pas. Elle continua de le regarder fixement, comme si elle voulait qu'il tombe raide mort sur-le-champ.

- Jane ? dit-il. Jane... j'essaie de découvrir ce qui t'est arrivé dans la piscine ce jour-là. Mais tu dois m'aider.

Jane ne répondit pas, et elle continua de le fixer de ses yeux vides et vitreux.

- Jane... écoute-moi... il faut que je sache si quelqu'un t'a noyée intentionnellement, ou bien si c'était un accident. Si quelqu'un t'a noyée, je peux faire quelque chose à ce sujet. Je peux veiller à ce que cette personne soit punie. Je peux apaiser ton esprit et te donner le repos éternel.

Une Mustang décapotable s'arrêta à sa hauteur, avec deux jeunes femmes à l'intérieur. Tandis qu'elles atten-daient que le feu passe au vert, elles se rendirent compte que Jim parlait tout seul.

- Jane, je sais que tu es en colère et je sais que tu as le sentiment que je t'ai fait faux bond. Mais tu ne peux pas continuer à passer ta colère sur les autres. Dis-moi ce qui s'est passé, je t'en prie.

L'une des jeunes femmes dans la voiture lança :

- M'est avis qu'elle t'a plaqué depuis belle lurette, mon vieux, au cas o ù tu ne l'aurais pas remarqué !

Jim se tourna vers elle.

- Je suis acteur, mentit-il. Je... vous savez, je répète mon texte.

Mais lorsqu'il se retourna, l'esprit de Jane s'éloignait rapidement sur Olympic. Elle traversa le croisement en diagonale et passa à travers un énorme camion frigorifique, comme si elle n'avait pas la moindre substance.

Jim appela ´ Hé ! <sup>a</sup> et s'élança immédiatement à sa poursuite, se faufilant entre les voitures. Un chauffeur de taxi klaxonna et lui cria :

- Espèce de dingue ! Tu as vraiment envie de mourir ?

Jim atteignit le trottoir opposé et regarda éperdument à droite et à gauche pour voir de quel côté Jane était partie. Il ne l'aperçut nulle part... et il fut obligé d'envi-

sager qu'elle avait très bien pu passer à travers un mur et se volatiliser, comme elle l'avait fait dans les douches du collège. Il s'apprêtait à se diriger vers l'ouest lorsqu'il vit l'eau du tuyau d'arrosage qui s'écoulait devant le restaurant mexicain. Durant une fraction de seconde, l'eau forma deux pieds nus dont l'un avait la moitié

d'une cheville. L'homme qui tenait le tuyau ne remarqua même pas les pieds qui pataugeaient dans l'eau puis qui disparurent... Pourtant, ils avaient laissé six ou sept empreintes de pas sur le béton chaud et sec de l'autre côté de la mare.

Jim s'élança pour la rattraper. Il entrevit un infime tremblotement lumineux, puis elle tourna le coin de la rue.

- Jane ! cria-t-il. Jane, il faut que tu m'aides !

Un employé du téléphone juché en haut d'un poteau télégraphique le regarda, abasourdi. Il n'y avait personne d'autre dans la rue.

- Jane ! appela-t-il à nouveau.

Elle marchait très vite à présent, comme si elle avait brusquement décidé de faire quelque chose d'important. Elle arriva au bout de la rue et tourna à droite. Jim la suivit au petit trot. Il était essoufflé, en sueur, et sa chemisette lui collait à la peau.

Au bout de la rue suivante, il y avait une station-service Amoco. Jane continua dans cette direction et passa devant les pompes à essence. Elle se dirigea droit vers l'aire de lavage auto, où une énorme Lincoln verte était déjà à moitié engagée.

Oh, merde ! De l'eau... des litres et des litres d'eau !

Et qui sait quelle intention meurtrière elle avait en vue !

Jim hurla : « Jane ! » et sprinta à travers la station-service aussi vite qu'il le pouvait, tentant de la rattraper avant qu'elle ne disparaisse dans la poussière d'eau.

Elle fit halte durant une seconde, et se tint immobile, comme si elle attendait qu'il la rejoigne. Le vent chaud emportait l'eau en tourbillonnant, et les tourbillons se déposaient sur elle, si bien que Jim vit peu à peu sa forme matérielle apparaître, miroitant d'arcs-en ciel.

- Jane, dit-il en s'approchant. (Il sentait l'eau lui picoter doucement les joues.) Je ne sais pas ce que tu veux. Je ne sais pas ce que tu essaies de faire. Mais ce n'est pas la bonne solution. Noyer d'autres personnes ne te ramènera pas à la vie. Tu dois continuer ton chemin. Tu as vécu ta vie. Elle est terminée, même si elle a été très brève. ȝ présent tu dois dormir et rêver.

C'est ton avenir... quelque part là-bas.

La forme demeurait immobile et le regardait fixement. Tout près d'eux, le système de lavage commença à envoyer du détergent, et des particules de mousse volèrent dans leur direction comme de la neige sale.

- Jane... tu étais l'une de mes élèves préférées. Je t'aimais. Je t'aime toujours. Mais je t'en supplie, ne fais plus de mal à personne !

Jane s'avança vers lui. Son visage était irisé, ses cheveux étincelaient comme des diamants. Elle tendit ses mains liquides et saisit les bras de Jim, et il sentit vraiment le toucher de ses doigts, moites et froids.

- Jane... promets-moi une chose. Ne fais plus de mal à personne !

Elle le regarda de ses yeux incolores, et il eut l'impression qu'elle lui souriait, d'un sourire indulgent.

- Jane... rappelle-toi nos discussions en Spéciale II.

Nous parlions de montrer nos sentiments, d'accord ?

Nous parlions de nous exprimer. La langue anglaise sert à ça, non ? Elle nous donne la faculté de demander ce que nous voulons. Tu as retenu ces leçons, comme tous les autres. Dis-moi pourquoi tu noies des gens. Dis-moi pourquoi tu as essayé de me noyer.

Jane baissa la tête. Durant un moment, Jim crut qu'elle allait lui répondre. Mais, brusquement, elle saisit ses deux poignets et le poussa de côté. Il perdit l'équilibre. Un instant plus tard, il basculait à la renverse à l'intérieur du lave-auto. De l'eau savonneuse lui aspergea violemment le visage, et des brosses en nylon arrivèrent vers lui en tournoyant. Il se cogna la tête contre le flanc de la Lincoln et tomba à genoux, puis un énorme assemblage de brosses le projeta sur le sol, à

moitié assommé.

Il voulut se relever, mais les brosses le frappèrent à

nouveau, lui cinglèrent le visage et les bras, puis il fut submergé par un déluge nauséabond d'eau recyclée.

Toussant et crachant, il s'agrippa au flanc de la voiture, mais fut frappé par un autre torrent d'eau savonneuse, et une seconde rangée de brosses qui lui lacérèrent les joues, lui brûlèrent les yeux, et mirent ses oreilles en feu.

Il se laissa tomber sur le sol et parvint à se glisser sous la voiture. À ce moment, il sentit une main saisir l'une de ses chevilles, puis l'autre. Il tourna la tête et vit que Jane s'était agenouillée et le tirait pour le faire sortir de sous la voiture.

Il lui décocha des coups de pied, mais elle tordit ses mains liquides autour des revers de son pantalon et le tira encore plus vigoureusement. Sa force était incroyable, mais ce n'était pas simplement la force d'une jeune fille de vingt ans... c'était la force inimaginable d'un élément naturel. Jane n'était plus unique-

ment Jane... elle était la pleine puissance maléfique de l'eau polluée. Elle était La Nageuse.

Grognant sous l'effort, Jim essaya de trouver une prise sur n'importe quoi. Le tuyau d'échappement de la Lincoln était bien trop chaud, et il se brûla légèrement les doigts, mais il saisit le câble des freins et s'y agrippa.

Cependant, petit à petit, La Nageuse parvint à le tirer de sous la voiture. Le câble des freins rentrait dans la chair de ses doigts, et lorsqu'elle le tira violemment une dernière fois, il s'arracha la peau de la paume, et fut obligé de lâcher prise. Elle se mit à califourchon sur lui et le plaqua contre le sol en béton, puis elle le fixa avec une intensité terrifiante.

- que s'est-il passé dans la piscine ce jour-là ?

demanda-t-elle vivement. Son visage se modifiait et changeait continuellement tandis que le puissant jet d'eau balayait toute la longueur de la voiture. Tout le monde était là... quelqu'un a nécessairement vu ce qui se passait... pourtant pas un seul d'entre vous n'a essayé de venir à mon secours. Je me noyais, et vous vous êtes contentés de rire !

Jim voulut parler, mais le portique du système de lavage était pratiquement au-dessus de lui maintenant, et l'eau giclant à haute pression lui tombait en cascade sur le visage. Il agita sa tête d'un côté et de l'autre, il crachait et suffoquait, mais La Nageuse empoigna ses cheveux d'une main et rejeta sa tête en arrière, si bien que l'eau se déversa directement dans sa bouche et dans son nez. En même temps, elle tendit son autre main et saisit le portique pour l'empêcher d'avancer.

Bon Dieu, pensa Jim, je vais mourir noyé. Il avait beau se débattre et se contorsionner, La Nageuse le maintenait plaqué sur le sol, et l'eau continuait de gicler sur son visage, des litres et des litres, une eau nauséabonde, aussi visqueuse que de la cire. Il fermait les yeux avec force, ainsi que sa bouche, mais il savait qu'il serait obligé de respirer tôt ou tard... et il respirerait uniquement de l'eau.

À ce moment, il entendit quelqu'un crier. Il entrouvrit un œil et aperçut deux hommes en salopettes rouges Amoco qui s'agenouillaient près de la Lincoln.

- Hé, vous deux ! à quoi vous jouez là-dedans ?

Vous avez envie de vous faire tuer ?

À peu près au même moment, la machine cessa brusquement de pomper, et l'eau fut coupée. Il leva les yeux vers La Nageuse. Durant une fraction de seconde, elle brilla, parfaitement formée, bien qu'elle soit faite uniquement d'eau sale. Il eut l'impression qu'elle lui sou-

riaient. Ce n'était pas un sourire de pardon, ou de compréhension. C'était un sourire de moquerie. Puis, dans un grand fracas, elle s'affaissa et se volatilisa.

Jim vit son esprit se relever, guère plus matériel qu'un reflet lumineux, et s'éloigner de la station-service. Bien sûr, il était le seul à le voir. Les deux employés de la station-service s'approchèrent et l'aidèrent à se mettre debout, puis ils jetèrent un regard à la ronde, déconcertés.

- Hé... où est passée la jeune fille ?

- quelle jeune fille ? dit-il.

Il leva le bras et arracha une feuille de serviette en papier qu'il appliqua sur sa main blessée. L'écorchure était superficielle, mais du sang coulait sur son poignet, et c'était douloureux.

- Vous étiez là-dedans avec une jeune fille. Bon sang, où est-elle allée ?

- J'ai trébuché, c'est tout. Je suis tombé dans la machine de lavage. Les brosses m'ont frappé, j'étais sonné.

- Vous étiez là-dedans avec une jeune fille. Si vous voulez savoir la vérité, on a pensé que vous étiez en train de vous envoyer en l'air, tous les deux !

- Dans un lave-auto ? Vous me prenez pour un pervers, c'est ça ?

L'un des employés se baissa et regarda sous la voiture. Puis il en fit le tour et regarda de l'autre côté.

- Je suis prêt à jurer que j'ai vu une jeune fille !

Mince alors ! Toi aussi, Freddie, tu as vu une jeune fille, hein ?

L'autre employé ne répondit pas. Il continuait de parcourir la station-service du regard, abasourdi.

À ce moment, la portière de la Lincoln s'ouvrit, et le conducteur s'en extirpa avec difficulté.

- que se passe-t-il ? Vous la lavez, ma voiture, oui ou non ?

- Je suis sûr et certain d'avoir vu une jeune fille, s'obstina l'employé. Tu l'as vue, Freddie, hein ?

- Une jeune fille ? s'exclama le conducteur. Je n'ai pas vu de jeune fille !

- Ne vous inquiétez pas, dit Jim. Les apparences sont parfois trompeuses !

Sur ce, il quitta la station-service en boitant et rebroussa chemin vers Olympic. Sa main l'élançait, ses genoux étaient contusionnés, son cœur battait à grands coups, mais il était plus que jamais résolu à découvrir ce qui était arrivé à Jane Tullett le jour où elle s'était noyée.

Jim arriva sur la promenade de Venice Beach, où il avait rendez-vous avec Mary Weiland. Mary avait ins-

tallé un petit présentoir pliable et vendait des boucles d'oreilles en argent et des bracelets faits à la main. Elle avait beaucoup moins changé que Piper, excepté qu'elle avait coupé très court ses cheveux frisés et les couvrait avec un bandana en soie bleu. C'était une jeune femme menue et svelte, avec un visage rond de poupée et de grosses lunettes de soleil à monture en plastique jaune.

Elle portait un haut de bikini rose, un short Daisy Dukes bleu, et des sandales à talons hauts en liège.

- Mary... comment vas-tu ?

- Bonjour, monsieur Rook. Je vais très bien. (Elle avait une voix aiguë, flûtée, qui était assortie à son aspect.) Hé, vous vous êtes battu avec quelqu'un ?

Jim palpa délicatement l'ecchymose sur son front et grimaça de douleur.

- J'ai eu un différend avec une station de lavage auto, et j'ai perdu.
- Une station de lavage auto ? Vous avez toujours été un original de première, monsieur Rook, ça fait pas un pli !
- Ils sont à toi ? demanda-t-il en prenant l'un des bracelets.
- Ils vous plaisent ? Je les fabrique moi-même. Ce ne sont pas exactement des bracelets Cartier, mais cela me permet de payer mon loyer.
- Ils sont très jolis. Et souples. J'aime ce qui est souple.
- Vous avez dit que vous vouliez me parler de Jane.
- C'est exact. Vous étiez très proches, toutes les deux, n'est-ce pas ?
- Nous étions comme des sœurs. Elle me manque toujours, encore aujourd'hui.
- Est-ce qu'elle avait de gros problèmes avec quelqu'un au collège ? Y avait-il quelqu'un à West Grove qui la haïssait ?
- Pourquoi cette question ?
- Il faut absolument que je sache ce qui s'est passé

le jour où elle s'est noyée. Le coroner a dit que c'était un accident. Cela ressemblait à un accident, bien sûr.

Mais maintenant je commence à penser que ce n'était peut-être pas un accident.

- Vous voulez dire que quelqu'un l'a noyée intentionnellement ?
- Je n'ai aucune certitude. Est-ce que Jane se disputait avec son petit ami ?

- George ? Bien sûr, elle se disputait toujours avec George. Mais il était très beau, d'accord ? Même moi, je le trouvais séduisant, et d'habitude je ne suis pas attirée par le genre athlète baraqué. Il sortait toujours avec d'autres filles, Jane l'apprenait, et elle lui lançait des livres et tout le reste à la figure. Mais ils finissaient toujours par se raccommoder. Je pense qu'ils se seraient mariés, si elle n'était pas morte.

- Est-ce qu'elle sortait avec d'autres garçons ?

- Pas vraiment. Mais il y avait ce type complètement glauque qui la suivait partout et lui envoyait des lettres pour lui dire combien il l'adorait. Il s'appelait comment, déjà ? Il avait tellement d'acné que nous l'avions surnommé l'...ruption humaine. Ah oui, ça me revient... Chris Bayless. Cela me donne le frisson, encore maintenant. Il n'arrêtait pas de renifler et de se frotter les mains l'une contre l'autre comme si elles étaient moites, ce qui était probablement le cas !

- Je me souviens de Chris, acquiesça Jim. La mère de ce pauvre garçon était atteinte d'une sclérose en plaques et son père avait fichu le camp avec une autre femme. Il devait tout faire à la maison... la cuisine, le ménage, emmener sa mère aux toilettes. Et il devait également étudier.

- Maintenant que vous dites ça, je me sens vraiment minable !

- Allons, tu n'étais pas censée le savoir. Mais je comprends pourquoi un garçon comme Chris était attiré

par Jane. Elle était toujours pleine de vie, exact ?

- Il y avait deux filles avec qui Jane ne s'entendait pas très bien.

- Oh, oui ?

- Vickie Albertyn était l'une d'elles. Elles ont eu une dispute à propos d'une robe que Jane lui avait prêtée, et que Vickie ne lui avait pas rendue. Et, vous savez quoi ? Vickie a toujours nié qu'elle avait gardé

cette robe. Et il y avait une autre fille, je n'ai jamais su qui c'était, mais Jane disait qu'elle était toujours en train de flirter avec George. Apparemment, cette fille avait raconté à George toutes sortes de mensonges sur Jane... qu'elle couchait avec tout le monde et qu'elle s'était fait avorter deux fois avant l'âge de seize ans.

Des trucs vraiment dégueulasses, et rien de tout ça n'était vrai, bien sûr !

- Jane ne t'a pas donné une idée de qui il s'agissait ?

- Hon-hon. Elle m'en a parlé juste le matin du jour où elle est morte. Lorsque je lui ai demandé qui c'était, elle a simplement répondu quelque chose comme 'tu ne devines pas ?' et puis George est arrivé et ils sont partis, et elle n'a pas eu le temps de m'en dire plus.

Mais elle était vraiment furax, vous pouvez me croire !

- Hmmm... je me demande bien qui c'était.

- Vous pourriez peut-être interroger George. Il le sait certainement.

- Excellente idée ! Bon, et si tu me vendais ces ravissantes boucles d'oreilles ? Je connais quelqu'un à

qui elles iraient très bien.

Il bavarda avec Mary un moment encore, puis il regagna sa voiture. Il déverrouilla sa portière, puis s'arrêta un moment pour regarder deux jeunes filles qui faisaient du skate et décrivaient des huit. Il fut certain de voir entre elles un reflet lumineux anormal... un reflet lumineux qui aurait pu être une autre jeune fille, dans une autre existence.

Il se glissa derrière le volant et sortit du parking.

Après tout, il se trouvait à une centaine de mètres seulement du rivage, et si ce reflet lumineux était l'esprit de Jane Tullett, l'océan lui donnerait toute l'eau dont elle avait besoin pour le noyer, lui et la moitié des gens sur la promenade.

Karen fut ravie lorsqu'il lui offrit les boucles d'oreilles en argent, ainsi qu'un énorme bouquet de lis.

- J'espère que tu n'essaies pas de m'acheter !

- J'essaie simplement de te montrer que j'ai changé

du tout au tout. Je ne suis plus un traîne-savates. Le tiroir de mes chaussettes est toujours nickel. J'ai passé

l'aspirateur dans ma voiture, et je n'ai rien mangé à

même une boîte de conserves depuis hier matin.

- quand penses-tu partir pour Washington ?

demanda-t-elle.

Ils étaient assis à une table en terrasse, à l'extérieur du Harlequin Affamé, buvaient du café et mangeaient des beignets à la cannelle. Karen portait de petites lunettes de soleil aux verres très foncés, et Jim avait du mal à discerner son expression.

- En principe, dimanche soir... j'ai mon billet d'avion et tout le reste. Mais je ne partirai pas avant d'avoir exorcisé cet esprit-eau, ou fait ce que je dois faire pour l'apaiser. Elle pourrait essayer de te noyer.

- Je pense que je suis capable de prendre soin de moi-même.

- Hon-hon. Face à cette créature, certainement pas.

Si seulement je trouvais un moyen de lui donner le repos éternel !

- Elle veut qu'on lui rende justice, non ?

- Bien sûr. Mais il y a justice et justice. Même si quelqu'un est un assassin, on ne le punit pas en tuant ses amis et ses proches, d'accord ?

- Tu as parlé à George Opal ?

Jim secoua la tête.

- Il est à Tokyo, pour un congrès international. Je réussirai peut-être à le joindre cette nuit, lorsqu'il prendra son petit déjeuner.

- Et si Jane se trompait ? Et si elle s'était vraiment noyée accidentellement ? Comment feras-tu pour la convaincre que c'était de sa faute, et de personne d'autre ?

- Je n'en sais rien. Si je ne réussis pas à la persuader d'arrêter de noyer des gens... tu sais, de son plein gré...

il faudra que je trouve un autre moyen de la neutraliser.

- Comment ?

- Je n'en ai pas la moindre idée. Mais Susan Silverstone effectue des recherches sur les esprits élémentaires vindicatifs, ainsi que Laura.

- Tu feras attention, hein ?

- Oh, compte sur moi ! J'ai l'intention de vivre assez longtemps pour te persuader de venir à Washington avec moi.

Karen sourit et prit sa main.

- Tu ne renonces jamais, hein ?

Il payait l'addition lorsque son portable sonna. C'était David Duquesne.

- Jim, j'espère que je ne vous dérange pas, mais après notre discussion sur La Nageuse, je me suis dit que cela valait peut-être la peine de faire quelques petites recherches sur ce sujet. J'ai trouvé quelque chose qui devrait vous intéresser.

- Entendu... donnez-moi une demi-heure, et je suis chez vous.

- Laisse-moi deviner, dit Karen. Il faut que tu files de toute urgence !

- Je suis désolé, mais une fois que j'aurai réglé

cette affaire de Nageuse, nous pourrons passer toute une journée ensemble. Deux jours. Toute une vie, si tu le désires.

- Jim... il y aura toujours une Nageuse. Enfin, peut-être pas une Nageuse, mais un autre esprit dont tu devras t'occuper.

- Je te l'ai dit : lorsque je serai à Washington, je ferai une croix sur tout ça. Même si des esprits frappent à ma porte toute la nuit, je ne leur ouvrirai pas.

Terminé ! Je ne peux pas accepter la responsabilité de chaque manifestation surnaturelle que je vois... même si je suis le seul à les voir !

- Et si ces esprits menacent tes amis et les gens que tu aimes, comme La Nageuse ?

- Là, c'est différent.

- Non, Jim, ce n'est pas différent. C'est exactement la même chose. Tu ne comprends donc pas pourquoi je ne peux pas venir avec toi ? Il ne s'agit pas du tout de ton manque d'ordre ou de tes goûts en musique. C'est à

cause de ton don. Ou de ta malédiction, ou quel que soit le nom que tu lui donnes. Comment pourrais-je vivre avec quelqu'un qui a constamment le sentiment qu'il doit affronter des dangers que nous autres ne voyons même pas ? Tu as failli mourir noyé aujourd'hui. Et que se passera-t-il si tu es confronté à un esprit qui est bien trop puissant pour que tu puisses en venir à bout ?

- Karen, tu dois me faire confiance.

- Oh, je te fais confiance. Mais pas au point d'ignorer des fantômes et des démons lorsque tu les vois.

Le voiturier amena la Saab décapotable de Karen, et elle se glissa derrière le volant. Jim lui donna un baiser et dit :

- Je t'appellerai plus tard. Fais attention à tout ce qui contient de l'eau, d'accord ?

Elle partit et il resta sur le trottoir à la regarder s'éloigner.

- Monsieur ? dit le voiturier au bout d'un moment.

- quoi ? Oh oui... bien sûr, vous pouvez amener ma voiture.

- J'aimerais bien, monsieur, mais le pot d'échappement a rendu l',me.

Il prit un taxi pour se rendre à la maison de David Duquesne à Hidden Valley, et la course lui coûta 27

dollars. La climatisation fonctionnait mal, et lorsqu'ils arrivèrent, il ruisselait de sueur.

- Vous voulez que j'attende ? demanda le chauffeur de taxi.

- Non, mais la prochaine fois que j'aurai envie d'un bain turc, je saurai à qui m'adresser.

David Duquesne sortit sur la véranda pour l'accueillir. Ses chiens tiraient sur leur laisse, aussi assoif-fés de sang que la dernière fois.

- Vous avez très chaud, apparemment, fit-il remarquer. Je vais dire à Amy de vous apporter une bière.

Il lâcha les chiens. Durant une fraction de seconde, Jim crut qu'ils allaient se jeter sur lui, mais ils filèrent, manquant le faire tomber au passage, et foncèrent ventre à terre vers le jardin.

- Ils sentent l'odeur des lapins, dit David Duquesne.

C'est bien plus excitant qu'un chat.

Il fit entrer Jim et le précéda dans un cabinet de travail où il faisait frais, lequel était meublé avec goût et comportait un imposant bureau en chêne et une collection de sculptures tourmentées, faites à partir de bois flotté. Une

douzaine de photographies en couleurs, format 21 x 27, était disposée sur le bureau, ainsi que six ou sept clichés en noir et blanc.

- Chaque fois que j'étudie une légende urbaine, je constate toujours qu'une photographie vaut un million de mots. que nous rappelons-nous de Big Foot ?

Certainement pas le témoignage sous serment des hommes qui l'ont aperçu marchant dans la forêt, mais cette photographie floue.

Jim prit l'un des clichés en noir et blanc. Elle représentait une foule d'adolescents dans une piscine qui faisaient de grands gestes avec leurs bras. Au bas de la photo, il y avait une légende tapée à la machine :

ˆ 05/09/91 : Baignade générale dans la piscine du collège de West Grove pour fêter la fin de l'année scolaire. <sup>a</sup>

- Une amie à moi travaille à la photothèque du Los Angeles Times, expliqua David Duquesne. Je lui ai demandé de dénicher toutes les photographies qu'elle pouvait trouver sur le jour où Jane Tullett s'est noyée.

- Et ? Ces photographies vous ont appris quelque chose ?

- Je le pense, en effet. Je les ai placées par ordre chronologique. Ici, regardez, cette photo montre Jane tandis qu'on la sort de l'eau après qu'elle se soit noyée.

Elle porte un maillot de bain très caractéristique, blanc et bleu marine, avec des rayures en diagonale. C'est ce qui m'a permis de l'identifier sur la première photo de la série. Ici... photo numéro un... nous avons une vue générale de la piscine. Tout le monde gesticule dans l'eau et s'éclabousse... mais à l'arrière-plan, Jane se dirige vers les plongeurs. On ne voit pas son visage mais on reconnaît aisément son maillot de bain.

Sur la deuxième photo, on la voit monter à

l'échelle du grand plongeur... et ici, c'est un très bon cliché d'elle juste avant qu'elle plonge... bras tendus, dos bien droit... une excellente position.

Jim prit la quatrième photo.

- Je ne la vois pas sur celle-ci... il y a juste une foule d'élèves.

- Ah, mais on peut la voir si on fait un agrandissement de la photo. Je l'ai placée dans mon scanner et j'ai fait un zoom. Regardez. Apparemment, il y a seulement des bras qui s'agitent sous le plongoir, mais là on aperçoit les jambes de Jane tandis qu'elle disparaît sous l'eau. (Il traça un cercle avec un marqueur rouge.) Comme vous pouvez le voir, c'est un plongeur impeccable, et elle n'a heurté absolument personne.

- Le coroner a dit qu'elle avait sans doute heurté de la tête le fond de la piscine.

- A mon avis, c'est peu probable, lorsqu'on considère qu'elle est entrée dans l'eau sous l'angle qu'il fallait, et l'eau était certainement assez profonde pour lui éviter de heurter le fond de la piscine.

- qu'est-ce que je dois regarder sur la photo suivante ?

- C'est la photo la plus intéressante de toutes. Une fois encore, j'ai été obligé de l'agrandir pour que ce soit compréhensible. Mais si vous regardez ici, dans le coin inférieur gauche, on distingue un bonnet de bain et deux yeux qui crèvent la surface de l'eau, près du bord de la piscine. C'est Jane, remontant à la surface après son plongeon... et on peut voir d'après ses yeux qu'elle n'a pas du tout l'air commotionnée.

À présent regardez les élèves autour d'elle. Ils sont en train de s'amuser et de s'éclabousser, et la plupart ferment les yeux, ou les ferment à moitié, aussi n'est-il pas étonnant qu'ils n'aient pas vu Jane remonter à la surface.

Jim examina le cliché attentivement. Il reconnut Piper et Mary, à proximité de la tête de Jane qui émergeait de l'eau, mais elles regardaient dans la direction opposée. Cependant, il y avait une autre fille, beaucoup plus près de Jane, et son visage était tourné vers elle...

par conséquent, elle l'avait forcément vue.

- Savez-vous qui est cette fille ? demanda David Duquesne.

Jim ôta ses lunettes et scruta le cliché.

- Elle est blonde, non ? Mais on ne voit que l'arrière de sa tête.

- Je l'ai repérée sur quatre autres photographies, mais on ne la voit distinctement sur aucune d'entre elles. ǀ présent, regardez celle-ci.

La photo suivante montrait la même fille. Elle était encore plus près du bord de la piscine et se tenait à

l'échelle avec sa main droite. Sa main gauche était sous l'eau, et on ne la voyait pas. L'eau était tellement agitée qu'il était impossible de distinguer quoi que ce soit sous la surface, mais David Duquesne montra un énorme agrandissement de l'endroit où la main gauche de la fille se trouvait probablement. Et juste au-dessous, il y avait le motif déformé de rayures en diagonale.

- Ceci ne constitue pas une preuve concluante, en aucune façon, déclara David Duquesne. Toutefois, j'ai le sentiment que Jane a exécuté un plongeon parfait et est remontée à la surface, saine et sauve. Mais cette fille sur la photographie a cogné la tête de Jane contre le bord de la piscine, et ensuite elle l'a délibérément maintenue sous l'eau jusqu'à ce que Jane se noie.

David Duquesne montra à Jim la photographie suivante, la dernière. Elle représentait Jane étendue près de la piscine pendant que l'entraîneur de l'équipe de natation tentait de la ranimer. Jim reconnut une version beaucoup plus jeune de lui-même, avec des lunettes de soleil, et la plupart des autres élèves de la Spéciale II.

- Je pense que ces photographies sont exceptionnelles, dit David Duquesne. Elles montrent le moment même où une légende urbaine prend naissance. Je gagne ma vie gr,ce aux légendes urbaines, mais il y a rarement une preuve

irrécusable que ces événements ont vraiment eu lieu. Mais ceci, mon ami... c'est tout à fait spécial.

qui plus est... si vous parvenez à identifier la jeune fille qui maintient la tête de Jane sous l'eau, alors vous aurez une chance plus que raisonnable d'apaiser l'esprit de Jane, et de lui donner le repos éternel.

- ¿ votre avis, pourquoi Jane elle-même ne m'a pas dit qui était cette fille, au cours de la séance de spiritisme chez Gabriel Dragonard ?

- Je pense qu'elle ne le sait pas, tout simplement.

Elle est remontée à la surface et... bang !... on lui a violemment cogné la tête contre le bord de la piscine, et on l'a enfoncée sous l'eau avant qu'elle ait eu le temps de respirer. Il est évident, d'après la façon dont La Nageuse tue au hasard vos amis et vos élèves, qu'elle vous rend tous responsables de sa mort... et vous tout particulièrement ! Elle considère que vous étiez tenu de veiller à sa sécurité, et que vous n'avez pas été à la hauteur. Ou bien elle pense peut-être que vos élèves et vous faisiez partie d'un complot pour la noyer.

- C'est complètement dingue ! Pourquoi penserait-elle une chose pareille ?

- Les esprits vindicatifs se font parfois des idées plutôt bizarres, Jim. Surtout lorsqu'ils meurent si jeunes.

- Vous pourriez me faire des copies de ces photos ?

Je pourrais les montrer à Piper et à Mary, et à d'autres élèves qui étaient là à ce moment.

- Bien sûr. Je vais le faire tout de suite. Mais vous devez réfléchir à une chose très importante.

- Oh, oui ?

- qu'avez-vous l'intention de faire lorsque vous aurez identifié la jeune fille qui l'a noyée ? Vous comptez la dénoncer à la police, ou bien évoquer

l'esprit de Jane et obliger cette jeune fille à tout lui avouer, et à lui présenter des excuses, ou quoi ?

- Je n'en sais rien. J'espérais que vous alliez m'éclairer sur ce point. Je manque de pratique lorsqu'il s'agit d'exorciser des légendes urbaines !

- Il en est de même pour moi, hélas ! Vous ne croyez pas que je serais retourné là-bas pour exorciser Frank Butler le Dingue, si je savais comment procéder ? L'esprit de Jane Tullett mérite de trouver le repos au ciel, mais Frank Butler le Dingue mérite d'aller en enfer.

- Vous continuez de penser à votre frère, hein ?

Le visage de David Duquesne fut momentanément éclairé par la lumière émanant de sa photocopieuse.

- Tous les jours, Jim. Tous les jours, sans aucune exception. C'est ce qui donne un but à ma vie.

Laura Killmeyer l'attendait lorsqu'il revint chez lui.

Elle était assise sur les marches devant son immeuble, en compagnie de Mervyn. Celui-ci la faisait profiter de sa version notoirement alternative de Strawberry Fields Forever.

- Comment ça se présente, monsieur Rook ? lui demanda-t-elle en plissant un œil à cause du soleil.

Cet après-midi, elle avait repris quelque peu son aspect de sorcière de l'année précédente. Elle portait un T-shirt violet avec des étoiles dorées cousues dessus, un pantalon corsaire en satin noir, et des Nike dorées.

Jim se frotta la nuque avec lassitude.

- Je crois que je progresse... mais j'ai eu une autre embrouille avec La Nageuse.

- Hé... vous n'avez rien ? demanda Mervyn. Il me semblait bien que vous aviez l'air un brin flapi.

- Plutôt lessivé et récuré à fond ! répliqua Jim.

Et il leur raconta ce qui s'était passé à la station-service Amoco.

- C'est incroyable ! s'exclama Mervyn. Vous ne serez en sécurité nulle part, tant que vous n'aurez pas éliminé cette créature. Vous ne pourrez même pas laisser couler l'eau de votre robinet pendant que vous vous brossez les dents !

Ils allèrent chez Jim. Tibbles Deux dormait sur le balcon, pelotonnée sur son fauteuil, mais Jim vit qu'elle dressait les oreilles et écoutait ce qu'ils disaient. Il disposa sur la table basse les photographies de la piscine de West Grove et montra à Laura et Mervyn comment on avait noyé Jane Tullett.

- Ce ne devrait pas être très difficile de découvrir qui est cette fille, déclara Mervyn. Son maillot de bain n'a rien de particulier, mais il y a un genre de motif, comme un dauphin. Regardez.

- Je n'arrive pas à croire qu'elle ait réussi à noyer Jane devant tous ces gens, et que personne n'ait rien vu ! dit Laura.

- C'est le vieux truc qui consiste à faire quelque chose à la vue de tous, répondit Jim. Si les gens ne s'attendent pas à vous voir noyer quelqu'un sous leurs yeux, ils ne voient absolument rien. Bon, et toi Laura...

tu as trouvé quelque chose d'intéressant dans tes grimoires ?

- Oui, je le pense. J'ai cherché tout ce qui se rapportait aux esprits de l'eau dans mes ouvrages de magie, et il y a énormément de choses sur les kelpies et les shelly-backs en Ecosse, et sur toutes sortes d'esprits horribles qui peuvent vous attirer dans la mer et vous noyer. Et j'ai également trouvé plusieurs mentions des Nageurs.

Je ne crois pas que David Duquesne ait entièrement raison... des Nageurs sont apparus au xviie siècle, par conséquent ils ne sont pas uniquement un phénomène moderne. Les Puritains ont écrit à leur propos, et cela remonte à 1659. Par contre, ce que Michael vous a dit concernant l'eau polluée, c'est tout à fait exact. Autant que je puisse en juger, les seules fois où des

Nageurs sont apparus, c'est lorsque des gens ont été noyés dans des étangs à l'eau stagnante ou dans des puits souillés d'eaux d'égout. Donc, comme il l'a expliqué, l'eau elle-même était malade, et par conséquent les esprits dans l'eau étaient malades.

- Tu as bien travaillé, Laura. Mais est-ce que l'un de tes ouvrages dit comment on peut se débarrasser des esprits de l'eau ?

- Pas vraiment. Au xviie siècle, les gens ont essayé

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

de les faire exorciser par un prêtre, mais sans grand résultat, apparemment. Il semble que Les Nageurs étaient satisfaits seulement lorsqu'ils avaient noyé tous ceux qui avaient contribué à les noyer, ainsi que leurs amis, leurs enfants, et même leur bétail, dans certains cas. En 1789, soixante-cinq bovins se sont approchés de l'océan au large de Providence, et tous ont été attirés sous l'eau, un par un, et se sont noyés.

- Hum, ce n'est pas très rassurant, fit Mervyn.

Dorénavant, je mettrai un scaphandre autonome pour prendre ma douche !

- Je n'ai trouvé qu'un seul passage où il est dit qu'un Nageur a été complètement exorcisé, poursuivit Laura. (Elle farfouilla dans son sac et en tira un vieux livre miteux au dos cassé.) C'est dans cet ouvrage... De la Démonomanie des Sorciers, de Jean Bodin.

Regardez, j'ai mis un marque-page. Cela s'est passé à

Newbury Old Town, Massachusetts, en 1659. Selon la coutume des Puritains, une femme du nom de Biddy Morley a été attachée sur une planche et plongée dans l'étang du village parce que c'était une mégère. Ils l'ont laissée sous l'eau trop longtemps et elle s'est noyée.

Mais cinq ans plus tard, le jour anniversaire de sa mort, elle est réapparue, c'était son image même, mais elle était faite d'eau <sup>a</sup>.

Elle a attiré son mari dans l'étang, et elle l'a noyé.

Et tous les habitants de Newbury Old Town qui avaient assisté à sa mort par noyade, ou qui avaient témoigné

contre elle, ont été noyés, eux aussi, dans l'étang ou bien dans un tonneau contenant de l'eau de pluie... et un homme a été noyé alors qu'il se promenait au bord de la mer. <sup>a</sup>

- Et qu'ont-ils fait pour se débarrasser d'elle ?

demanda Jim.

- Ils ne parvenaient pas à l'attraper, parce qu'elle était constituée uniquement d'eau. Mais un jour, ils ont persuadé une femme du village de servir d'app,t. Elle prenait un bain dans un baquet en bois près de la cheminée lorsque La Nageuse a surgi de l'eau devant elle et a essayé de la noyer... exactement comme Mervyn a failli être noyé. Mais son mari et deux autres hommes se cachaient dans la pièce voisine. Dès que la femme a crié, ils l'ont sortie du baquet et ont jeté sur La Nageuse des seaux remplis de poix enflammée. Son esprit n'a pas eu le temps de s'échapper, et sa forme matérielle s'est volatilisée, pfff, dans un nuage de vapeur. Bodin déclare ici : Il y a eu de tels cris et une telle exhalai-son de vapeur qu'ils ont cru qu'ils avaient invoqué tous les démons de l'enfer. <sup>a</sup>

- Bingo ! fit Mervyn. Il faut faire frire ces salo-pards !

- Je ne sais pas si nous pouvons être s°rs de cela, lui dit Jim. Réfléchissez. quand a été écrit ce livre, De la Démonomanie des Sorciers ? Vous ne feriez pas confiance à une carte routière publiée en 1778, d'accord ?

- Je ne fais aucune recommandation, monsieur Rook, enchaîna Laura. Je dis simplement que la seule personne faisant autorité concernant des esprits de l'eau vindicatifs que j'ai réussi à trouver, c'était Jean Bodin, et il dit que la seule solution consiste à utiliser un autre élément. Le feu pour combattre l'eau, exactement comme l'eau combat le feu. Il appelle ça ´ l'évaporation et la stérilisation de l'esprit malin <sup>a</sup>.

Jim alla dans la cuisine et rapporta ses deux dernières bières, qu'ils se partagèrent à trois.

- Le problème est le suivant : même si le fait de mettre le feu à cet esprit marche vraiment... comment allons-nous nous y prendre pour l'attirer dans un piège et être en mesure de le faire cramer ? Un jour, j'ai essayé de plonger un homard vivant dans une marmite d'eau bouillante. Bon sang, j'ai eu l'impression de faire trois rounds avec Jesse Ventura !

- Une nuit, j'ai rêvé de Jesse Ventura, fit Mervyn d'un air rêveur. Il me frictionnait le dos avec du sirop d'érable.

- Mervyn... si ce truc du feu est la seule façon de se débarrasser de l'esprit de Jane Tullett, alors il nous faut quelqu'un pour servir d'appât. Exactement comme on attache une chèvre à un piquet pour attirer un lion.

- Hé, ne me regardez pas comme ça ! La dernière fois, j'ai failli mourir noyé !

- Je ne sais même pas si utiliser le feu contre La Nageuse marchera, déclara Laura. Comme vous l'avez dit, ce sont des ouvrages très anciens. Je sais que les gosses dans ces séries télévisées comme Buffy contre les vampires ou Charmed trouvent de vieux livres de magie et découvrent l'incantation secrète, et tout est bien qui finit bien, mais on n'est pas à la télé, d'accord ? C'est la réalité, et La Nageuse d'aujourd'hui pourrait être très différente de ce qu'elle était en 1659.

- Tu as raison. Mais jusqu'ici, nous n'avons pas d'autre alternative.

- Puis-je vous rappeler quelque chose, Jim ? intervint Mervyn. D'après ce collier parapsychique que vous avez acheté au salon de la voyance, il ne vous reste plus que six jours à vivre. Alors, si j'étais vous, j'es-saierais de foutre le feu à cette Nageuse le plus tôt possible !

- Vous n'y croyez pas, hein ? demanda Laura.

Enfin, les esprits sont une chose... mais prédire l'avenir ? J'interprète des feuilles de thé et je regarde dans des miroirs pour dire aux gens qui ils vont épouser.

Mais c'est juste pour s'amuser, la plupart du temps. Je n'oserais jamais prédire à quelqu'un quand il va mourir !

- qui sait ? fit Jim. Avec cette Nageuse, je commence à penser que tout est possible.

Il prit un taxi pour retourner à l'Alligator de Velours Noir. Il était six heures lorsqu'il réussit à arriver là-bas.

Piper terminait sa journée de travail. Elle essuyait les tables et vidait les cendriers.

- Je te raccompagne chez toi ? proposa-t-il.

- Non, désolée. Ray passe toujours me prendre. Il est du genre possessif.

- J'étais ton professeur, Piper. Je suis presque assez vieux pour être ton père. Enfin, j'aurais pu l'être si j'avais eu une petite amie consentante quand j'avais onze ans.

- Je sais. Mais il n'en demeure pas moins que vous êtes un homme, et Ray ne verrait pas les choses de cette façon.

- Okay... pas de problème. Mais tu pourrais jeter un coup d'œil à ces photographies ? Elles ont été prises par un photographe de presse indépendant le jour où

Jane s'est noyée. J'ai besoin d'identifier quelqu'un.

Piper plia une barre de chewing-gum et la fourra dans sa bouche.

- «a fait un drôle d'effet de revoir tous ces gens...

regardez, ici, c'est moi ! Bon sang, comme j'étais mal fagotée ! Je suis stupéfaite d'avoir eu des petits amis à

l'époque !

- Tu n'étais pas mal fagotée... tu étais superbe.

- Surtout ne dites pas ça à Ray. Il se foutrait en pétard !

Jim montra du doigt la fille au maillot avec le motif de dauphin.

- Celle-ci... est-ce que tu la reconnais ?

Piper examina la photographie attentivement, tout en mastiquant bruyamment, la bouche ouverte.

- Ouais... je crois savoir qui c'est. Il ne peut s'agir que d'une seule personne, vu la façon dont nous nous tenons tous. C'est Jennie Bauer. Comme je vous l'ai dit, elle a été la première personne à se rendre compte que Jane s'était noyée.

- Tu en es certaine ?

- 110 pour cent. Regardez cette photo ici, c'est elle... elle portait toujours ces bracelets d'amour à son poignet. Un pour chaque petit ami, disait-elle. Enfin, c'est ce qu'elle prétendait !

Jim récupéra les photographies et les rassembla.

- Merci, Piper. Tu auras ta récompense au ciel pour ça !

- qu'est-ce que j'ai fait ?

- Je ne peux pas te le dire maintenant. Mais tu m'as donné un sacré coup de main.

- Hé, j'espère que vous n'êtes pas en train de dire que c'est Jennie Bauer qui a noyé Jane !

- Je ne dis rien du tout pour le moment. Mais il faut que je sache exactement ce qui s'est passé ce jour-là, et ceci est un excellent début.

À cet instant, la porte du bar s'ouvrit et un jeune homme au cou de taureau, en T-shirt blanc moulant et jean, entra. Ses cheveux étaient coupés ras à moins d'un millimètre. Il traversa la salle d'une démarche chaloupée, comme s'il avait de l'eau jusqu'aux hanches. Dès qu'il eut rejoint Piper, il passa un bras autour de sa taille et l'attira contre lui, puis il regarda Jim de haut en bas.

Ses yeux ressemblaient à des têtes de clou en acier.

- Salut, dit-il d'un ton agressif.

- Vous devez être Ray, répondit Jim en tendant la main. Je suis... Jim.

Ray ignora la main de Jim et se tourna vers Piper.

- qu'est-ce que je t'ai dit à propos d'allumer tous ces glandus ? qu'est-ce que je t'ai dit ?

Jim déclara :

- J'espère que vous lui avez dit : ' Ma très belle, ma promise, enfin trouvée, le dernier don du Ciel, mon nouveau délice pour toujours. ' <sup>a</sup>

Ray se tourna vers lui. Sa bouche s'était réduite à une mince balafre.

- qu'est-ce que vous êtes, un pédé ? Laissez ma femme tranquille. Elle est à moi.

Jim ne put s'empêcher de sourire. Il se souvint de Piper en classe, rêveuse et distraite, mais toujours en train d'imaginer des choses, des châteaux et des princes, des guerres et des couronnements.

- Permettez-moi de vous donner un conseil, Ray, dit-il, rangeant les photographies dans sa poche et se levant. Piper ne sera jamais à vous, pas au sens où vous l'entendez, aussi longtemps qu'elle vivra. Et vous ne vous rendez pas service à vous-même si vous pensez le contraire.

- Hé, vous ! hurla Ray comme Jim se dirigeait vers la porte du bar. Mais pour qui vous prenez-vous ?

Bordel de merde, à qui croyez-vous parler ? Reviens ici, mec ! Personne ne parle de ma femme de cette façon !

Jim sortit du bar et se retrouva sur San Vicente. Il regrettait d'avoir ouvert sa grande gueule. Mais comme il se retournait, la porte s'ouvrit un moment et il entrevit Piper assise à une table d'angle. L'expression sur son visage lui rappelait tellement les jours où elle était assise en classe, rêvassant, ailleurs. Elle leva une main à

moitié, une sorte d'au revoir hésitant. Il était ravi qu'elle se souvienne de passages de Milton, même s'ils étaient empreints de sensiblerie, et même si c'étaient seulement des fragments. Mais lorsque les choses vont mal, et

qu'on est mariée à un Ray et qu'on est serveuse à l'Alligator de Velours Noir, a-t-on envie qu'on vous remémore Le Paradis perdu ?

Ce soir-là, le tonnerre commença à gronder au-dessus des montagnes de Santa Monica, et des éclairs frémissaient derrière les nuages. Jim alla chercher son Eldorado chez M. Pot d'...chappement, sous l'autoroute de San Diego sur National, et il fut ravi d'entendre les borborygmes mélodieux qui sortaient du moteur.

M. Pot d'...chappement essuya ses mains maculées de graisse sur un chiffon encore plus maculé de graisse, et lui apprit que l'ensemble du pot d'échappement était rouillé depuis des mois, et qu'il avait été obligé de le remplacer entièrement, soit 565 dollars plus les taxes.

- Je viens de payer 250 dollars pour une séance de spiritisme ! protesta Jim.

- C'est la vie ! répliqua M. Pot d'...chappement en se léchant le pouce pour compter les billets. Personnellement, j'ai jamais fait confiance à ces voitures étrangères.

Jim se rendit chez Washington Freeman III, enchanté

par le sifflement doux et voluptueux d'un moteur muni d'un silencieux digne de ce nom, mais toujours irrité par le prix de la réparation.   ce train-là, il ne lui resterait plus de quoi payer son billet d'avion pour Washington, encore moins pour meubler son nouvel appartement, s'approvisionner en articles d'épicerie, et s'offrir le complet trois-pièces gris anthracite qu'il jugeait indis-pensable pour ses nouvelles fonctions au ministère de l'...ducation.

Washington portait un T-shirt noir et un ample pantalon de combat kaki avec des dizaines de poches tout du long des jambes.

- qu'est-ce que tu mets dans ces poches ? lui demanda Jim comme ils s'éloignaient du trottoir.

- Des trucs de première nécessité, répondit Washington, et il parut froissé.

- Des trucs de première nécessité ? Tu veux dire, comme des grenades et tout le reste ? Des réserves de munitions ?

Washington marmonna quelque chose à voix basse.

- qu'est-ce que tu as dit ? fit Jim. Des bombes ?

- J'ai dit, des préservatifs.

- Je vois. Ma foi, tant mieux pour toi. Il vaut mieux sortir couvert, hein ?

Il s'ensuivit un long silence tandis qu'ils emprun-taient Santa Monica Boulevard. Puis Jim demanda :

- Ils sont parfumés ?

- quoi ?

- Tes préservatifs. On en trouve à la fraise, à la pipa colada, au melon. Absolument tout !

- Hé, vous êtes censé être mon professeur ! Je suis pas censé parler de trucs comme ça avec mon professeur !

- Simple curiosité de ma part. Je me demandais simplement qui tu espérais sauter ce soir ? Ou devrais-je dire ´ grimper <sup>a</sup> ? Ce serait plus précis, non ?

- C'est juste à titre de précaution.

- Une précaution contre quoi ? Sauter ou grimper ?

- Me mettez pas en boîte, m'sieur Rook !

- Tu es embarrassé. Tu as pleuré en classe lorsque je vous ai lu un poème d'Emily Dickinson. Tu étais embarrassé à ce moment-là ?

Washington renifla, et déclara :

- Non. Pas du tout. C'était de la poésie. Cela n'avait rien de personnel.

- Ainsi donc, Emily Dickinson est moins embarrassante que des préservatifs ?

- Mais c'est pas vrai ! fit Washington en se tournant sur son siège. Vous avez le chic pour m'embrouiller !

J'ai quitté le collège mardi... et j'y retournerai jamais.

Mais vous continuez, hein ? Des préservatifs parfumés !

Vous continuez de jeter le trouble dans mon esprit !

- Non, absolument pas, Washington. C'est toi qui jettes le trouble dans ton propre esprit, et personne d'autre. Et par-dessus tout, tu ne dois pas laisser La Nageuse te contrôler. Elle dispose du pouvoir de l'océan, du pouvoir de chaque rivière rance, de chaque cours d'eau pollué et de chaque tempête de pluie acide.

Je pense que nous n'avons même pas commencé à réaliser à quoi nous avons affaire ici. Nous n'avons même pas effleuré le problème ! Nous devons réfléchir d'une manière claire et logique, et ne jamais la laisser s'emparer de notre imagination.

Ils allèrent chercher Laura et se rendirent chez Jennie Oppenheimer. Durant le trajet, tout en conduisant d'une main, Jim leur montra les photographies de Jane en train de se noyer.

- Comment se fait-il que les flics n'aient jamais examiné ces photos ? demanda Washington.

- Ils l'ont probablement fait. Mais que voit-on vraiment, à moins de savoir qu'on a noyé Jane, à moins qu'elle ne te l'ait dit elle-même ? L'image floue d'un maillot de bains à rayures ? Une jeune fille qui s'agrippe à l'échelle d'une piscine ? Ce n'est pas exactement une preuve prima facie, d'accord ?

- Et si Jennie nie l'avoir fait ? voulut savoir Laura.

- C'est un risque que nous devons prendre. Mais si elle a mauvaise conscience, elle sera probablement soulagée que nous ayons tout découvert.

Ils se garèrent devant la maison des Oppenheimer et descendirent de voiture. Dans le lointain, le tonnerre continuait de gronder, mais il n'y avait encore aucun signe d'une pluie imminente. Jim sonna et Jennie vint ouvrir presque tout de suite. Elle portait un corsage blanc et une jupe noire, et son visage semblait légèrement empourpré, comme si elle faisait cuire quelque chose au four.

- Monsieur Rook... Jim, quelle surprise !

- J'espère que cela ne te dérange pas que nous venions ainsi à l'improviste. Au fait, je te présente deux de mes anciens élèves... Washington Freeman et Laura Killmeyer. Ils m'ont aidé à comprendre ce qui était arrivé à Mikey.

- Oh, bien sûr. Entrez, entrez. Voulez-vous de la limonade ? Il fait atrocement chaud, non ? J'espère que cet orage va éclater bientôt !

Ils la suivirent dans la maison. Au-dehors, dans le jardin, on avait recouvert la piscine d'une b,che en plastique bleue. Jennie remarqua que Jim regardait la piscine et elle dit, avec un petit sourire crispé :

- Elle a été vidée.   vrai dire, la maison va être mise en vente. Doug et moi avons décidé de nous séparer. Après la mort de Mikey, il ne restait plus grand-chose de notre vie de couple, apparemment.

- Je suis désolé, dit Jim. La mort a un effet différent sur les gens. Parfois elle les rapproche. D'autres fois...

eh bien.

- Vous êtes sûrs que vous ne voulez pas un verre de limonade ? Je viens de la faire... Tracey va bientôt rentrer.

- Non, merci. Je venais juste pour te parler de quelque chose. De Jane Tullett, en fait, et des circonstances de sa mort.

Jennie parut déconcertée.

- Oui, et alors ? Elle a plongé et elle s'est cogné la tête. C tait un accident, et cela s'est passé il y a si longtemps. Je ne comprends pas pourquoi son

esprit montre une telle haine.

- Non, Jennie, elle ne s'est pas cogné la tête.

quelqu'un d'autre lui a cogné la tête contre le bord de la piscine. Et ensuite, ce quelqu'un l'a délibérément maintenue sous l'eau jusqu'à ce qu'elle se noie.

Jennie semblait toujours déconcertée.

- Je croyais que le coroner avait conclu à un accident.

- En effet. Mais le coroner n'avait pas eu l'avantage de parler à Jane en personne. C'est pourquoi...

même s'il avait disposé de toutes les preuves... il n'aurait pas été en mesure d'en tirer toutes les conclusions exactes.

- Les conclusions exactes ? que voulez-vous dire ?

Jim disposa les photographies sur la table basse de Jennie, à côté de ses numéros de Redbook et d'Architectural Digest.

- C'est le moment où Jane s'est noyée... et voici les photographies de la jeune fille qui l'a noyée.

Le visage de Jennie se crispa. Jim montra du doigt la photo de Jennie se tenant à l'échelle, mais elle ne la regarda pas.

- Tu te reconnais ? lui demanda-t-il. La preuve est ici, Jennie. La preuve a dormi dans les archives du Los Angeles Times pendant dix ans, depuis que tu as commis cet acte. L'ennui, c'est que la seule personne capable d'interpréter ces photographies était Jane, et elle était morte. Personne n'aurait jamais rien su, encore aujourd'hui, si Jane n'avait pas décidé de se manifester.

- Elle a noyé Mikey, dit Jennie.

- Oui, en effet. Elle a également noyé Dennis Pease et Gabriel Dragonard, elle a grièvement blessé Dottie Osias, et elle a failli nous noyer, Mervyn, Washington, Laura et moi. Et jusqu'à présent rien n'indique qu'elle va s'arrêter de noyer des gens, et tout ça à cause de toi !

- Elle a noyé Mikey, répéta Jennie, et des larmes coulèrent sur son visage.

- Elle a noyé Mikey parce que tu l'as noyée. Et au train où vont les choses, elle va probablement te noyer, toi aussi, et Dieu sait combien d'autres personnes.

Jennie baissa la tête et se couvrit les yeux des mains.

Lorsqu'elle parla, ce fut en un chuchotement faible et précipité, comme si elle parlait dans un confessionnal.

- Jane avait tout ce que je n'avais jamais eu. Elle était belle, elle était populaire, elle était douée pour le basket et le 100 mètres. Et elle avait George, et j'ado-rais George. Je l'adorais ! Le premier jour où je suis arrivée au collège, dès que j'ai vu George, j'ai su que je devais l'avoir pour moi. J'ai tout fait pour conquérir son cœur. Je lui apportais des gâteaux que j'avais faits moi-même. Je mettais mes plus belles robes. Je flirtais avec lui chaque fois que j'en avais l'occasion. Mais il n'a jamais fait attention à moi. J'aurais aussi bien pu être transparente, faite d'eau, comme l'est Jane maintenant.

Chaque fois qu'il sortait avec une jeune et jolie élève de seconde année, Jane et lui avaient une violente dispute, et je priais toujours pour qu'elle le plaque et pour que, enfin... enfin... il se retourne, m'aperçoive à

ses côtés et tombe amoureux de moi.

´ Mais cela ne s'est jamais produit, malgré tous mes efforts. Et puis est arrivé le dernier jour de l'année scolaire, et j'ai compris que je devais faire quelque chose, sinon Jane et George partiraient ensemble et je le perdrais pour toujours. Ils parlaient déjà de se marier.

Elle marqua un temps, écarta ses mains de ses yeux et releva la tête. Puis elle poursuivit.

- Je n'avais absolument rien préparé. Cela s'est passé comme ça. Je barbotais dans la piscine avec tous les autres, puis j'ai levé les yeux et j'ai aperçu Jane qui s'apprêtait à sauter du grand plongoir. Elle a plongé

dans l'eau à moins d'un mètre de moi. Sous l'eau, je l'ai vue se retourner et nager vers le bord de la piscine.

Sa tête est apparue à la surface. Je me suis retournée et personne ne regardait dans notre direction. Je l'ai empoignée par son bonnet de bain et j'ai cogné sa tête contre la barre d'appui, de toutes mes forces. Ensuite je l'ai poussée sous l'eau, j'ai passé mes jambes autour de son cou, et je l'ai maintenue sous l'eau. C'était horrible.

J'ai eu l'impression qu'elle mettait une éternité pour se noyer... elle se débattait, elle me donnait des coups de poing, elle m'a même mordu au genou. Mais elle a finalement cessé de se débattre. J'ai compté jusqu'à cent et ensuite je l'ai lâchée. C'est à ce moment que j'ai fait semblant de l'apercevoir. J'ai crié, et je ne pouvais pas m'arrêter de crier. Je suppose que c'était le choc... et le fait de réaliser que je l'avais vraiment tuée.

Il s'ensuivit un long silence. Jennie tira un mouchoir en papier de la manche de son corsage et s'essuya les yeux. Puis elle demanda :

- qu'allez-vous faire maintenant ? Vous avez l'intention de prévenir le lieutenant Harris ?

- Cela dépend, répondit Jim. Je pense que nous avons le choix.

- Le choix ? quelle sorte de choix ? J'ai noyé

intentionnellement Jane Tullett. Je viens de tout avouer.

- Jennie, nous avons besoin de ton aide. Je ne cherche pas à me faire justice moi-même, mais ma priorité numéro un est d'empêcher La Nageuse de blesser ou de noyer d'autres élèves de ma classe. Je sais parfaitement que tu as déjà subi la pire punition que l'on aurait pu t'infliger... tu as perdu ton fils. Je pourrais te conduire chez le lieutenant Harris, bien sûr. Mais il est plus important que nous apaisions l'esprit de Jane.

Jennie hésita un moment, puis elle acquiesça de la tête.

- Entendu. De toute façon, je suppose que c'est de ma faute si elle est revenue.

- que veux-tu dire ?

- Je faisais tout ce que je pouvais pour être la meilleure amie de Jane, afin de rester à proximité de George. Je lui prêtais mes robes. Un jour, je lui ai même prêté de l'argent. Un week-end, je l'ai emmenée voir mes parents. La veille du jour où je l'ai noyée, nous étions assises sur la pelouse devant le bâtiment des sciences naturelles, et elle m'a dit : ' Tu es tellement gentille avec moi... je te promets que, où que tu sois, je reviendrai dans dix ans et je te revaudrai tout ce que tu as fait pour moi. ' <sup>a</sup>

' Le lendemain, elle a appris ce que j'avais dit à

George... qu'elle avait eu un tas de petits amis, et s'était fait avorter deux fois. Uniquement des mensonges, bien sûr. Mais j'étais tellement éprise de George que je pensais que j'avais un droit moral de gagner son cœur par n'importe quel moyen.

Jennie marqua un temps, puis déclara :

- Elle avait promis de revenir et de me chercher, afin de me rendre la pareille. C'est ce qu'elle a fait, non ?

- Il faut que nous attirions l'esprit de Jane dans un piège, dit Jim. Et la seule façon pour nous d'y arriver, c'est d'utiliser quelqu'un comme appât, quelqu'un qu'elle désire ardemment faire souffrir. Je ne peux m'attendre à ce que Washington ou Laura acceptent de servir d'appât, c'est pourquoi je te le demande. Je ne prétends pas que ce ne sera pas dangereux. Ce sera très dangereux ! Mais ce serait peut-être pour toi un moyen de te racheter, tu ne crois pas ? Si nous réussissons à

exorciser La Nageuse, on oublie ces photographies, et ce que tu nous as avoué aujourd'hui, et tu pourras repartir à zéro et refaire ta vie.

- Je ne vous aurais jamais pris pour un maître chanteur, Jim !

- Parfois nous sommes obligés d'utiliser tous les moyens dont nous disposons. Il faut absolument que je neutralise La Nageuse, Jennie. Sinon, Dieu seul sait ce qui va nous arriver.

Ils se rendirent chez Susan Silverstone. Elle venait de rentrer d'une longue séance de thérapie naturelle dans le jardin de quelqu'un, et elle semblait épuisée. Michael avait mis son costume Medlar Tree. Son visage était d'un blanc crayeux, et ses yeux entourés de cercles noirs, à tel point qu'il donnait l'impression d'avoir deux énormes trous à la place des yeux, tel un mort vivant.

- C'était é-rein-tant ! gémit Susan en se laissant tomber sur son lit de repos en brocart marron. Chaque plante dans ce jardin était complètement hystérique. Je l'ai senti dès que je suis arrivée. C'était comme si elles me criaient après !

- quel était le problème ? s'enquit Laura.

- Le propriétaire était le problème. Il est tellement stressé par son travail qu'il va dans le jardin tous les soirs et passe sa colère sur ses plantes. Tout le jardin tremblait littéralement de terreur.

- Excusez-moi, mais comment passe-t-on sa colère sur des plantes ? demanda Washington.

- Exactement comme on passe sa colère sur une personne. Vous lui hurlez des injures ! Vous ne savez donc pas que les plantes poussent mieux si on leur parle gentiment, et si on leur passe de la musique douce ?

Cela marche également dans l'autre sens. Je n'avais encore jamais vu une bougainvillée aussi névrosée !

- Nous pensons avoir trouvé un moyen d'apaiser l'esprit de La Nageuse, enchaîna Jim. Nous allons utili-

ser le feu. On lui tend un piège, et ensuite on le brûle.

- ¿ propos, je prendrais volontiers une tisane, dit Susan. Medlar Tree, tu veux bien faire chauffer de l'eau ?

Medlar Tree hocha la tête et exécuta une mimique compliquée, comme s'il servait une tasse de thé. Puis il alla dans la cuisine.

- Pourquoi fait-il tout ce cirque ? demanda Washington. ¿ se comporter comme s'il était complètement débile ?

Susan lui adressa un sourire las.

- Il affirme que s'il met un masque sur son visage et ne parle pas pendant vingt-quatre heures, cela purifie son esprit. C'est comme de boire de l'eau minérale après avoir bu trop d'alcool. Cela met un frein à sa personnalité. Recharge son humilité. quand on ne parle pas, on ne peut pas se vanter. C'est ce qu'il prétend.

- Oh, ouais ? Alors comment fait-il pour être aussi casse-couilles ? répliqua Washington.

- Vous voudrez bien excuser Washington, dit Jim à

Susan. C'était l'un de mes élèves en Spéciale II, où l'on considérait que son éloquence était plus précieuse qu'un rubis, et où l'on considérait que toute personne débile était... eh bien... débile.

- Oh, croyez-moi, Michael est loin d'être stupide, même lorsqu'il met son accoutrement de Medlar Tree.

Il est également très dévoué. Je ne pourrais pas survivre sans lui... et je ne suis pas la seule.

- ...coutez, reprit Jim. Nous devons faire apparaître l'esprit de Jane Tullett, et la seule personne à qui je peux demander de se charger de cette opération, c'est vous. Je sais que c'est dangereux d'invoquer une manifestation aussi vindicative que celle-là, mais nous serons à vos côtés.

- Vous savez très bien que Michael me l'interdira.

- Cette fois, je me fiche complètement de ce que pense Michael. Je me soucie uniquement de ce que vous pensez... et je pense que vous pensez que cette situation est sur le point de devenir désespérée. Des gens vont mourir, Susan, et vous le savez.

- Il me l'interdira.

- Vous ne pouvez donc pas prendre une décision par vous-même ? S'il vous l'interdit, c'est parce qu'il vous aime et qu'il ne veut pas qu'il vous arrive quoi que ce soit. Mais si personne ne prenait jamais de risques...

à quoi ressemblerait ce foutu monde ?

Susan coiffa en arrière ses cheveux d'un noir brillant.

Ses yeux ne laissèrent rien paraître.

- que voulez-vous que je fasse ? demanda-t-elle à

Jim.

- En premier lieu, nous devons organiser une séance de spiritisme, afin de faire venir l'esprit de Jane jusqu'à l'endroit où nous avons l'intention de lui tendre un piège. Une fois que nous aurons fait ça, nous devons l'amener à revêtir la forme de La Nageuse. Je pense que ce ne sera pas très difficile, parce que nous pouvons nous arranger pour qu'il y ait beaucoup d'eau à proximité, et nous pouvons lui donner quelqu'un qu'elle est plus que désireuse de noyer.

- ¿ savoir ?

- La jeune femme qui l'a poussée sous l'eau au collège de West Grove, et qui l'a tuée. C'était Jennie Oppenheimer... la mère de Mikey.

Susan hocha la tête, et continua de hocher la tête.

- Bien sûr. Jennie Oppenheimer. Cela ne m'étonne pas du tout. Vous savez quoi ? J'ai eu une sensation tellement étrange à son propos lorsque nous sommes allés chez elle pour effectuer le trace-esprit. Elle avait une aura

tellement déconnectée, comme si elle essayait de me cacher quelque chose. Et cela semblait très curieux que quelqu'un arrive aussi vite à la conclusion que son fils avait été noyé par un esprit vindicatif... même si elle avait vraiment vu des empreintes de pas près de la piscine, et vu les buissons bouger comme si quelqu'un venait de se faufiler entre eux. Réfléchissez... un esprit vindicatif... c'est la toute dernière chose à laquelle la plupart des gens seraient prêts à croire !

- Jennie a très mauvaise conscience à propos de ce qu'elle a fait à Jane voilà tellement d'années, et elle est disposée à nous aider. En échange... eh bien, j'ai accepté de ne pas la dénoncer à la police.

- J'espère qu'elle réalise que ce pourrait être extrêmement dangereux.

- Oui, tout à fait. Je l'ai avertie. Mais elle accepte néanmoins de le faire. Elle est accablée de douleur, bien sûr, après la mort de Mikey. Mais je pense qu'elle se sent vraiment coupable à propos de ce qu'elle a fait à

Jane... et à propos de ce que l'esprit de Jane a fait pour se venger.

- Alors, quel est votre plan ?

- Vous invoquez l'esprit de Jane. Une fois que vous aurez fait cela, je serai à même de la voir... donc nous saurons où elle est et ce qu'elle a l'intention de faire.

Nous remplirons la baignoire, ce qui lui fournira toute l'eau dont elle a besoin pour se changer en Nageuse...

et Jennie sera également dans la salle de bains.

- Et ensuite ?

- Lorsqu'elle aura pris sa forme de Nageuse, nous ferons sortir Jennie de la salle de bains, nous aspergerons l'esprit d'essence, et nous y mettrons le feu. Nous devons combattre un élément avec un autre élément...

du moins c'est ce que disent les vieux ouvrages de magie de Laura.

- Et où avez-vous l'intention de faire ça ? Pas ici, j'espère ? Je ne tiens pas à ce que vous brûliez ma maison de fond en comble !

- Non, cela se passera dans mon appartement à

Venice. Toutes mes affaires sont rangées dans des caisses, prêtes à être expédiées. La salle de bains est entièrement carrelée, donc il n'y a pas de risques que le feu se propage dans l'immeuble. Et pour plus de sûreté, j'emprunterai deux extincteurs au collègue.

- Je ne sais pas, dit Susan. J'aimerais vous aider, mais je ne pense pas que Michael sera d'accord.

- Vous ne pouvez pas prendre une décision par vous-même ?

- Vous ne comprenez toujours pas, hein ? Michael m'a sauvé la vie, et chaque minute de chaque jour, il continue de me sauver la vie. Je porte en moi une bombe à retardement, Jim. Une bombe à retardement qui pourrait exploser d'un instant à l'autre, et me tuer.

Chaque fois que je respire, j'en suis gré à Michael.

Elle finissait de parler lorsqu'ils entendirent un fort gargouillis venant de la cuisine, suivi d'un fracas de vaisselle volant en éclats. C'était Medlar Tree. Washington se leva d'un bond et s'exclama :

- Et merde ! Je vous l'avais dit que ce type était débile !

Néanmoins, il fonça vers la cuisine, suivi de près par Jim, Susan et Laura.

Medlar Tree se tenait devant l'évier, leur tournant le dos. Il avait cessé d'émettre ce gargouillis, mais il frissonnait violemment, comme s'il avait été électrocuté. Il avait laissé tomber une grosse théière chinoise sur le carrelage, où elle s'était brisée en trois gros morceaux.

Il poussait un étrange grognement rauque, comme s'il avait du mal à respirer. Jim et Washington s'approchèrent prudemment de lui.

- Michael... Medlar... qu'y a-t-il ? qu'est-ce que tu as ?

Michael ne répondait toujours pas. Peut-être n'avait-il pas envie de leur parler. Ou bien il refusait de violer son vœu de silence.

- Michael, allons... dis-moi ce qui cloche.

Jim se rapprocha, et ce fut seulement à ce moment qu'il vit que Medlar Tree était saisi à la gorge par un bras transparent qui sortait de l'évier... un bras fait uni-

quement d'eau ourlée de vapeur. Son maquillage blanc dégoulinait et ses joues étaient striées de noir. Les doigts liquides serraient avec force sa pomme d'Adam, et son cou était écarlate, ébouillanté. On était en train de l'étrangler, lentement et inexorablement.

- Bordel de merde ! fit Washington.

Il tendit la main vers le bras pour l'ôter de la gorge de Medlar Tree, mais Jim lui cria :

- Non, ne le touche pas ! C'est de l'eau bouillante !

- Je fais quoi, alors ?

Jim jeta un regard éperdu autour de lui.

- Alors... alors... mets en marche le broyeur à ordures.

- quoi ?

- Le broyeur à ordures ! Branche le broyeur à ordures !

Washington appuya sur le bouton du broyeur à

ordures, et un grincement retentit brusquement. Le bras se mit à tourner et à tourner, en continuant de serrer la gorge de Medlar Tree, puis il tournoya de

plus en plus vite et fut violemment entraîné dans le tuyau d'écoulement. En l'espace de quelques secondes, il avait entièrement disparu.

Jim imbiba d'eau glacée un torchon de cuisine et l'appliqua sur le visage de Meddlar Tree, où il le main-tint. Washington le soutint jusqu'à la table de cuisine et l'aida à s'asseoir.

- Michael, ça va ? Allons, Michael, dis-moi ce qui s'est passé !

- Je préparais la théière, chuchota Medlar Tree en continuant de trembler. Je l'ai remplie d'eau bouillante, je l'ai rincée, et ensuite j'ai jeté l'eau dans l'évier. Et alors wham ! l'eau a jailli vers moi et elle a essayé de m'étrangler.

- Comment te sens-tu maintenant ?

- Mieux, merci. Mais mon visage me brûle.

- Et si tu enlevais ce maquillage ? Cela nous permettrait de voir si on doit t'emmener aux urgences ou non.

- Non, ça va, ça va. Je suis sous le choc, c'est tout.

Cette eau s'est jetée sur moi et m'a attrapé comme un putain de congre. Je ne pouvais plus respirer. Je ne pouvais même pas bouger... elle bloquait tous mes nerfs.

- Bon, d'accord. Calme-toi à présent, c'est fini.

Susan se tenait à l'entrée de la cuisine. Elle semblait consternée.

- Michael... tu n'as rien ? Si jamais il t'arrivait quelque chose...

- Je n'ai rien, je vais très bien. Laissez-moi recouvrer mon souffle, c'est tout !

- C'était elle, n'est-ce pas ? dit Susan. C'était La Nageuse.

- Je le crains, répondit Jim. C'est exactement ce que je vous ai dit. Toutes les personnes que je connais...

toutes les personnes qui me donnent un coup de main...

elle veut les noyer.

- Dans ce cas, nous devons agir, déclara Michael.

Nous devons l'invoquer, comme vous l'avez suggéré, et nous devons la brûler.

- Tu nous avais entendu en parler ?

Michael acquiesça de la tête.

- Pour veiller sur Susan... je dois avoir l'œil et l'oreille aux aguets !

- Alors tu lui permettras d'organiser une séance de spiritisme ?

- Si nous risquons de mourir chaque fois que nous nous approchons de l'eau, alors je ne pense pas que nous ayons une autre alternative, d'accord ? Mais je veux que vous me promettiez que vous n'exposerez pas Susan au danger plus que ce n'est nécessaire.

- Je ne peux pas te promettre que cela ne comportera aucun risque.

- Ma foi, nous devons aviser le moment venu, hein ? Merde, ma gorge me fait foutrement mal ! Si vous n'étiez pas intervenus, cette saloperie m'aurait étranglé, ça fait pas un pli !

- ...coute, dit Jim, si tu es vraiment disposé à marcher avec nous, je vais préparer mon appartement pour demain soir. J'apporterai l'essence et les extincteurs.

Tout ce que tu dois faire, c'est amener Susan.

Michael se frotta la gorge pour essayer d'en calmer la douleur.

- Je ne vous pardonnerai jamais de nous avoir entraînés dans cette histoire, croyez-moi !

- Pas du tout. C'est Susan qui m'a abordé, tu as oublié ?

- Alors qu'essayez-vous de me dire ? que c'était de notre faute ?

- Non... je dis simplement que le destin se comporte d'une façon très logique, et que Susan était peut-

être destinée à m'aborder. C'est peut-être la solution de ses problèmes, et des nôtres.

Michael eut un violent accès de toux. Lorsque sa toux se calma, il déclara :

- Je vais être très clair, monsieur Rook. Si cette affaire tourne mal... s'il arrive quoi que ce soit à

Susan... alors vous ne devrez pas seulement vous méfier de La Nageuse... vous aurez également affaire à moi !

- C'est extrêmement dangereux, dit Mervyn. Vous pourriez mettre le feu à tout l'immeuble !

- Je ne pense pas que nous ayons le choix, répondit Jim.

Il porta les deux bidons d'essence de cinq litres dans la salle de bains et les posa à côté du lavabo.

- Vous ne pourriez pas faire ça dehors ? Près d'un lac ? Au bord de la mer, même ?

- Il y a trop d'eau là-bas. L'eau procure sa force à

La Nageuse. Nous ne serions pas capables de produire un feu suffisant pour la détruire.

- Eh bien, je vous avertis, Jim. Si jamais il arrive quelque chose à mon appartement... j'ai des affaires très précieuses chez moi, sans même parler de ma personne !

Mervyn portait un blouson de motard en cuir noir, une jupe courte rosé, des bas résille, et des mules rouges comme Judy Garland dans Le magicien d'Oz. Il tenait Tibbles Deux sous un bras. Les pattes de TD pendaient lamentablement, et il était évident d'après son expression qu'elle se sentait profondément humiliée.

- Vous ne devriez pas la porter de cette façon, fit remarquer Jim. TD n'est pas un sac à main.

Mervyn chatouilla le sommet de la tête de TD.

- Je sais... mais elle est tellement adorable. Nous allons nous entendre à merveille, n'est-ce pas, Tibbles ?

Tu l'aimes, ton nouveau papa, hein, ma petite boule de poils ?

Jim jeta un dernier coup d'œil à son appartement.

Tous les cartons contenant ses livres, ses vêtements et sa chaîne stéréo, avaient été éloignés de la porte de la salle de bains et placés de l'autre côté du séjour. La plupart des meubles étaient entassés dans la chambre, y compris le rocking-chair peint en bleu et sa statuette à

moitié emballée de Hanuman, le dieu-singe. Il avait réussi à emprunter trois extincteurs peints en rouge au collège, et ils étaient appuyés contre le mur, où il pouvait les prendre rapidement si jamais les flammes se propageaient.

Il était bientôt 9 heures du soir. Trois fois trois. On frappa à la porte, et Washington entra, en T-shirt et jean noirs, suivi de Laura. Elle était entièrement vêtue de blanc, et avait noué un foulard en soie blanc autour de sa tête.

- Susan n'est pas là ? demanda Washington.

- Elle a téléphoné il y a une dizaine de minutes.

Elle arrive.

- J'aimerais bigrement que vous ayez trouvé un autre moyen de procéder, dit Mervyn.

Il voulut prendre TD dans son autre bras, mais TD en profita pour se dégager et pour sauter à terre.

- AÔe, tu m'as griffé, petit monstre ! Les chats sont comme les femmes, aucune reconnaissance !

- J'ai essayé d'en savoir plus sur Les Nageurs, mais j'ai fait chou blanc, déclara Laura. J'ai trouvé un article les mentionnant sur l'un des sites Internet consacrés aux légendes urbaines, mais il ne contenait rien de plus que ce que nous savons déjà.

Jim passa un bras autour de ses épaules.

- Si j'ai appris une chose à propos des menaces surnaturelles, Laura, c'est bien qu'il faut y aller au feeling.

Cela ne sert à rien de se fier aux mythes, aux légendes ou aux récits anecdotiques. Chaque esprit est particulier, et chaque esprit recherche quelque chose de différent, ne serait-ce que flanquer une trouille bleue aux personnes qu'il a laissées ici bas.

- On prend un café pendant que nous attendons ?

proposa Mervyn.

- Non, je ne veux pas d'eau ici, à part l'eau dans la baignoire. J'ai serré au maximum tous les robinets avec une clé anglaise et j'ai fixé la lunette du siège des W.-C.

avec du chatterton. J'ai même vidé le bol d'eau de TD.

Ils attendirent quelques minutes encore, puis Jennie arriva, suivie de Susan et de Michael. Jennie portait une robe noire très simple avec un collier de perles noir.

Susan avait mis un gilet matelassé en velours cramoisi qui la faisait ressembler à un page du Moyen -ge, et des jambières noires. Michael avait laissé tomber son accoutrement Medlar Tree et portait un chandail et un jean brodé dégueu. Son cou et un côté de son visage étaient toujours rouges, là où la main-eau avait tenté de l'étrangler.

- Parfait, dit Jim. Tout le monde est là. Alors nous ferions aussi bien de commencer. En principe, 9 heures est un moment favorable pour les esprits, non ?

- Pour les esprits vindicatifs, oui, admit Susan.

Vous voulez bien me montrer votre salle de bains ? Je dois m'assurer que nous pouvons effectuer cette opération en toute sécurité.

Jim obtempéra. La salle de bains était exiguë, en forme de L, avec la baignoire sur le côté gauche et le lavabo en face, dans une niche. Il y avait un petit vasistas avec un vitrail orné d'une fleur de lis.

- Est-ce qu'on peut ouvrir ce vasistas ? demanda Susan.

Jim secoua la tête.

- Vous ne pensez tout de même pas que La Nageuse pourrait sortir par là !

- qui sait ? Il faut prendre toutes les précautions auxquelles nous pouvons penser, et même quelques-unes de plus. Si nous invoquons l'esprit de Jane aujourd'hui, et que nous ne réussissons pas à nous débarrasser d'elle, il y a de fortes chances pour qu'elle nous traque impitoyablement, et elle sera dix fois plus vindicative qu'auparavant. Comme je vous l'ai déjà expliqué, habituellement les esprits sont rancuniers parce qu'ils croient que nous les avons oubliés... parce qu'ils ont l'impression que nous ne les aimons plus. Et pour couronner le tout, si jamais ils se mettent dans l'idée que nous tenons absolument à nous débarrasser d'eux...

alors là, ce sont de sacrés ennuis en perspective !

- que voulez-vous faire ? lui demanda Jim. On s'assied autour d'une table et on commence ?

- Non, ce n'est pas nécessaire. De plus, il n'y a pas assez de place. Nous allons remplir d'eau la baignoire.

Ensuite nous nous placerons autour et nous nous tien-drons par la main afin d'augmenter la force de notre lien psychique. Je serai en mesure de parler à l'esprit de Jane avant même qu'elle apparaisse... mais, bien s'°r, je ne la verrai pas. Vous seul pourrez la voir, Jim.

Nous tablons sur le fait qu'elle va entrer dans l'eau et prendre la forme de La Nageuse. Dès qu'elle sortira de l'eau du bain, Jim nous préviendra, et Michael et Washington l'aspergeront d'essence.

- Juste une grosse giclée, leur recommanda Jim.

Pas la peine de faire exploser tout l'immeuble !

- Une fois que vous aurez fait ça, poursuivit Susan, vous prenez vos bidons d'essence et vous sortez de la salle de bains à toute vitesse. ¿ ce moment, Jim jettera son briquet dans la baignoire et mettra le feu à La Nageuse. Espérons que le feu sera plus que suffisant pour la faire s'évaporer !

- Et dans le cas contraire ? demanda Jennie.

- J'ai dit espérons <sup>a</sup>. C'est un risque énorme...

non seulement physiquement, mais aussi spirituellement.

- Le plus important, c'est de réfléchir rapidement et clairement. quoi que vous voyiez... même si c'est étrange et terrifiant... essayez de garder la tête froide.

Votre survie peut en dépendre.

- Hé, m'sieur, je suis cool, fit Washington. Je suis toujours cool ! Un peu, mon neveu !

- Bon, allons-y. Michael... tu veux bien placer les bidons d'essence à côté de la baignoire ? Je vais faire couler l'eau.

La plomberie de l'immeuble de Jim datait des années trente, et cela prit presque cinq minutes pour remplir la baignoire à moitié. La tuyauterie vibrait et émettait des grognements de protestation. Washington parlait à voix basse à Laura, et celle-ci hochait continuellement la tête, mais les autres étaient trop crispés pour dire quoi que ce soit.

Finalement, Jim ferma les robinets et les serra aussi fort qu'il le pouvait. Il ne voulait pas que Jane dispose de plus d'eau qu'elle n'en avait besoin pour se changer en Nageuse. Après tout, l'eau était l'élément qui donnaît à son esprit la faculté de revêtir une forme humaine, et de les noyer... et plus elle avait d'eau à sa disposition, plus elle était puissante.

- C'est parti ! 'tez les couvercles des bidons d'essence et tenez-vous prêts. N'oubliez pas... dès que La Nageuse surgit de l'eau... vous l'aspergez d'essence et vous foutez le camp ! Et surtout, ne laissez pas tomber vos bidons !

- Reçu cinq sur cinq !

Ils se placèrent en demi-cercle autour du côté dégagé

de la baignoire. Jim s'aperçut dans le miroir et trouva qu'ils avaient tous l'air parfaitement ridicules... cinq adultes se tenant par la main debout face à une baignoire. quelqu'un qui serait entré à ce moment-là

aurait sans doute pensé qu'ils faisaient partie d'une secte de barjos - druides, mormons, ou l'Ordre du Bain.

Susan ferma les yeux et dit :

- Jane Tullett, je t'appelle depuis le monde des esprits. Je te demande de venir nous rejoindre là où la mort et la vie convergent. J'ai des personnes ici qui sou-haïtent te parler, et une personne en particulier qui a besoin de te confier les remords qu'elle éprouve concernant les circonstances de ta mort.

‘ ...coute-moi, Jane. Je sais que tu es en colère. Je sais que ton esprit semble incapable de trouver le repos qu'il recherche. Mais je t'offre une solution. Je t'offre la paix éternelle et le contentement. Viens vers nous, Jane. Je sais que tu m'entends. Approche et tiens-toi devant nous, pour nous permettre de te donner la paix que tu désires ardemment !

Il s'ensuivit un long silence sur fond de sifflement de la circulation dans la rue et de grognements sourds, dyspeptiques, des conduites d'eau. Puis Jim entendit un bruit ne ressemblant à rien qu'il ait jamais entendu. Un son très doux, grêle, incroyablement troublant, comme si quelqu'un passait son doigt humide sur le bord d'un verre à cognac. Mais ce son était bien plus étrange que cela : il contenait des éléments du vent, soufflant sous une porte dans une maison abandonnée. Il contenait des éléments de la mer, bouillonnant dans l'obscurité d'une nuit d'hiver. Il contenait des éléments de pleurs, de souffrance et de solitude totale.

- Je t'entends, Jane, dit Susan. (Jim sentit les doigts délicats, ornés de bagues, de Susan durcir leur prise sur les siens.) Je t'entends approcher. Viens, Jane, n'aie pas peur. Nous sommes ici pour t'aider, et non pour te faire du mal.

- ... vous auriez pu me sauver..., dit une voix surnaturelle.

Elle semblait si proche que Jim sursauta de frayeur.

Non seulement elle était proche, mais elle se trouvait derrière lui.

- ... vous avez laissé l'eau me prendre, et vous n'avez rien fait... vous n'êtes pas intervenus et vous m'avez laissée me noyer...

Jim sentait le souffle glacial de Jane sur le côté de son cou. Il tourna la tête, et elle était là, tout juste visible, à moins d'un mètre de lui, une silhouette qui frissonnait légèrement. Il distinguait ses cheveux humides plaqués sur son cuir chevelu. L'eau s'écoulait en une cascade continue de son nez et de sa bouche, les gouttelettes ruisselaient entre ses cuisses nues et se répandaient entre ses orteils. Elle était morte noyée, aussi serait-elle toujours ruisselante d'eau, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé sa délivrance.

- Elle est ici, dit Jim en serrant la main de Susan encore plus fort. Bordel de merde, elle est juste derrière nous ! Elle nous souffle sur la nuque !

- Je ne sens pas sa présence ! s'exclama Susan en tournant vivement la tête, paniquée. Je ne sens pas sa présence... dites-moi où elle est !

Jim saisit la main de Susan et la posa sur l'épaule presque transparente de Jane.

- Elle est ici... vous ne la sentez pas ? Elle se tient juste ici.

Susan ne retira pas sa main. Elle regarda Jim, en proie à une horreur absolue.

- Je sens... du froid. Je sens de l'humidité. Oh mon Dieu, Jim, elle est morte !

- Elle est morte noyée, Susan. Tant qu'elle n'aura pas trouvé quelqu'un pour la délivrer, elle sera toujours telle qu'elle était, le jour où elle est morte.

- Elle est vraiment ici ? s'écria Jennie, brusquement paniquée. Mon Dieu, empêchez-la de me faire du mal ! Nous devons la délivrer ! Il le faut absolument !

Elle a suffisamment souffert par notre faute ! Par ma faute !

La forme-esprit de Jane se déplaça autour d'eux, tel un reflet lumineux sur l'eau d'une piscine, et se tint tout près derrière Jennie. Elle toucha ses doigts du bout de ses doigts invisibles.

- Est-ce que l'un de vous ne m'aimait pas ? chuchota-t-elle, se tournant et regardant Jim de ses yeux transparents, liquides. Ne me dites pas qu'il n'y avait pas une seule personne dans tout le collège qui ne m'aimait pas !

- Je l'entends, couina Jennie. Je l'entends parler !

- Jennie, calme-toi, lui dit Jim.

Il serra sa main pour la rassurer. Puis il se tourna vers Jane et dit :

- Tout le monde t'aimait, bien s'°r. Tu étais l'une des élèves les plus brillantes que j'aie jamais eues dans ma classe. Tu étais intelligente, tu étais populaire, tu riais toujours.

- Oui, et toutes les filles étaient jalouses parce que je sortais avec George.

Jennie regarda éperdument autour d'elle, essayant de voir o° se tenait Jane.

- Tu as raison, Jane, nous étions jalouses, et j'étais la plus jalouse de toutes. Mais cela s'est passé il y a longtemps, Jane, et nous étions toutes beaucoup plus jeunes alors, et les choses qui semblaient importantes quand nous avions dix-neuf ans... eh bien, elles semblent beaucoup moins importantes aujourd'hui.

- Pour toi, peut-être. Mais aussi tu n'as pas perdu la vie, hein ?

- J'ai dit que je regrettais ce que j'ai fait. C'était un acte de passion plus que toute autre chose.

- quoi ? qu'est-ce qui était un acte de passion ?

- J'étais furieuse, Jane. George t'aimait, il ne faisait pas attention à moi, et je ne comprenais pas pourquoi. Je trouvais que j'étais beaucoup plus jolie que toi, mes parents étaient plus riches que les tiens. Mais George revenait toujours vers toi... même lorsqu'il avait flirté avec toutes ces élèves de seconde année. Il aurait d° être à moi, Jane. Tu ne comprends donc pas ?

Il aurait d° être à moi.

- O° veux-tu en venir ? demanda l'esprit d'une voix semblable à un courant d'air glacial.

- C'est pour cette raison que je t'ai enfoncé la tête sous l'eau. Tu ne peux pas savoir combien de fois j'ai avoué mon geste. Je l'ai avoué dans mes rêves. Je l'ai avoué lorsque je priais à l'église. Je t'ai noyée, Jane, parce que je pensais que si tu étais morte, George réali-serait brusquement que tu ne lui manquais pas du tout et qu'il m'aimait éperdument.

- Et il l'a fait?

- qui a fait quoi ? s'exclama Jennie, de plus en plus troublée et terrifiée.

- George a réalisé que je ne lui manquais pas du tout et qu'il t'aimait éperdument ?

Jennie hésita, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

- Non. Tu lui as énormément manqué, et il n'a jamais fait attention à moi, jamais.

- Jane, dit Jim, tu vois à quel point Jennie regrette son geste. ¿ présent je te demande de lui pardonner. Je te demande de nous pardonner à tous. Nous n'avons pas été à la hauteur, je m'en rends compte maintenant. Mais tu n'aurais pas dû t'en prendre à des personnes innocentes comme Mikey, Dennis et Dottie. Ils ne t'avaient absolument rien fait.

Jane se déplaça vers l'extrémité de la baignoire.

- De l'eau, dit-elle. Vous aviez l'intention de prendre un bain ?

- Non, nous pensions uniquement à toi, et au moyen de te donner le repos éternel.

- Oh, ça vous plairait, hein, de me donner le repos éternel ? Ainsi vous pourriez oublier commodément que Jennie m'a noyée volontairement, et que vous êtes tous restés là à regarder pendant qu'on m'écrasait le sternum, ce qui n'a guère servi à me ranimer ? Vous n'auriez plus à vous soucier de ce que j'aurais pu être, si j'avais vécu.

- Jane... personne n'essaie de fuir ses responsabilités. Mais tout ça est terminé, et cela s'est passé il y a dix ans. Et déjeunes enfants comme Mikey ne méritent pas de mourir noyés, uniquement à cause de ce qui t'est arrivé.

- Vous avez peut-être raison, dit Jane. (Sa voix résonnait, comme quelqu'un parlant dans une machine à laver vide.) Mais comment pourrais-je en juger ? Une fois que l'eau vous a pris, vous devenez l'eau. Et rien sur terre ne peut exister sans eau. L'eau peut vous enlever la vie en quelques secondes...

prenez mon cas. Mais elle peut également donner la vie. L'eau est la plus grande force au monde.

- Jennie veut que tu saches qu'elle regrette sincèrement ce qu'elle t'a fait. Elle espère être en mesure de réparer cela, d'une manière ou d'une autre.

- Elle veut réparer le fait de m'avoir noyée, alors que j'avais seulement dix-neuf ans ? Alors que j'avais toute ma vie devant moi ?

- Jane, écoute-moi, je t'en prie. Si nous pouvons faire quoi que ce soit pour toi, dis-moi ce que c'est, je t'en supplie. Mais je ne veux pas que d'autres élèves de ma classe soient blessés... ni mes amis.

- Vous auriez dû y penser le jour où vous m'avez noyée.

Sans rien ajouter, la forme-esprit de Jane se dirigea vers l'extrémité de la baignoire. Jim la voyait, mais personne d'autre ne le pouvait, et tous tournaient la tête d'un côté et de l'autre avec inquiétude. Washington regardait autour de lui encore plus frénétiquement que les autres, et il n'arrêtait pas de former avec ses lèvres *Ô* est-elle ? *O* est cette garce, monsieur Rook ? <sup>a</sup>

- Vous êtes prêts, les gars ? leur demanda Jim d'un ton désinvolte.

Au même moment, il vit l'esprit de Jane enjamber le rebord de la baignoire et entrer dans l'eau. Elle disparut à ses regards presque tout de suite, comme si elle avait fondu.

- Elle est dans l'eau ! cria Jim. Préparez l'essence !

Michael et Washington soulevèrent leurs bidons d'essence. Tous regardaient fixement l'eau du bain.

L'eau formait des rides paresseuses et clapotait, mais elle ne donnait pas l'impression de contenir quoi que ce soit.

- Vous êtes sûrs qu'elle est là-dedans ? demanda Michael.

- Et comment ! Je l'ai vue grimper dans la baignoire, et je pense que Susan perçoit son aura.

- Oui, elle est là, confirma Susan. Je perçois ces vibrations très, très émotionnelles. Elle est furieuse et triste, les deux en même temps, mais elle est principalement en colère.

- Et si elle n'apparaît pas ? demanda Jennie, toujours hystérique. que se passera-t-il si elle n'apparaît pas ?

- Oh, elle va apparaître, répondit Jim. Et dans l'éventualité peu probable où elle n'apparaîtrait pas...

eh bien, nous ferons ce que Mervyn a fait... retirer la bonde.

- Hé, vous mettrez votre main dans l'eau pour retirer la bonde, dit Mervyn, parce que moi, je ne le ferai certainement pas !

Ils attendirent et attendirent, tandis que la surface de l'eau s'agitait doucement.

- A mon avis, il n'y a personne là-dedans, déclara Washington, alors que presque trois minutes s'étaient écoulées. Je vois que dalle, et merde !

- Attends... ne sois pas impatient.

- Je suis pas impatient. J'ai pas envie de passer pour une cloche, c'est tout... à poireauter ici toute la nuit et à contempler une baignoire avec personne dedans !

- Chut ! dit Jim. Elle réfléchit probablement à ce qu'elle va faire.

- J'en ai assez, dit Jennie. Je n'en peux vraiment plus ! Elle ne m'a pas pardonné... et elle continuera de me harceler jusqu'à la fin de mes jours !

- Pas si notre plan réussit.

Mais trois autres minutes s'écoulèrent, et La Nageuse n'apparaissait toujours pas.

- Je vous dis qu'elle est partie ! grommela Washington en prenant son bidon d'essence dans son autre main.

- Je la perçois, dit Laura. C'est exactement ce que Susan a dit... elle est triste et amère, les deux en même temps. Elle veut que nous l'aimions mais elle nous hait pour ce que nous lui avons fait.

- Je crois que vous vous faites des idées ! s'insurgea Washington. Son esprit était là, d'accord, je l'ai entendue comme tout le monde. Mais elle est pas dans cette baignoire, plus maintenant. Elle a filé depuis longtemps. Probable qu'elle nous regarde depuis une autre dimension, et qu'elle se fout de notre gueule !

Il posa son bidon d'essence et effleura de l'index la surface de l'eau.

- Washington... ne fais pas ça ! l'avertit Jim.

Mais Washington continua d'effleurer la surface de l'eau et n'occasionna rien d'autre que des rides.

- Vous voyez ? Il n'y a absolument rien dans cette flotte ! On est tous là à avoir peur de rien !

Afin d'accentuer son mépris, il plongea son bras dans l'eau et le fit aller d'une extrémité de la baignoire à l'autre.

- qu'est-ce que je disais ? Y a rien dans cette flotte à part... mee-erde !

Dans un fracas assourdissant, une forme liquide surgit brusquement de l'eau et saisit le bras de Washington. Elle le tira par-dessus le rebord de la baignoire et le fit basculer dans l'eau. Elle le poussa vers le fond de la baignoire, tandis qu'il se débattait et se contorsionnait. La surface de l'eau se couvrit d'écume et de bulles d'air.

- Sortez-le de là ! cria Susan. Jim, sortez-le de là, vite !

Jim essaya d'empoigner les épaules de La Nageuse, mais bien qu'elle possédât une force incroyable, elle n'était que de l'eau, et ses mains passèrent à travers elle. Il balança ses bras et donna des coups de poing sur

la tête de La Nageuse, à plusieurs reprises, mais cela revenait à donner des coups de poing sur l'eau qui s'écoule d'un robinet. Sa tête projetait des éclaboussures, puis reprenait sa forme initiale.

Pendant ce temps, Washington était maintenu au fond de la baignoire, et Jim voyait ses yeux écarquillés sous l'effet de la terreur.

- Retirez la bonde ! cria Michael.

Mais Susan dit :

- Non ! Si nous la perdons, elle voudra encore plus nous noyer tous !

Jim saisit l'un des bras de Washington et tenta de le tirer hors de l'eau, mais La Nageuse le repoussa, trempant sa chemise et son pantalon. Il essaya à nouveau.

Cette fois, La Nageuse le frappa au côté de la tête et l'envoya valdinguer à travers la salle de bains. Il trébucha, tomba à la renverse et se cogna contre le porte-serviettes, se meurtrissant le dos.

Jennie se mit à hurler, comme elle avait probablement hurlé lorsqu'elle avait fait semblant d'apercevoir le corps de Jane dans la piscine du collège. Laura essaya d'être plus efficace et de détourner l'attention de La Nageuse en lui cinglant le dos avec une serviette mouillée, mais celle-ci l'ignora et continua de maintenir la tête de Washington sous l'eau, même s'il se débattait avec acharnement. Le bain faisait seulement une quinzaine de centimètres de profondeur, parce que la plupart de l'eau avait été utilisée par La Nageuse pour revêtir sa forme matérielle. Néanmoins, c'était suffisant pour que Washington se noie.

- Il faut retirer cette bonde ! cria Michael. Si vous ne le faites pas, elle va le tuer !

Jim se traîna sur les genoux jusqu'au rebord de la baignoire. La Nageuse ne prit même pas la peine de le regarder. Sa forme liquide changeait et se modifiait continuellement, si bien qu'elle donnait l'impression d'être faite de

verre en fusion... mais une chose ne changeait pas. C'était l'expression sur son visage. Une expression de haine totale, une haine quasi démentielle.

Jim plongea sa main dans l'eau et essaya de trouver la bonde. Mais La Nageuse le repoussa d'une autre giclée de poussière d'eau, et lorsqu'il essaya à nouveau, elle tira Washington de côté de façon à ce que sa tête soit appuyée sur la bonde. ǀ présent Washington pani-quait. Il n'avait plus d'air dans ses poumons, ses bras et ses jambes étaient parcourus de spasmes convulsifs, comme s'il faisait une crise d'épilepsie.

- Sortez-le de là ! hurla Jennie. Vous ne pouvez pas le sortir de là ?

- Et si on le tirait tous ensemble ? dit Mervyn.

Allez, on va le tirer tous ensemble !

Mais à ce moment, il se passa une chose extraordinaire. Tibbles Deux surgit dans la salle de bains en courant... elle courait très vite, comme Jim ne l'avait encore jamais vue courir. Sans la moindre hésitation, elle sauta sur la corbeille à linge puis sur le rebord de la baignoire.

- TD ! l'appela Jim. Mais qu'est-ce que tu... ?

TD aplatit les oreilles sur son cr,ne, montra les dents et émit un sifflement de colère. Ses poils se hérissèrent, à tel point qu'elle semblait faire deux fois sa taille normale... un chat de l'enfer aux yeux jaunes flamboyant de fureur. TD bondit sur le dos de La Nageuse, se jeta sur elle, et ses griffes grattèrent et lacérèrent l'eau comme si elle pensait être capable de la déchiqueter.

La Nageuse se retourna et chercha à la frapper. De toute évidence, elle était surprise et décontenancée. TD

se déplaça rapidement sur le rebord de la baignoire. Sa fourrure était complètement trempée, mais elle était déchaînée et donnait de violents coups de griffe au visage et aux bras de La Nageuse.

- Michael... Mervyn ! cria Jim. Donnez-moi un coup de main !

Tandis que La Nageuse essayait de repousser Tibbles Deux, tous trois saisirent Washington par les bras et son T-shirt et le tirèrent hors de l'eau pour le poser sur le carrelage. Il toussa à plusieurs reprises et vomit presque un litre d'eau, mais Jim ne lui laissa pas le temps de récupérer.

- Sortez d'ici ! Tous ! Foutez le camp ! Vite !

Michael et Mervyn traînèrent Washington jusqu'au séjour, et Jennie, Laura et Susan les suivirent.

Susan saisit la manche de Jim et dit :

- Pour l'amour du ciel, soyez prudent !

Jim avait déjà pris l'un des bidons d'essence et le balançait en un mouvement de va-et-vient.

Dans la baignoire, La Nageuse continuait de se battre furieusement avec TD. Jim ne comprenait pas pourquoi elle était aussi perturbée par un chat, mais TD n'avait jamais été un chat comme les autres, et si les chats avaient une aversion naturelle pour l'eau, l'eau éprouvait peut-être la même chose à l'encontre des chats.

- TD ! appela-t-il, et il siffla. TD... amène-toi...

tout de suite !

Habituellement, TD se fichait éperdument de ce qu'il lui disait, et il était obligé de lui balancer ses baskets pour l'empêcher de sauter sur la table et de renifler son dîner. Mais elle releva la tête et le regarda. Elle avait certainement compris qu'il ne plaisantait pas, parce qu'elle esquiva les bras de La Nageuse, bondit sur le rebord de la baignoire, et sauta sur le carrelage. Elle était tellement trempée qu'elle ressemblait plus à une sorte de rat efflanqué qu'à un chat. Jim la poussa du pied et elle détala vers le séjour.

Il n'hésita plus. Il se tourna vers la baignoire. La Nageuse s'était déjà à moitié dressée. Elle scintillait dans la lumière colorée qui émanait du

vasistas de la salle de bains. Elle ramena ses cheveux en arrière puis elle se tint debout.

Jim savait qu'il pouvait fermer la porte de la salle de bains et se sauver, et qu'elle serait incapable de le rattraper. Mais elle l'attraperait un jour ou l'autre, au moment où il ne s'y attendrait pas, et ni lui ni ses anciens élèves ne pouvaient passer le reste de leur vie à

se tenir à l'écart des cabines de douche, des piscines et des lacs.

Il balança le bidon d'essence.

- Réfléchis à ce que tu fais, dit La Nageuse.

- Oh, j'y réfléchis, tu peux me croire ! Je suis désolé que cela doive se terminer ainsi, mais je vois pas d'autre moyen de te donner la paix éternelle.

- R...FL...CHIS ¿ CE qUE TU FAIS ! rugit La Nageuse, et elle fit un pas liquide hors de la baignoire, puis un autre.

Jim l'aspergea d'essence. Elle leva les mains pour se protéger le visage, et elle tituba un moment, comme si elle était aveuglée. Mais l'essence coula immédiatement sur sa peau faite d'eau, tels des dizaines de serpents couleur arc-en-ciel, et forma une flaque sur le carrelage.

Il lui jeta de l'essence à nouveau, et cette fois il sortit son Zippo de sa poche de chemise et l'actionna.

La Nageuse abaissa ses mains et le regarda fixement.

Il avait été terrifié bien des fois, particulièrement lorsqu'il avait vu des esprits, des fantômes et des manifestations surnaturelles qu'il n'était même pas en mesure de pouvoir décrire. Mais l'expression sur le visage de La Nageuse était l'expression de la mort elle-même. Il n'avait jamais vu quelqu'un qui semblait aussi totalement résolu à le tuer.

La Nageuse fit un pas vers lui et il lança le Zippo vers elle. Le briquet passa à travers elle et tomba sur le carrelage.

Durant une fraction de seconde, il pensa qu'il n'allait rien se passer. Puis il y eut un whoooooumphhh ! atté-nué, sourd, et une énorme boule de feu orange s'éleva du carrelage et des flammes enveloppèrent La Nageuse.

La chaleur était si intense que Jim fut obligé de se protéger le visage de la main et de reculer vers la porte.

Michael regardait depuis le séjour, et s'écria :

- Vous avez réussi, monsieur Rook ! Vous avez réussi !

La Nageuse se tenait immobile au milieu de la salle de bains, les bras levés, tandis que le feu grondait autour d'elle en produisant un doux ronflement. De la vapeur commença à s'échapper d'elle, ajoutant un fort sifflement au grondement des flammes. Elle était en passe de s'évaporer... et l'esprit de Jane s'évaporait avec elle.

Susan apparut à son tour dans l'embrasement de la porte.

Elle regarda en silence, et les flammes orange se reflétaient dans ses yeux. La Nageuse ne criait pas, ne vociférait pas, n'essayait pas de s'échapper. Elle se tenait immobile au milieu des flammes tandis que de la vapeur jaillissait de ses épaules et du sommet de sa tête.

Sous ses pieds, les carreaux de la salle de bains commencèrent à se craqueler sous l'effet de la chaleur, et il y eut un claquement sec comme le miroir se brisait.

Puis il y eut un autre craquement, et un troisième. Des morceaux de plâtre se détachèrent et tombèrent du plafond - de petits fragments au début, puis un énorme morceau triangulaire, et un autre.

- que se passe-t-il ? s'exclama Michael. Ce n'est pas simplement la chaleur, c'est...

Cette fois - dans un fracas assourdissant - une immense section de plâtre tomba sur le carrelage, suivie d'une cascade tumultueuse de solives, de lattes de plancher et de traverses.

- L'immeuble est en train de s'effondrer ! glapit Mervyn. Je vous avais dit que c'était trop dangereux !

Je vous l'avais dit !

- Michael, apporte-moi un extincteur ! cria Jim.

- Vous n'allez pas déjà éteindre les flammes ? dit Susan. Regardez, elle a toujours sa forme matérielle !

Si vous éteignez les flammes maintenant, l'esprit de Jane pourra s'échapper !

Un autre morceau de poutre tomba sur le carrelage. Il rebondit sur le côté de la baignoire et faillit heurter les jambes de La Nageuse. La poutre s'embrasa immédiatement et commença à brûler aussi furieusement que La Nageuse elle-même. La salle de bains était remplie de vapeur, de poussière de plâtre, et d'une fumée grasse et noire.

- Elle s'affaiblit, dit Susan. Regardez, elle tombe à

genoux. Nous avons réussi, Jim. Nous l'avons vaincue !

À ce moment - venant d'au-dessus d'eux - ils entendirent un extraordinaire craquement, un tintement, comme si une énorme cloche d'église se fêlait. Jim interrogea Susan du regard, mais celle-ci fut seulement à même de secouer la tête.

Ce ne fut que lorsque des centaines de litres d'eau se déversèrent brusquement dans la salle de bains qu'ils comprirent ce qui s'était passé. L'eau s'abattit sur La Nageuse et éteignit les flammes immédiatement. Elle déferla sur le carrelage en une énorme vague arrivant presque à hauteur de la taille, et obligea Jim, Susan et Michael, à battre précipitamment en retraite vers le séjour. Là, elle s'écoula sur le tapis, rapidement et inexorablement.

- Ce putain de réservoir d'eau a explosé !

- Comment a-t-il pu exploser aussi facilement ?

- C'est de l'eau, d'accord ? C'est un élément spirituel, qui pense et évolue ! Elle protège ce qui lui appartient !

La porte de la salle de bains s'ouvrit et La Nageuse apparut, aussi vitreuse et parfaite qu'auparavant. Elle traversa rapidement le séjour et franchit la porte d'entrée ouverte. Ses pieds projetèrent des éclaboussures dans l'eau profonde de trois centimètres qui s'était déjà

répandue dans la plus grande partie de l'appartement de Jim. Elle s'éloigna dans le couloir. Cela ne servirait à

rien d'essayer de l'arrêter. Tandis qu'elle marchait, elle commença à s'estomper, à l'instar d'une averse passagère, et lorsqu'elle arriva en haut de l'escalier, il n'y avait plus rien pour indiquer qu'elle s'était trouvée là, à

l'exception d'une série d'empreintes de pas humides. ¿

l'exception de l'esprit de Jane Tullett, que Jim était le seul à voir.

Elle fit halte un moment en haut de l'escalier, se retourna et regarda Jim fixement.

- ¿ présent je connais vos sentiments véritables à

mon égard, dit-elle. Vous n'avez pas l'intention de me donner la paix éternelle. Vous voulez uniquement tuer mon esprit, exactement comme vous avez tué mon corps.

- Jane... en te changeant en Nageuse... en noyant des gens... cela ne t'apportera jamais la paix.

- Peut-être bien. Mais cela m'apportera la satisfaction.

Sur ce, elle disparut au bas des marches, guère plus matérielle qu'un reflet lumineux.

Susan sortit dans le couloir.

- que s'est-il passé ? Elle est partie, n'est-ce pas ?

Jim acquiesça de la tête.

- C'est affreux. Je voulais éviter ça par-dessus tout !

- Comment va Washington ?

- Il va bien, répondit Mervyn. Je vais l'emmener chez moi et le faire s'étendre un moment.

- Merci, Mervyn.

- que comptez-vous faire ? demanda Susan à Jim.

- Je pars à la poursuite de Jane. Je vais essayer de passer un marché avec elle.

- Un marché ? quel genre de marché ?

- Je vais lui demander si elle cessera de noyer mes amis et mes élèves si je la laisse me noyer.

- Vous avez perdu la raison ! Vous ne pouvez pas faire ça !

- Pourquoi pas ? J'ai apporté uniquement la mort, la souffrance et le chagrin à tous ceux que je connais.

Mon amie ne veut pas m'épouser, le directeur de mon département est ravi d'être débarrassé de moi, même mon chat ne m'aime pas !

- Allons, Jim. Vous êtes à bout de nerfs, c'est tout.

Jim secoua la tête.

- Cette affaire doit prendre fin, Susan. Je ne peux pas permettre que d'autres personnes meurent... pas à

cause de moi, en tout cas. Je pars à la poursuite de Jane, et c'est la proposition que je vais lui faire.

- Alors, je viens avec vous !

- Pourquoi ? Vous ne me devez absolument rien.

- Je peux vous aider, voilà pourquoi. Je suis médium. Les esprits, c'est ma partie !

Michael sortit dans le couloir.

- Si Susan vient avec vous, je viens également.

Jim inspira profondément.

- Entendu. Mais si nous y allons tous, nous ferions mieux d'y aller maintenant !

Tout d'abord Jim crut qu'il l'avait perdue, mais alors qu'ils traversaient Rialto Avenue, et regardaient à droite et à gauche, il aperçut une distorsion infime dans la devanture d'un drugstore une cinquantaine de mètres plus loin, puis une ondulation sur le flanc brillant d'une Lincoln noire impeccablement astiquée.

- Elle est là-bas, dit-il à Susan. Elle se dirige vers Riviera.

- ¿ votre avis, elle sait que nous la suivons ?

- Je n'en ai pas la moindre idée. Comment savoir ce que pensent les esprits ?

que Jane soit consciente ou non qu'ils la suivaient, ils restèrent à distance autant qu'ils le pouvaient.

Parfois, lorsqu'elle s'avavançait dans une zone plus sombre de la rue, Jim la voyait tout à fait distinctement, ses cheveux mouillés brillaient dans la lueur des réver-bères. ¿ d'autres moments, lorsqu'elle passait devant une boutique brillamment éclairée, c'était à peine s'il la distinguait.

Ils s'engagèrent dans Windward Avenue vers le front de mer. C'était une chaude nuit d'été, mais un petit vent frais soufflait de la mer, et Jim ne put s'empêcher de frissonner. Susan prit sa main.

- Vous n'êtes pas obligé de faire ça, vous savez. Il y a certainement d'autres moyens de se débarrasser de La Nageuse.

- Lesquels ? Il s'agit d'un mythe, d'une légende urbaine ! Rares sont les personnes qui ont eu affaire à

un Nageur, ou à une Nageuse, et qui savent ce qu'il faut faire dans ce cas !

- Vous pourriez essayer de consulter d'autres médiums.

- Vous vous fichez de moi ? Le dernier médium que j'ai consulté a fini noyé ! Vous ne devriez même pas être à mes côtés ! Je mets votre vie en danger, autant que la mienne ou celle de mes élèves !

- Cela me regarde, Jim. Je sais parfaitement que c'est extrêmement dangereux. Vous ne comprenez donc pas ? quand on perçoit des choses, comme dans mon cas... quand on voit des choses, comme dans votre cas... on n'a pas le choix. Vous avez un don et vous devez l'utiliser, que cela vous plaise ou non.

- ...coutez, dit Jim, sans quitter des yeux l'image scintillante de Jane comme elle traversait Speedway et se dirigeait vers le front de mer, je n'ai jamais souhaité

avoir le moindre don. Je n'ai jamais souhaité quoi que ce soit, à part être normal, comme tous les autres gosses. Je ne voulais pas être enseignant, je voulais être pilote de chasse. Mais je voyais des démons, et je voyais les parents défunts de personnes, et quel genre de pilote pouvez-vous être, lorsque vous arrivez au centre de recrutement de l'Armée de l'Air, et que vous voyez la grand-mère morte depuis belle lurette du sergent recruteur se tenant derrière lui, et qui vous sourit jusqu'aux oreilles, hein ? ¿ votre avis ?

Il essuya la sueur sur son front du dos de la main. Ils avaient parcouru plus de sept rues, et il commençait à

transpirer.

- De surcroît, j'étais astigmate de l'œil gauche.

Génial pour un pilote de chasse !

- Vous savez ce qui me stupéfie chez vous ? répliqua Susan. Vous êtes capable d'aider tous ces gosses à

affronter le monde. Vous êtes capable de leur apprendre à réfléchir par eux-mêmes, à communiquer. Mais vous êtes parfaitement incapable de faire la même chose pour Jim Rook !

- qu'est-ce que c'est ? ' Médecin, guéris-toi toi-même <sup>a</sup> ?

- Non... c'est ' professeur, apprends tes propres leçons <sup>a</sup>.

Jim fit halte, et Michael faillit entrer en collision avec eux. Jim considéra Susan, et pour la première fois il comprit ce qui la rendait aussi attirante. Son visage était très pâle, argenté, et ses yeux étaient remplis de magie.

Indépendamment de sa silhouette, seins fermes et pleins, hanches étroites, elle avait la même qualité que la Lune, lorsque vous la regardez avec des jumelles ou un télescope. Brillante, inaccessible, étrange. La Lune ne vous fournit pas la moindre réponse, et pourtant vous êtes incapable de la quitter des yeux.

Tout à coup, cela semblait beaucoup moins important que Karen ne l'accompagne pas à Washington. Tout à

coup, la vie semblait lui offrir de nouvelles possibilités.

- Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Michael.

On poursuit cette Nageuse, oui ou non ?

Jim se passa la main dans les cheveux.

- Oui... on la poursuit. Elle est là-bas... je la vois au coin de la rue. Allons-y !

Ils atteignirent le front de mer. La promenade brillait toujours de vives lumières et résonnait de musique rap, et des passionnés de roller aux

longues jambes et à l'air rêveur continuaient de décrire des cercles autour des promeneurs, des couples, des marchands ambulants et des acheteurs. Jim faillit perdre de vue l'esprit de Jane.

Puis il l'aperçut traverser la promenade, semblable à la dernière flamme tremblotante d'une bougie avant que celle-ci s'éteigne. Elle s'avança sur le sable, vers l'océan, lequel était sombre, à l'exception de la p,le luminescence de l'écume.

- Elle est sur la plage, dit-il à Susan. Je pense qu'elle sait que nous l'avons suivie. Elle veut se venger parce que nous avons essayé de la br°ler, et elle recherche toute la force qu'elle peut trouver.

- Jim... si elle s'approche de l'océan et se change en Nageuse... nous n'aurons aucune chance.

- Néanmoins, il faut que je lui parle. Il faut que j'essaie de passer un marché avec elle.

- Jim... je ne vous connais pas depuis très longtemps, mais il y a une chose que je sais à votre sujet.

Vous n'êtes absolument pas du genre suicidaire.

- Il ne s'agit pas d'un suicide. Je suis enseignant. Je dois prendre mes responsabilités, faire amende hono-rable.

- En devenant un martyr !

- Jane Tullett souffre, Susan, et elle souffre depuis dix ans. Je n'excuse pas ce qu'elle a fait pour se venger.

Mais je comprends ce qu'elle éprouve, ce que son esprit éprouve, en tout cas, et je comprends également que je dois essayer de l'arrêter.

- Très bien, dit Susan, mais je viens avec vous.

- Non, intervint Michael. C'est absolument hors de question !

- Tu as peur de ce qui pourrait se passer ? lui demanda Susan.
- Bien sûr que j'ai peur. Ce n'est pas simplement toi.
- Eh bien, je regrette... cela devait arriver tôt ou tard, non ? Un jour, nous devons prendre une décision.

Et nous y sommes. Ce jour est venu.

- Tu vas mourir, dit Michael d'une voix pitoyable.
- Michael, tout le monde doit mourir un jour ou l'autre.

Michael ne se calma pas pour autant.

- Tu vas mourir, et il va mourir avec toi, et cela avancera à quoi ?

Jim regarda vers l'océan. Le soleil avait disparu depuis longtemps, laissant une dernière tache couleur sang à l'horizon. Il aperçut un léger scintillement lumineux, et il comprit que c'était Jane. Elle l'attirait, tel un feu follet... elle l'attirait vers la grande étendue d'eau de la planète, où sa force serait sans égale.

- Un dernier appel à la raison, dit Susan. Vous n'êtes pas responsable de ce qui s'est passé... vous n'avez pas noyé Jane et vous n'avez pas à en endosser la faute, encore moins à mourir pour cela.
- Je sais, répondit Jim.

En fait, il était terrifié, mais il ne voyait pas d'autre solution. Et si Washington était mort noyé aujourd'hui, ainsi que Laura ? Et si Tarquin, Joyce et Christophe étaient tués ? Il ne pouvait permettre cela. Aussi longtemps qu'il lui restait une chance d'être en mesure de les protéger, il le ferait. Dans une classe de soutien comme la Spéciale II, on devait toujours être infiniment plus qu'un enseignant. On devait être un parent de remplacement, et un ami.

Ils descendirent sur la plage. Le sable était doux et étonnamment chaud, bien que le soleil se soit couché

depuis longtemps.

- Vous la voyez toujours ? demanda Susan.

Jim distinguait une silhouette estompée au bord de l'eau. Elle semblait regarder vers le sein de l'océan noir qui s'enflait. Les vagues grondaient doucement, bouillonnaient et venaient s'échouer à ses pieds, pourtant elle demeurait où elle était, regardant fixement vers l'ouest. Jim se demanda si elle continuait de penser à

l'époque où elle était encore vivante, et si celle-ci lui manquait tellement que c'en était quasiment insupportable.

- Jim, je vous en prie... ne faites pas ça, murmura Susan.

Mais il s'avança vers l'esprit de Jane et se tint à ses côtés. Il ne parla pas tout de suite. Il remarqua que le vent faisait virevolter ses cheveux, plutôt violemment, à

son grand embarras, alors que ceux de Jane n'étaient absolument pas affectés.

- Nous pouvons peut-être arriver à un compromis, dit-il finalement.

Elle tourna la tête et le regarda avec mépris.

- Un compromis ? Jennie Bauer m'a noyée et vous l'avez laissée faire, vous n'êtes pas intervenu. Et maintenant vous avez essayé de me brûler, pour que je ne puisse plus jamais revenir dans ce monde.

- Jane... quoi que tu penses... ce qui t'est arrivé a eu pour cause la jalousie d'une seule personne, Jennie Bauer. Personne n'a ri sans intervenir pendant que tu te noyais. Nous ignorions ce qui se passait... et jusqu'à

aujourd'hui, nous ignorions qu'il ne s'agissait pas d'un accident. Je le jure. Tout le monde à West Grove était atterré. Si tu avais vu tes obsèques ! Tout le monde Pleurait à chaudes larmes.

- Vous me mentez. Vous essayez de m'obliger à

repartir vers le monde des esprits. Eh bien, il se trouve que je déteste le monde des esprits. Cet endroit me rend claustrophobe, emplie uniquement des personnes ,gées sans yeux, qui parlent de golf et d'interventions chirurgicales. .. et qui racontent comment elles ont trouvé leur époux mort dans leur lit, juste à côté d'elles.

´ J'étais si jeune, monsieur Rook. Personne n'aurait d° m'ôter la vie. Comment pourrai-je jamais rattraper toutes ces années ? ı vivre, à apprendre, à tomber amoureuse. Si seulement les gens savaient à quel point la vie est précieuse.

- C'est précisément ce que je voulais te dire, Jane.

C'est pour cette raison que je t'ai suivie jusqu'ici ce soir. La vie est tellement précieuse, et il n'y a pas de vies plus précieuses que celles de mes élèves, ce que tu étais jadis. C'est pourquoi je vais essayer de passer un marché très spécial avec toi. Je vais te demander de prendre ma vie, uniquement ma vie, en règlement total et définitif de toutes les rancunes que tu nourris contre moi, contre les élèves du collège de West Grove, leurs amis et leurs professeurs.

En d'autres termes, Jane, si je te donne mon ,me, mes souvenirs, et tout ce qui fait que je suis Jim Rook, acceptes-tu de me promettre que tu laisseras tranquilles mes amis et mes anciens élèves ?

Jane éclata de rire. Même ici sur la plage, cela ressembla à quelqu'un riant dans une autre pièce. Et bien s°r, métaphoriquement, elle était dans une autre pièce.

Elle n'existait pas ici et maintenant, comme c'était le cas de Jim, mais alors et là-bas.

- Vous voulez que je vous prenne, monsieur Rook ?

Ce sera avec le plus grand plaisir. Venez... Allons vers l'océan... allons vers le bord de l'eau.

L'esprit de Jane tendit sa main et Jim la prit. La main de Jane lui donna des picotements, comme si elle était chargée d'électricité statique. Le cœur de Jim battait par à-coups longs et lents, et il entendait à peine le fracas du ressac tandis que l'esprit de Jane l'emmenait jusqu'au bord de l'eau.

- 'tez vos vêtements, lui dit-elle.

- quoi ?

- 'tez vos vêtements. Vous n'en avez plus besoin.

- Allons, Jane, je suis ton professeur. Je ne peux pas faire une chose pareille.

- Vous étiez mon professeur, à une autre époque.

Mais maintenant vous êtes Jim Rook, qui n'êtes pas intervenu pendant que je me noyais. 'tez vos vêtements.

¿ contrecœur, Jim déboutonna sa chemise et la jeta sur le sable. Puis il enleva son pantalon et le lança au loin.

- Tout, insista Jane.

Jim tourna la tête et regarda vers Susan qui se tenait une vingtaine de mètres plus loin, Michael à ses côtés.

- ...coute...

- Comme vous êtes venu dans ce monde, vous partirez vers l'autre.

- Mais...

- Non.

Jane n'acceptait aucun ' mais <sup>a</sup>. Alors, aussi adroitement que possible, Jim abaissa son caleçon hawaïen rouge et le jeta sur le sable.

Jane prit sa main. Ses doigts étaient aussi froids et humides que des glaçons à moitié fondus.

- Maintenant, dit-elle, marchons dans l'eau, d'accord ?

- Il faut que je sois s'ûr d'une chose, répondit-il, tandis qu'il entra dans l'eau jusqu'aux genoux. Est-ce que cela signifie que tu laisseras tranquilles mes amis et mes élèves ?

L'esprit de Jane continuait de le tirer, de l'entraîner plus profondément. Bientôt l'eau l'éclaboussait entre les jambes, et il poussa une exclamation. Il se sentait très nu et très vulnérable.

- Cela signifie que vous avez décidé d'endosser la faute de ce que vous avez fait, c'est tout, dit Jane en l'entraînant toujours plus profondément dans l'eau.

Une fois que vous aurez payé le prix, tous les autres devront payer le prix, eux aussi... tout comme vous.

Jim dégagea son bras d'une torsion. L'eau lui arrivait presque aux aisselles, et chaque vague le soulevait tou-

jours plus haut.

- Nous avons passé un marché... tu étais censée me prendre, pas eux !

- Vous pensiez vraiment que je pourrais vous pardonner à tous aussi facilement ? déclara Jane. Le jour où je vous pardonnerai... à n'importe lequel d'entre vous... il gèlera en enfer !

Sur ce, elle plongea sous l'eau. Durant un moment, Jim se retrouva seul. Il nagea à la chien pour se maintenir à la surface. Devant lui, les rouleaux du Pacifique déferlaient et grondaient. Derrière lui, les lumières scintillaient sur le front de mer, et au-delà. Il commença brusquement à se demander dans quel guêpier il s'était fourré. Il se retourna et entreprit de se diriger péniblement vers la plage, aussi vite qu'il le pouvait.

- Jim ! cria Susan.

Il l'entendit faiblement en raison du fracas incessant du ressac, du sifflement du vent, et des accents par intermittence d'une musique rap dans le lointain.

- Jim ! Attention, derrière vous ! cria à nouveau Susan.

À présent l'eau ne lui arrivait plus qu'à hauteur de la taille, et il progressait vers la plage d'une démarche extravagante en faisant pivoter ses hanches. Pourtant il se retourna et regarda derrière lui. À ce moment, il vit une lueur phosphorescente, verte, qui arrivait dans sa direction à grande vitesse. On aurait dit le requin des Dents de la mer, illuminé.

- Sortez de l'eau, Jim ! hurla Susan, et elle courut sur le sable, suivie de Michael.

- Susan ! cria Michael. Susan, sois prudente, pour l'amour du ciel !

Jim avait presque rejoint la plage. Mais alors qu'il parcourait péniblement les derniers mètres, il entendit un fort bruit de succion, et l'eau fut brusquement entraînée en arrière, sous ses pieds, comme si la marée se retirait. Il se retrouva en train de courir sur du sable plat et humide, et il comprit que s'il réussissait à atteindre la promenade, il serait en sécurité. La Nageuse ne pouvait pas franchir une centaine de mètres de sable sec sans que sa forme matérielle soit complètement absorbée.

Il se retourna à nouveau. La Nageuse avait atteint le bord de l'eau. À présent elle se tenait immobile, mais son regard de haine absolue était toujours aussi implacable. Susan et Michael vinrent rapidement vers Jim, et Michael lui tendit son pantalon, qu'il avait ramassé sur la plage.

- Merci, Michael.

- À votre service ! Elle n'a pas accepté votre offre, hein ?

- Oh, elle m'aurait noyé avec le plus grand plaisir, répondit Jim en se démenant pour faire entrer dans son pantalon ses jambes mouillées et couvertes de sable.

Mais elle veut toujours assouvir sa vengeance sur tous les autres. Il n'y a aucun moyen de l'arrêter... elle va continuer de noyer des gens jusqu'à ce qu'elle ait puni tous ceux qui se trouvaient à proximité de la piscine ce jour-là, et quelques autres de plus ! Et le gros problème est : qui va nous croire ?

L'eau se retirait de plus en plus, et le bruit de suction devint plus grave et plus rauque. Jim parcourut du regard le rivage, à droite et à gauche, et il commença à

se rendre compte que la marée baissait sur une grande distance, comme il ne l'avait encore jamais vue le faire.

La Nageuse restait où elle était, mais derrière elle, l'océan commença à se soulever, de plus en plus haut, et une énorme vague commença à se former.

- Nom de Dieu ! s'exclama Michael.

Elle était plus grande que n'importe quelle vague que Jim ait jamais vue auparavant. Elle était sombre et tumultueuse, et elle produisait un grondement qui commençait déjà à faire trembler la plage sous leurs pieds, comme un séisme. La vague continua de grandir... des millions et des millions de h'très d'eau salée qui s'amoncelaient.

- J'ai l'impression très nette que nous devrions foutre le camp d'ici.

- J'ai l'impression très nette que vous avez raison.

On s'arrache !

Cependant, alors qu'ils se mettaient à courir vers la promenade, Jim entendit un formidable grondement, tel un cataclysme. Il jeta un regard par-dessus son épaule et vit que la vague gigantesque déferlait vers le rivage...

une avalanche d'eau bouillonnante et écumante qui était déjà plus haute que les maisons sur le front de mer.

- Courez ! cria Jim, et il saisit la main de Susan.

Devant eux, ils apercevaient des gens sur la promenade tourner la tête avec stupeur, se demandant d'où

venait ce grondement terrifiant.

Ils couraient, trébuchaient, titubaient, et leurs pieds s'enfonçaient dans le sable. Ils étaient à mi-chemin de la plage lorsque Jim sentit un blizzard de sable et de poussière d'eau sur sa nuque. Il regarda derrière lui à

nouveau et vit que la vague les avait pratiquement rejoints. Elle fonçait vers eux, semblable à une avalanche.

- Accrochez-vous ! hurla-t-il en serrant la main de Susan encore plus fort. Surtout ne me lâchez pas ma main !

- Michael ! cria Susan en tentant de saisir sa main.

Mais un instant plus tard, la vague les avait recouverts, des tonnes et des tonnes d'eau qui bouillonnaient furieusement. Jim eut l'impression qu'un immeuble s'était écroulé sur lui. Il fut projeté sur les genoux, puis emporté vers le haut de la plage. Il roula plusieurs fois sur lui-même, se cogna l'épaule contre un poteau de volley-ball, heurta un muret en béton, puis fut entraîné

sur la promenade. Sa main fut arrachée de celle de Susan, et il continua de se débattre, seul, pour ne pas se noyer.

La vague était tellement gigantesque qu'il était complètement désorienté. Il fut projeté contre la devanture d'une boutique d'articles de sport, puis un tourbillon l'entraîna vers une rangée de vélos qu'il renversa, les uns après les autres. Il était meurtri, contusionné, ses côtes lui faisaient aussi mal que si des éclats de verre étaient enfoncés dans son corps, et le vacarme autour de lui était assourdissant.

Cependant, la vague commença à refluer, presque aussi vite qu'elle avait déferlé sur la plage. Jim se sentit aspiré par une succion irrésistible. Ses lunettes furent arrachées de son visage et il s'agrippa au pied en fonte d'un banc pour ne pas être entraîné vers le large. Puis une jeune fille culbuta sur

lui, et une autre, toute en bras et en jambes, suivie d'un gros labrador complètement trempé, et il l'attrapa prise. Immédiatement, l'eau l'emporta à travers la promenade et sur la plage, vers l'océan. Il fut précipité dans une eau plus profonde, et ses poumons en feu, les yeux fermés, il pria pour que ce maelstrom prenne fin.

Peu à peu, cependant, l'eau commença à se calmer. Il nagea à la chien et remonta vers la surface. Ses côtes le faisaient atrocement souffrir à chaque mouvement des bras. Lorsqu'il émergea, clignant des yeux et crachant, il vit qu'il se trouvait à moins de trente mètres du rivage. Des gens sur la promenade criaient, hurlaient et couraient dans tous les sens, et il entendit la plainte de sirènes dans le lointain. Il regarda autour de lui, cherchant Susan et Michael. Il y avait vingt ou trente personnes dans l'eau, mais il ne les aperçut nulle part.

Lentement, péniblement, il nagea vers la plage. Dès que ses pieds touchèrent le fond, il fut capable de marcher. L'eau lui arrivait encore aux genoux lorsqu'il entendit Susan l'appeler.

- Jim ? C'est vous ? Je pensais que vous vous étiez noyé !

Il voulut tousser, mais c'était trop douloureux.

- Je crois que j'ai des côtes cassées. Mais Jane ne m'a pas eu !

Susan le rejoignit et l'aida à sortir de l'eau.

- Venez, dit-elle en tendant la main. Michael et moi, nous nous sommes agrippés à une cabine télépho-nique. Michael s'est foulé la cheville, mais à part ça il est indemne !

Michael était assis sur une corbeille à papier qui avait été entraînée jusqu'au bord de l'eau. Il leva une main et cria :

- «a va, monsieur Rook ?

- «a pourrait aller mieux !

- Nous ferions mieux de retourner chez moi et de réfléchir à ce que nous allons faire maintenant, dit Susan. Cette créature est bien trop puissante. Nous ne pouvons pas l'affronter seuls. Il nous faut de l'aide !

La nuit retentissait du vacarme des sirènes de voitures de pompiers, de coups de klaxon, des cris et des gémissements de gens. Jim fit halte un moment et contempla l'océan.

- Vous savez quoi ? Je n'avais jamais vraiment compris jusqu'à aujourd'hui que nous sommes seulement des invités sur cette planète. Regardez l'océan.

Toute cette force. Tout ce mystère. Tous ces millions d'années de vie en son sein.

- Jim ! appela Michael.

Jim prit la main de Susan et ils commencèrent à marcher au bord de l'eau. ǃ présent les vagues avaient reflué, et elles s'échouaient doucement à leurs pieds.

- Jim ! cria Michael, de façon plus pressante.

- qu'y a-t-il ? demanda Jim en se retournant.

- Je n'en suis pas bien s'ûr, mais... là-bas!

Regardez !

Jim plissa les yeux et scruta la plage. Tout d'abord il ne vit absolument rien, en raison de tous ces gens qui fourmillaient sur la rive, et du scintillement rouge des gyrophares des ambulances. Puis il aperçut une forme brillante qui accourait dans leur direction à travers le ressac... La Nageuse, et elle arrivait très vite.

- Partez de ce côté ! dit Jim à Susan en montrant la promenade. Je vais essayer de l'attirer dans un endroit sec !

Il écarta Susan et essaya de courir. Ses côtes lui faisaient tellement mal qu'il était à peine en mesure de trotter en claudiquant, comme s'il participait à

une course à cloche-pied. Mais il devait éloigner La Nageuse de Susan et de Michael, et s'il réussissait à

l'attirer loin de l'océan, vers le sable, lui aussi aurait peut-être une chance de s'en sortir.

Tandis qu'il avançait, il entendait ses propres halètements, comme si quelqu'un trottnait à ses côtés.

L'océan murmurait sur sa droite ; les lumières de Marina Del Rey scintillaient devant lui. Il entendait des pas faire des floc ! flac ! dans l'eau tout près derrière lui, mais il était résolu à ne pas se retourner. Pas encore.

Il s'apprêtait à tourner vers la gauche, pour se diriger vers une vaste étendue de sable complètement sec et un terrain de volley-ball, lorsque La Nageuse, lui sauta brusquement sur le dos et le projeta violemment sur le sol. Il eut l'impression d'être renversé par un jet à haute pression, et ses côtes brisées lui procurèrent une douleur si fulgurante qu'il poussa un hurlement.

Sans la moindre hésitation, La Nageuse le saisit par les jambes et entreprit de le tirer vers l'eau. Une vague lui éclaboussa le visage, et de l'eau salée lui rentra dans le nez ; puis elle l'entraîna encore plus profondément, et il avala une pleine gorgée d'eau salée. Il tenta de lui donner des coups de pieds pour se dégager, mais il était bien trop faible, et, dans l'océan, La Nageuse était d'une force incommensurable.

Il avala une autre gorgée d'eau et essaya de la recracher, avec pour seul résultat d'en avaler encore davantage. La Nageuse continua de l'entraîner de plus en plus profondément. Bientôt, il fut complètement plongé

sous l'eau. Ses yeux étaient grands ouverts, mais il ne voyait absolument rien, excepté l'obscurité et les motifs entrecroisés de l'écume.

Je suis foutu, pensa-t-il. Cette fois, je suis vraiment foutu. Il se demanda même si cela valait la peine de retenir son souffle plus longtemps. Mourir serait une aventure terriblement grandiose.

¿ cet instant, cependant, La Nageuse le l,cha. Il lança des ruades, s'attendant qu'elle l'empoigne à nouveau, mais elle n'en fit rien. Il lança des ruades à nouveau, roula sur lui-même, et parvint à se mettre debout.

L'eau lui arrivait seulement à la taille... mais cela aurait été plus que suffisant pour qu'il se noie.

- Fffggghh ! Dieu tout-puissant ! bredouilla-t-il en crachant de l'eau.

La Nageuse se trouvait à moins de trois mètres de lui, mais, à sa grande surprise, elle ne faisait pas du tout attention à lui. Elle ne regardait même pas dans sa direction. Elle regardait fixement vers le rivage où se tenait Susan, les bras tendus vers elle. Sa robe blanche mouillée était plaquée sur son corps.

- Il est temps que tu trouves la paix, Jane ! lança Susan d'une voix étrangement chantante. Il est temps que tu cesses de te venger sur des personnes innocentes, et que tu rejoignes l'au-delà !

Michael, quelques mètres plus loin, cria :

- Susan, non ! Tu ne peux pas faire ça !

- Il le faut ! psalmodia Susan. C'était écrit depuis toujours. J'ai compris que cela finirait ainsi dès que j'ai vu Jim Rook. Tel un corbeau, car telle est la signification de son nom \*1, il est venu se percher sur l'épaule de 1. Rook signifie corneille <sup>a</sup> ou corbeau <sup>a</sup> en anglais. Et il s'agit bien s<sup>o</sup>r d'un oiseau annonciateur de mort... (N.d.T.) ma destinée, et j'ai compris qu'il m'apportait la réponse à toute chose.

- Susan ! Ce n'est pas la bonne façon d'agir ! J'ai besoin de toi, Susan !

- Le monde a besoin de moi, Michael. N'oublie jamais que je t'aime, et souviens-toi que je te serai toujours reconnaissante pour les années que tu m'as données, alors que personne d'autre ne se souciait de moi.

Jim commença à revenir lentement vers le rivage.

- Susan... qu'est-ce que vous faites ? que se passe-t-il ?

Susan entra dans l'eau et s'approcha lentement de La Nageuse, les bras toujours tendus vers elle. Son expression était presque sereine, comme si elle avait une vision sacrée. La Nageuse demeura où elle était, parfaitement immobile. Son corps fait d'eau réfléchissait les lueurs rouges des gyrophares des voitures de pompiers, comme si celles-ci étaient des globules rouges circulant dans ses artères. Mais, bien sûr, elle n'avait pas d'artères, seulement de l'eau...

- Je demande à l'enfant en moi de se réveiller, psalmodia Susan. Lorsque j'aurai compté jusqu'à trois, je veux qu'il ouvre les yeux et revienne à la vie. Peter...

est-ce que tu m'entends ? Peter ?

- Non ! hurla Michael. Non, Susan, tu ne peux pas faire ça !

Il entra dans l'eau en trébuchant et voulut la ramener de force vers la plage.

- ...coute-moi, Susan, tu ne peux pas faire ça ! Tu ne peux pas !

Mais Susan leva une main et toucha le front de Michael, comme si elle le bénissait.

- Il le faut, Michael. Tu sais que je dois le faire.

Cela devait se produire un jour ou l'autre.

La Nageuse commença à s'avancer lentement vers eux. Michael hésita, ne sachant pas quoi faire.

- Pars, Michael, dit Susan en lui souriant. Pour le bien de tous.

Michael regagna la plage à contre-cœur. Jim décrivit un large cercle derrière Susan et rejoignit Michael sur le sable.

- qu'est-ce qu'elle fait ? lui demanda-t-il.

- L'affrontement final, répondit Michael.

- L'affrontement final ?

- La bataille des éléments. Le feu contre l'eau.

- Le feu ? quel feu ?

- Peter ! appela Susan, c'était presque un cri strident. Peter ! Tu dois te réveiller maintenant ! Un...

deux... trois !

La Nageuse s'approcha de Susan encore plus vite.

Ses cheveux ruisselaient dans son dos telle une cascade.

Ses yeux luisaient, vides et liquides comme une méduse.

Susan demeura où elle était, les bras écartés.

- Le moment est venu de te réveiller, Peter ! Le moment est venu pour toi d'aller au ciel !

À sa grande frayeur, Jim vit que de la fumée commençait à ondoyer autour de Susan, et il sentit brusquement une odeur de cheveux en train de brûler.

- Michael, mais qu'est-ce qu'elle fait ?

- Elle rappelle Peter à la vie... le jeune garçon qui est mort, carbonisé dans la voiture de sa mère. Elle a bercé son esprit pendant tout ce temps.

- Mais tu as dit qu'elle mourrait, si elle tentait de le faire sortir de son coma !

Michael plaqua sa main sur sa bouche. Ses yeux se remplirent de larmes.

- Susan ! cria Jim en courant vers elle. Susan, ne faites pas ça !

Mais il était trop tard. Alors qu'il s'approchait, la fumée se déversa, de plus en plus épaisse. Elle s'éleva en spirale depuis le sommet de la tête de Susan

et forma des volutes qui s'agitaient dans le ciel nocturne tel un drapeau. Brusquement, Susan cria à pleine gorge... un cri tellement atroce que Jim faillit perdre l'équilibre. La Nageuse s'approchait de plus en plus vite, mais avant qu'elle puisse l'atteindre, le corps de Susan s'enflamma.

Elle fit un pas maladroit en avant, les jambes raides, puis un autre. La Nageuse, illuminée par les flammes qui jaillissaient, parut déconcertée. Mais Susan ne lui laissa pas la moindre chance. Elle fit encore trois pas en avant et saisit La Nageuse dans ses bras embrasés.

Un sifflement de vapeur strident retentit. La Nageuse tenta de se dégager, mais Susan garda ses bras fermement serrés autour de sa taille. Le feu flambait, plus chaud et plus ardent. Bientôt il se mit à gronder, et plus il grondait, plus la vapeur s'échappait violemment du corps de La Nageuse.

Jim et Michael étaient seulement en mesure de regarder cette scène, submergés d'horreur.

Susan br°lait, toujours plus ardemment. Jim apercevait son cr,ne à travers les flammes, ainsi que sa cage thoracique. Pourtant, inexplicablement, elle parvenait à

maintenir La Nageuse dans son étreinte. La Nageuse commença à s'affaïsser, à se rétrécir.

Susan explosa, littéralement. Sa tête bascula dans l'eau, les cheveux embrasés. Ses bras s'envolèrent en tournoyant, semblables à des baguettes en feu de tam-bour-major. Son bassin tomba vers le ressac, et il ne resta plus que deux jambes qui br°laient. Durant un moment, les jambes restèrent debout toutes seules, telle une vision de l'enfer selon Salvador Dali. Mais La Nageuse aussi s'était évaporée. Sa substance avait bouilli et s'était changée en une vapeur surchauffée, que le vent avait emportée.

Jim fit deux autres pas dans l'eau. Au sein de l'obscurité, il distingua la silhouette ténue de Jane Tullett.

Elle ne luisait plus d'humidité : à présent elle donnait l'impression de porter un voile blanc sur sa tête, le même voile qui avait drapé son visage dans son cer-cueil, lorsqu'il avait assisté à ses obsèques.

- Jane, dit Jim.

- Bonjour, monsieur Rook.

- Jane... j'espère que tu vas trouver le repos maintenant. Je l'espère vraiment.

Jane sourit derrière son voile, et acquiesça de la tête.

Puis elle se retourna à demi et tendit la main. Surgissant des ombres, apparut la forme tout juste visible d'un jeune garçon, portant une chemise de nuit blanche. Il s'immobilisa un moment et battit des paupières, peu sûr de lui.

- Tu es Peter ? lui demanda Jim.

- Je dormais, chuchota Peter d'une petite voix égarée. J'ai rêvé que je br°lais, mais ce n'était pas vrai.

- Tu peux te rendormir à présent, dit Jim. Et n'oublie pas que tout le monde pense toujours à toi.

- Je vous remercie, répondit Peter.

Jim se tint immobile et observa les deux jeunes esprits se retourner et s'éloigner en se tenant par la main. Ils se dirigèrent vers l'étendue noire et houleuse de l'océan, et au-delà. Leurs lumières scintillèrent brièvement dans l'obscurité, puis ils disparurent. Il fit demi-tour et progressa péniblement dans l'eau pour rejoindre Michael.

- Je lui avais dit de ne pas le faire, fit Michael en s'essuyant les yeux du dos de ses mains. que pouvais-je tenter de plus ? J'ai toujours voulu la protéger.

Jim passa son bras autour des épaules de Michael.

- On ne peut pas protéger les gens de leur destin, Michael, même si on le désire de toutes ses forces. La vie est un risque. La mort est un risque. Parfois nous devons être courageux, et accepter ce qui nous arrive.

- Je crois que vous ne comprenez pas. Peter était mon jeune frère.

- quoi ?

- C'est pour cette raison que je suis parti à sa recherche... c'est pour cette raison que je me suis occupé d'elle. C'est pour cette raison que je l'ai aidée à mettre Peter dans un état d'hypnose parapsychique. Je me sentais responsable de lui et je me sentais également responsable de Susan. Après tout, elle avait risqué sa vie en aidant Mary.

Ensemble, ils remontèrent la plage vers le front de mer. Ils n'avaient plus besoin de se parler parce que tous deux avaient aimé Susan Silverstone, chacun à sa manière, et souvent le chagrin est mieux supporté en silence.

- Vous partez à Washington, alors ? demanda Mervyn. Vous partez vraiment ?

- Vous pensiez que je ne partirais pas ?

- Je pensais que vous trouveriez un prétexte pour rester. Je pensais que vous alliez inventer une autre menace surnaturelle, afin de rester et ne pas abandonner la Spéciale II.

Ils étaient dans l'appartement de Mervyn, buvaient du saké et grignotaient des en-cas japonais - thon cru sur de petits morceaux d'algue, crevettes roses au sésame, chirasizushi. Dans un coin de la pièce, Tibbles Deux dévorait des restes de saumon et de maquereau dans un plat rectangulaire laqué.

Washington était vautré sur le canapé, une jambe posée sur l'accoudoir, et balançait son pied.

- J'aurais dû être là, monsieur Rook, lorsque vous avez liquidé La Nageuse.

- Tu m'as aidé, Washington, d'un bout à l'autre de cette affaire, toi et Laura, et tous les autres élèves. Sans vous, je n'aurais jamais réussi sur la plage.

- Néanmoins, nous n'étions pas là, d'accord ?

- En effet, vous n'étiez pas là. Désormais, vous devez construire votre propre vie. On ne peut jamais retourner en arrière. Jane pensait uniquement à retourner en arrière, mais cela ne vous apporte que déception, rancœur et chagrin. Regarde devant toi, Washington, il y a une grande et nouvelle vie là-bas, qui attend simplement que tu la vives.

Washington ôta ses lunettes de soleil. Sans ses lunettes, il faisait très jeune.

- Je m'en veux d'être obligé de vous dire ça, m'sieur. C'est pas du tout un genre de critique sur ce que vous nous avez appris. Vous nous avez appris un tas de choses. Mais je me sens pas encore prêt pour une nouvelle vie... vous savez, pas vraiment prêt.

Jim ne put s'empêcher de sourire.

- Personne n'est jamais vraiment prêt, Washington.

Il faut faire semblant si tu penses que tu ne vas pas y arriver. La leçon la plus importante dans la vie, c'est que tous les autres ont aussi peur que toi.

- Mais vous, vous n'avez peur de rien !

- Tu crois ça ? Je quitte Los Angeles, je quitte mes amis. Je laisse derrière moi un travail que j'adore et une femme que j'adore aussi probablement...

- J'avais pas considéré les choses sous cet angle.

Mais au moins vous n'emmenez pas ce chat.

- C'est vrai. Mais TD a un vrai foyer maintenant...

ce que je suis parfaitement incapable de lui donner.

- Oui, dit Mervyn. Et peut-être qu'elle va apprendre un brin de discipline à présent !

- Je vais vous donner un bon conseil, Mervyn, dit Jim. N'essayez pas d'être trop autoritaire. TD a toujours le chic pour vous rendre la pareille !

- Mais elle vous a protégé, vous ne pouvez pas le nier. Lorsqu'elle a vu que vous aviez des problèmes, elle a foncé dans la salle de bains. Un vrai boulet de canon !

Jim caressa TD sous le menton. Elle ferma les yeux et ronronna, un bruit de crécelle, comme celui d'un serpent à sonnettes.

- Je ne sais pas, répondit-il. Parfois j'ai le sentiment que TD n'est pas du tout un chat.

Ils se dirent au revoir - Washington, Laura et Jim.

Ils avaient été ensemble pendant une année seulement, mais ils avaient l'impression de se connaître depuis toujours.

- Ne vous sentez pas obligés de m'écrire régulièrement, ou de m'envoyer des e-mails, dit Jim. Mais j'aimerais savoir comment vous vous en sortez... quel travail vous avez trouvé, la façon dont le monde vous traite en règle générale. Et si jamais vous vous mariez et avez des enfants... ma foi, je fais un parrain génial. J'ai une longue expérience. Les gosses de ma sœur, les gosses de ma cousine. Toujours le parrain, à défaut d'être le père !

-   un de ces jours, peut-être, dit Laura, et elle l'embrassa sur la joue.

Jim était assis sur la véranda avec Karen. Il impri-

mait à la balancelle un léger mouvement de va-et-vient avec son pied. C'était l'une de ces nuits étranges où le ciel semble anormalement orange, tandis que des éclairs scintillent au-dessus des montagnes de Santa Monica. L'une de ces nuits où l'on peut presque croire qu'il va pleuvoir dans les deux heures qui suivent, ce qui n'est cependant jamais le cas.

- Je ne sais vraiment pas ce qu'il te faudrait, Jim, dit Karen. Des vacances à Hawaii ? Une lobotomie ?

Ton ancien poste d'enseignant à la Spéciale II ?

- Tu as peut-être raison, répondit Jim.

Il n'avait toujours pas remis ses lunettes et ses yeux semblaient ne pas accommoder.

- Peut-être que je suis en train de tomber en morceaux, murmura-t-il.

Karen ramassa la bouteille vide de chardonnay Sutter Home qui était posée à côté de la balancelle.

- Cela doit cesser, Jim. Si toi et moi devons avoir une relation un tant soit peu constructive, il faut que tu me dises la vérité.

- La vérité, Karen ? Tu n'as aucun intérêt de connaître la vérité, crois-moi. La vérité, ce sont seulement des cendres sur l'océan.

- Alors là, tu deviens carrément obscur !

- Et c'est bien l'ennui, non ? Tu ne supportes pas tout ce qui est obscur.

Elle se pencha sur la balancelle et lui donna un baiser prolongé.

Il la regarda intensément dans les yeux pendant un moment, comme s'il était capable de lire toutes ses pensées. Puis il se leva et récupéra son sac de voyage.

- Bon, d'accord... j'ai juste pensé que tu aimerais savoir comment cette histoire s'était terminée. Cela devrait t'aider à dormir plus paisiblement, si je te dis que La Nageuse s'est évaporée... volatilisée, ou ne je sais quoi !

Karen s'apprêta à dire quelque chose, mais tous deux savaient que le moment des adieux était arrivé. Il déposa un baiser sur les cheveux fraîchement lavés de Karen, puis il s'en alla.

Il appela David Duquesne. Le téléphone sonna un long moment, puis sa domestique chinoise répondit.

- Résidence monsieur Duquesne.
- Ici Jim Rook. J'aimerais parler à monsieur Duquesne.
- Je être désolée. Vous pas apprendre la nouvelle ?
- La nouvelle ? quelle nouvelle ?
- Monsieur Duquesne partir en Pennsylvanie.
- Je vois. A-t-il dit quand il reviendrait à Los Angeles ?
- Lui jamais revenir.
- Pardon ? Il a quitté Los Angeles définitivement ?
- Lui jamais revenir. Lui mourir.
- Monsieur Duquesne est mort ! Je n'arrive pas à

le croire !

- Vous monsieur Rook, oui ? Il laisse un message pour vous. Attendre. Pas raccrocher.

Jim attendit pendant deux ou trois minutes, et elle revint finalement au bout de la ligne.

- Vous voulez moi lire ?
- Bien sûr, oui, certainement... si vous le pouvez.
- Moi lire bon anglais. Il écrit : Cher Jim, si vous lisez ceci, c'est que je suis mort. J'ai été inspiré par votre traque de La Nageuse, et je vais faire quelque chose que je me promettais de faire depuis bien des années, mais je n'en avais jamais trouvé le courage. Je pars demain pour la Pennsylvanie afin de

trouver Frank Butler le Dingue... ou celui, ou ce, qui a assassiné mon frère. Cette fois, je vais exorciser cette légende urbaine une bonne fois pour toutes. J'aimerais que vous me souhaitiez bonne chance. <sup>a</sup>

- Et ? demanda Jim. que lui est-il arrivé ?

- Très désolée de dire, police Pennsylvanie trouvé monsieur Duquesne mort hier après-midi dans les bois.

Morceaux et débris partout.

- Est-ce qu'on a retrouvé ses pieds ?

- Demande pardon ?

- Non, aucune importance. Je suis vraiment désolé

d'apprendre cela. Veuillez accepter mes condoléances.

Jim raccrocha et s'appuya sur le dossier de son fauteuil. Le soleil se couchait et l'appartement était inondé

d'une chaude lumière ambrée. Il tenait dans sa main le collier psychique qu'il avait acheté au salon de la voyance à De Longpre Park, le dimanche matin où il avait fait la connaissance de Susan. Le collier avait prédit qu'il mourrait demain, le treizième jour du mois.

Mais qu'était la mort ? Laisser sa vie derrière soi, et aller vers un nouvel endroit ? Terminer un chapitre, ou bien en commencer un nouveau ? ...tait-ce une bénédiction, ou bien un tourment ?

Il considéra le collier et le laissa tomber dans la corbeille à papier. Puis il alla dans la salle de bains et se brossa énergiquement les dents.

Des larmes coulaient sur ses joues.

Achévé d'imprimer sur les presses de

BUSSI»RE

CROUPE CPI

à Samt-Amand-Montrond (Cher)

en octobre 2001

POCKET - 12, avenue d'Italie - 75627 Paris Cedex 13

Tel 01-44-16-05-00

- N° d'imp 16008 -

Dépôt légal novembre 2001

Imprimé en France

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)